N° 949 43e Année T.

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr.50 — *Étranger:* 1/2 tarif postal, 7 fr.; plein tarif, 8 fr. 50

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe





MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME

1er Janvier — 1er Février 1938



1er Janvier — 1er Février 1938 Tome CCLXXXI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

LE SAVOIR ET LA FOI RELIGIEUSE DANS L'ŒUVRE DE PLATON

—

L'histoire de la philosophie platonicienne montre des aspects divers. Bien qu'admirée et glorifiée, l'œuvre de Platon fut profanée, méconnue et critiquée sans raison. A partir du XVIII[e] siècle, toutes les parties de sa doctrine ont dû subir les plus graves attaques. Tandis que d'abord, faute de connaissance suffisante des textes originaux, on se contentait de railleries et de polémiques plutôt générales, le XIX[e] siècle, après avoir ranimé le véritable Platonisme, vit naître une critique plus sérieuse, embrassant, depuis les généralités jusqu'aux minuties, l'œuvre entière. Malgré une sévérité remarquable vis-à-vis du philosophe tant vénéré, la critique a commis la faute de ne pas dégager de l'œuvre même sa méthode avant de la juger. Autrement elle aurait constaté la thèse de Platon concernant l'unité systématique de la science (*Crat.* 440 AB), l'unité même de l'œuvre insignifiante des démiurges et, à plus forte raison, celle de l'ordre de l'âme (*Gorg.* 503 E, 504 A, 504 D). Elle aurait consacré plus d'attention à l'interprétation authentique de cet ordre de l'âme, présentant l'échelle des valeurs de la connaissance (*Rép.* 511 DE). Pour bien comprendre Platon, il faut se laisser guider par lui-même. Puisque les idées sont des vérités éternelles sans genèse ni génération, croissance ou développement, on peut, en effet, les trouver peu à peu, mais

ainsi que les angles d'un triangle égalent deux droits et que cette vérité mathématique ne varie point, les principes de la philosophie, empruntés en partie aux mathématiques, sont ou vrais et inchangeables ou des dogmes sans valeur. C'est pourquoi Platon exige de lui-même le manque de contradictions (*Gorg.* 482 BC).

Si, néanmoins, d'après les apparences, une antinomie quelconque trouble l'unité supposée, cette thèse doit guider l'interprétation : la contradiction est dans la glose et non pas dans le texte. Le sens de la fonction régulatrice qu'ont les idées est justement qu'il faut chercher la vérité jusqu'à ce qu'aucun reste ne subsiste (*Rep.* 504 C, *Men.* 86 BC). Mais alors, pour atteindre ce but, un procédé très subtil s'impose : veiller à ce que chaque concept employé appartienne au domaine de la recherche, c'est-à-dire ne pas mesurer des concepts relevant de l'être d'après d'autres concepts appartenant au devenir (*Tim.* 29 B). Puis même à la moindre phrase on doit attribuer sa place méthodologique dans l'échelle des valeurs de la connaissance (*Rép.* 511 E, 533 E, 534 A) et enfin, quant aux mythes et surtout au *Timée,* avec une vigilance suprême on pèsera chaque mot comme l'or sur le trébuchet, en préférant avec Platon la connaissance, c'est-à-dire l'or dans l'âme, à celui du trésor (*Rép.* 416 E, 417 A; *Phèdre* 279 BC).

Tels seront les principes susceptibles de trancher une question qui, plus que toutes les autres, semble embarrasser l'unité systématique de la philosophie platonicienne : si la conception du monde est fondée sur le penser pur de l'âme (*Théét.* 185 DE), c'est-à-dire sur sa capacité de se mouvoir elle-même (*Phèdre,* 246 A), de faire le premier élan vers le but et l'impulsion originaire vers la fin d'une recherche (*Rep.* 511 B), si en d'autres mots la science est véritablement libre (*Lois* 875 CD; *Crat.* 440 B) de même que la volonté (1), que signifient alors la religion, les dieux de la mythologie grecque, le terme de divin? Comment serait-il possible de laisser exister tout cela à côté de la connaissance? Comment expliquer la

(1) Cf. *Revue Philosophique,* 1936, p. 86 ss.

prière, les mythes et enfin Dieu même, sans détruire en même temps la liberté de la science, la spontanéité de l'âme, et le libre arbitre de la morale? En ce cas, malgré le postulat et l'exigence de Platon, s'agit-il d'une contradiction réelle ou y a-t-il un moyen de concilier les opposés?

S'il existe un Dieu tout-puissant, si l'idée du bon n'est autre chose que le Dieu chrétien, ce serait alors lui qui aurait créé le monde, la terre, les animaux et enfin l'homme. Ce serait lui qui aurait donné à l'homme l'âme substantielle, douée par lui de l'immortalité. Ce serait lui dont le règne tout-puissant pourrait déterminer l'activité de l'homme et ses actions. Le principe du mouvement, la spontanéité de l'âme, le penser pur se remplaceraient par Dieu. Au lieu de la liberté, c'est-à-dire de l'indépendance absolue de l'âme à l'égard de tout ce qui provient du dehors (*Phèdre,* 275 A), se placeraient des causes dérivant de Dieu. Les actions de l'homme dorénavant ne se formeraient plus à l'aide de l'anamnèse et à l'exclusion de tout ce qui n'appartient pas précisément à l'idée du bon et du juste (Ap. 28 B), mais elles seraient déterminées par l'espoir du paradis. (*Men.* 81 B; *Rep.* 388 A). Des objections plus graves contre la doctrine pourraient être faites. Car on ne saurait contester que les dialogues de Platon contiennent des allusions innombrables aux dieux de la mythologie et qu'il n'existe guère de différence entre les dieux de l'*Iliade* et ceux du Platonisme. Même si Platon entreprend la réforme de quelques détails, il ne touche point à la foi religieuse, il ne bannit ni Zeus, ni Apollon, ni les plus petites divinités. Même il recourt aux mythes pour démontrer ses théories et c'est à la fin du *Phèdre* que nous voyons Socrate s'adresser à Pan et autres divinités du lieu pour qu'ils lui donnent la beauté intérieure (279 BC).

Si l'on ne pouvait pas écarter toutes ces objections, la philosophie platonicienne s'écroulerait comme un château de cartes. Car certainement il ne suffirait point de répliquer que les allusions aux dieux ne toucheraient guère soit à la doctrine des idées, soit aux autres prin-

cipes fondamentaux. Platon exigeant lui-même l'unité complète de son œuvre (*Gorg*. 482 BC), des contradictions telles que les dieux et la religion pourraient en causer doivent être anéantis sans reste possible. S'il existe une possibilité de démontrer le faux semblant de ces antinomies apparentes, les relations entre la science, le savoir, les matémathiques d'une part, et d'autre part la foi religieuse, les dieux, le divin et tout ce qui appartient aux mythes, à la mythologie et à la prière, subiront l'interrogatoire d'un juge sévère.

La preuve soi-disant ontologique de Dieu est établie dans les *Lois*. Le législateur éprouve la nécessité de prouver au public l'existence de Dieu. Voici l'argumentation : l'incrédulité résulte d'une fausse conception des rapports entre âme et corps. L'âme ne saurait être autre chose que le mouvement en soi, la cause de tout. Donc, l'âme régit aussi le soleil et puisque l'âme, à cause de sa domination sur le Kosmos et de sa perfection morale, doit être reconnue comme divine et même comme divinité, tout est rempli de dieux (*Loi* 899 B). L'existence de Dieu est prouvée, bien que la preuve tende beaucoup à la morale et que sa réussite soit due à la qualité divine de l'âme qu'on ne saurait lui contester. En tout cas, d'après ce passage, Dieu ne se manifeste point par lui-même; tout au contraire, c'est la qualité divine de l'âme qui, par l'abondance de ses richesses, a la capacité de peupler de dieux l'univers. Le raisonnement de Platon qui aboutit à l'existence de Dieu se distingue de celui de Descartes. Car l'existence du Dieu cartésien est justement prouvée par le raisonnement inverse. Dieu existe parce que l'idée d'un Dieu tout-puissant, d'une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, ne saurait tirer son origine de l'homme qui pense et par conséquent, il doit exister lui-même (2). Rien de cela chez Platon! Dieu existe, mais c'est uniquement l'âme qui le pense et c'est la qualité divine de l'âme qui prouve cette existence. Autant la preuve cartésienne de l'existence de Dieu se distingue de celle de Platon, autant Kant s'en rapproche.

(2) *Troisième Méditation*. Edition Flammarion, p. 92.

Dans l'œuvre de Platon, il y a un second passage où il s'agit de la preuve ontologique. C'est dans le *Philèbe* (30, BCD), où « l'âme royale dans la nature de Zeus » est dérivée des mathématiques. Puisque dans le mouvement des astres on aperçoit une raison mathématique, les astres participent à la raison, et puisqu'il n'y a pas de raison sans âme, ils participent aussi à l'âme, et ainsi il y a enfin « l'âme royale » dans la nature de Zeus. On ne saurait nier que cette seconde preuve appartienne aux recherches génétiques, dont la valeur n'est que très faible. Car la preuve part d'une observation des astres, dont les mouvements sont comparés aux nombres de l'arithmétique. Le résultat d'une telle recherche dépasse la limite de la connaissance véritable; Platon en est conscient et en avertit le lecteur (3). Pourtant, la discussion du terme de divin rendra à cette preuve une validité incontestable. Dans un troisième passage, la priorité de l'âme à l'égard de Dieu est confirmée. C'est dans le *Timée* (34 C 28 B), que pour créer le monde, le démiurge est tenu de travailler selon les lois dialectiques. Il ne saurait faire quelque chose de bon que par l'imitation d'un exemple tiré du monde de l'être. Par conséquent c'est d'après les idées éternelles et immuables que le monde a été créé et la base de la création du monde est placée dans l'âme, c'est-à-dire dans le principe du mouvement (*Phèdre*, 245 C ss). Les réserves que Platon fait en ce qui concerne la valeur scientifique de cette argumentation ne concernent que la partie génétique. Néanmoins la subordination du créateur à la loi de la dialectique correspond aux relations entre les mondes de l'être et du devenir, et toujours est-il que la dérivation de la qualité divine et du soleil et des astres se fait à l'aide de l'âme, des sciences et surtout des mathématiques. Le divin ne provient pas du dehors, comme chez Descartes; il est lié aux idées et à ce qui les pense, autrement dit à l'âme. Le contenu de notre recherche se résume ainsi : la divinité du soleil dépend de l'âme divine, la divinité des astres dérive des mathématiques, la création du monde, si elle est faite par Dieu, est certainement faite par imitation de l'idée du beau.

(3) *Phil.* 30 E; cf. *Tim.* 59 CD; *Lois*, 769 A.

Pour continuer la discussion de la vraie signification de Dieu et du divin, considérons un passage des *Lois* (818 B), où il est établi qu'un démon ou un Dieu ne saurait se manifester autrement au genre humain que par les sciences divines, et que surtout un homme ne saurait devenir divin d'une manière autre que par la connaissance des nombres, du pair et de l'impair. Il s'ensuit de tous les passages cités que les dieux n'existent que moyennant le divin, que la qualité divine des idées, de la vertu, du nombre, de la mesure, de la beauté, aboutissent aux dieux. En tant que les dieux sont liés au soleil et aux astres, ils appartiennent au monde du devenir, bien que la comparaison des astres avec l'idée du nombre ait révélé leur participation au divin. Avant de discuter le Dieu invisible, purement pensé et appartenant au monde éternel de l'être, le terme de divin doit être nettement éclairci. Selon le *Phèdre* (246 E) le divin est le beau, le savant, le bon et tout de ce genre; donc, il n'a aucun rapport avec la religion. Le divin est l'attribut de la connaissance et de la science (*Soph.* 265 C), de l'âme et au voisinage le plus proche de la raison (*Tim.* 40 A) et de la vérité (*Phèdre*, 247 D). Il lui revient alors un rôle particulièrement brillant dans le problème du génie (*Pol.* 309 C).

Par conséquent le divin est réservé au monde de l'être et des idées et ne saurait participer au monde du devenir que par le mélange. Platon raconte lui-même (*Mén.* 99 D) que le terme de divin était appliqué comme attribut de la plus haute perfection et c'est certainement pour cela qu'il s'en empara, l'inséra dans sa doctrine et sa méthode. Ainsi le divin est l'épithète des idées, des principes, de la raison, de la vérité et aussi de la soi-disant âme. Tout en dérivant des dieux et étant l'adjectif appartenant au substantif de Dieu, le divin d'abord chez Platon a complètement perdu son sens étymologique. Il ne représente rien qui provienne des dieux et exprime plutôt par un détour la valeur et la qualité les plus appréciables de la connaissance. Parce que les idées sont stables, immuables, toujours les mêmes, non devenues et impérissables, elles sont immortelles et c'est pour cela que Platon leur accorde

l'expression de la plus haute perfection du divin. Cette interprétation est très importante, parce qu'elle prouve une fois de plus que ce ne sont pas les dieux qui ont fait les idées (4) et qu'inversement le Dieu pensé et invisible se développe méthodologiquement de la qualité divine des idées. Les dieux de la mythologie grecque, Zeus, Apollon et tous les autres appartiennent au monde du devenir et ne sont certainement pas divins, car, bien qu'ils soient dieux et ne meurent pas, ils ne sont point immortels (*Tim.* 41 B) (5). Il faut l'établir avec netteté : les dieux ne sont pas immortels; les idées, la science, l'âme et la vérité (*Men.* 86 B) sont immortelles. L'immortalité est la qualité la plus sûre des idées du nombre et de la mesure, des idées du bon et du beau, mais il faut la contester aux dieux devenus.

D'autre part, la nouvelle signification du terme de divin est corroborée de façon qu'il peut produire ce Dieu méthodologique, anonyme, non visible et purement pensé, sans genèse ni généalogie, et réclamé par la raison et la science. De même que dans l'œuvre de Kant, Dieu est le postulat de l'éthique et indirectement la base de la téléologie du *Timée* (68 E), sans que celle-ci en devienne une théologie (6). Mais de plus le domaine du Dieu platonicien ne se borne point à l'éthique; tout ce qui est divin, donc toutes les idées sont personnifiées dans leur ensemble par Dieu. Pourtant le rôle attribué à Dieu par Platon est moindre que dans la morale kantienne, car nulle part Platon ne lui accorde l'importance que possèdent les idées, la raison et l'âme. On ne saurait contester son existence, mais il ne possède pas la force décisive du principe du mouvement, auquel il paraît même subordonné. Il ne possède pas non plus la place que Kant lui réserve en constituant trois régulatifs de valeur égale : Dieu, liberté, immortalité (7). Si les interprètes de Platon ont essayé d'identifier l'idée du bon avec ce Dieu invi-

(4) Cf. Kant Kritik der reinen Vernunft, éd. Kirchmann, 1901 [p. 371].
(5) δι' ἃ καὶ ἐπείπερ γεγένησθε, ἀθάνατοι μὲν οὐκ ἐστέ...
(6) Kant, *Kritik der Urteilskraft*, § 68.
(7) Cf. Kant : *Kritik der praktischen Vernunft*, Kirchmann, Leipzig, 1897, p. 149.

sible et purement pensé, une telle construction doit paraître forcée. Bien que, dans le principal passage de la *République* traitant de l'idée du bon, le terme de Dieu soit employé une fois, Platon n'a point identifié l'idée du bon avec Dieu. Il dit que (517 B), dans le domaine de la connaissance, le suprême serait l'idée du bon; mais il ne dit ni ici, ni ailleurs, que la fin et la conclusion de toute connaissance seraient Dieu, et il ne dit pas non plus qu'il faudrait identifier l'idée du bon avec Dieu.

Pour Platon, le problème de savoir quelle position peut être accordée à Dieu dans la philosophie se résout sans difficulté par la différence entre l'être et le devenir et entre les recherches scientifiques et génétiques. En tant que dans la dialectique il est question d'idées, il ne s'agit pas d'un acte de création. Rien n'est créé, tout existe qui appartient à l'être ainsi que le gibier que le chasseur trouve dans la forêt (*Euthyd.* 290 BC; *Soph.* 219 C). De même que le gibier doit être cherché et existe auparavant, la science doit chercher les relations diverses entre les idées qui existent mais qui ne sont pas encore trouvées. Les idées sont immuables, éternelles, et pour cela divines et à cette qualité divine doit correspondre une divinité, soit un Dieu dont l'être est certain mais qui n'agit pas, ne crée rien, qui n'a fait ni le monde, ni l'âme, ni les idées. Ce Dieu est le sujet de la connaissance et dérive du divin, mais rien ne dérive de lui. Il n'est pas la base de la connaissance, mais une conséquence tirée du divin. Il n'est pas hors de la connaissance, il ne l'a pas rendue possible. Tout au contraire en ces recherches génétiques il s'agit du devenir, de la génération et aussi de la création du monde. Selon Platon, la valeur de telles recherches est plus que douteuse, car l'*eikasia,* terme qui d'ordinaire est traduit par « probabilité » ou « vraisemblance », n'est peut-être par plus qu'une représentation raisonnable de faits dont l'origine se soustrait à la connaissance. C'est le domaine du mythe! Quand le travail sérieux de penser les idées éternelles est terminé, les recherches génétiques sur la création du monde sont une occupation pour les loisirs et le repos, un jeu enfantin, une digne conversation. C'est

dans un tel cadre que le démiurge aboutit à la création du monde : spéculation intéressante, sans aucune valeur scientifique (*Tim.* 59 C). A présent le divin et le Dieu anonyme et invisible d'une part, et les dieux de la mythologie d'autre part, sont discutés de façon qu'il ne reste à éclaircir que le concept de l'âme. A la base de la philosophie platonicienne est le non-hypothétique (*Rép.* 510 B, 511 B) qu'on ne peut identifier qu'avec le penser pur ou le principe du mouvement (8). Donc aucune matière ni substance ne fonde l'être : ni l'air, ni le feu, ni l'eau, ni la terre, ni le sang, ni la guerre (9). Avant ou devant le commencement rien n'a existé, rien ne saurait exister. Par conséquent, le commencement n'est ni Dieu, ni rien et le commencement ne peut signifier qu'un principe (*Phèdre,* 245 C). C'est ainsi que l'histoire de la nature est remplacée par la dialectique, que les recherches génétiques le cèdent à la logique (10). Le principe qui se met à la place du commencement n'est conditionné par rien du tout et est décrit par Platon comme le non-hypothétique. Il n'est autre chose que l'idée du mouvement. Ce qui se meut par lui-même et peut mouvoir autre chose, ne saurait être que le penser pur. Car il ne s'agit pas d'un mouvement corporel quelconque, le corps et tout ce qui lui appartient étant exclu formellement d'une discussion sur les idées (*Tim.* 29 B). Le mouvement en soi n'est qu'un mouvement pensé, son existence n'a aucun rapport avec le monde du devenir et les multiples mouvements périssables, allant et venant et toujours volages. Donc, si Platon explique le mouvement en soi par le penser pur, il n'est certainement pas question d'une pensée concrète, d'une certaine pensée actuelle qui appartiendrait à la psychologie. Il s'agit plutôt du penser qui est un membre ou une partie de la corrélation : être et penser. De même que le non-hypothétique est identifié avec le penser pur, celui-ci sert à l'explication du terme de l'âme (11). Celle-ci n'est pas un organe quelconque du corps (*Théét.*

(8) Cf. *Phèdre,* 245 C ss.; *Théét.* 185 DE; *Tim.* 37 B, 46 DE, 89 A.
(9) Cf. *Soph.* 242 CD; *Phéd.* 96 C; *Crat.* 413 A ss.
(10) Cf. *Phéd.* 96 A ss.; *Phéd.* 99 E.
(11) Cf. *Tim,* 37 B, 89 A, *Théét.* 152 B.; *Soph.* 228 D; *Lois,* 896 A.

184 C ss) et n'appartient ni à la physiologie, ni à la psychologie. C'est pourquoi Platon hésite plusieurs fois à employer le mot « âme » et dit, par exemple, dans le *Banquet* (218 A) : « Cœur ou âme, ou comment il faut le dénommer. » Platon aurait pu renoncer au terme d'âme pour éviter des malentendus prévisibles et causés par la signification régulière du mot dans la langue usuelle. Il choisit un autre procédé, conserva le terme en prenant nombre de précautions nécessaires, expliqua maintes fois le sens de l'âme et remplaça souvent le mot âme par la fonction qui lui incombe. C'est ainsi que dans le *Théétète* (187 A) le penser pur fut considéré comme juste dénomination de l'âme quand elle réfléchit sur les idées éternelles.

Cette discussion sur le terme d'âme est indispensable pour établir d'une manière nette qu'il n'a aucun rapport avec la matière. Autrement l'âme divine se mettrait peut-être à la place d'un Dieu tout-puissant et réglerait les choses multiples qui d'ordinaire relèvent de Dieu. L'emploi par Platon de la notion d'âme ressemble beaucoup à celui de la notion de divin et de même à l'application du terme d'athanasie, c'est-à-dire de l'immortalité. Ces trois expressions, qui s'impliquent l'une l'autre dans une connexité réciproque, furent remplies par Platon d'un contenu tout à fait nouveau quant à la valeur méthodologique. L'âme divine et immortelle était le substratum religieux de l'homme, survivant au corps, reconnaissable après la mort par les qualités du vivant. Cette survivance de l'âme individuelle après la mort (12), chez Platon, est remplacée par une signification purement méthodologique. Loin de tout ce qui est matériel, loin du devenir et du périr, l'âme divine et immortelle n'est que le principe du mouvement, c'est-à-dire du penser pur.

S'il existe une science de la psychologie, l'âme platonicienne que nous discutons à présent n'en fait certainement pas partie. Car l'objet de la psychologie est l'âme individuelle (13) ou du moins toutes les âmes des êtres

(12) Cf. Erwin Rohde Psyche, Leipzig, 1894, p. 570.

(13) Cf. *Phéd.* 73 C. D. E., où il y a tout un abrégé d'analyse psychologique de la mémoire.

humains, et la base de ces âmes est le corps et la physiologie. Tout au contraire, l'âme platonicienne est opposée au corps dans le sens le plus strict (14), elle est une idée, quoique parfois Platon hésite, non seulement à lui laisser la dénomination d'âme, mais aussi à lui accorder la qualité de l'idée. Il en a fait le principe du penser pur, qui n'est aucunement lié à un corps ou au corporel en quelque façon qu'il puisse exister. Ainsi le principe du mouvement ou le penser pur, c'est-à-dire la soi-disant âme, est seul en mesure de servir de fondement à la création du monde, au divin, à Dieu, à l'immortalité et en fin de compte à tout ce qui existe dans les deux domaines de l'intelligible et du visible. C'est le penser pur qui rend possible la connaissance et la distinction en quatre valeurs différentes. Il lui est confié le contrôle suprême des deux mondes dont les relations mutuelles se font par elle. Mais après tout l'entreprise se ferait en vain de chercher dans la nature (15) ou dans l'homme cette âme invisible et purement intelligible dont le nom seul rappelle la signification antérieure. L'âme a complètement perdu la position qui lui était accordée dans le système de la mythologie grecque. Ayant été la matière religieuse, elle est chez Platon le principe de la philosophie. Tandis qu'elle dérivait sa raison d'être des dieux, le principe qu'elle représente dorénavant contient parmi beaucoup d'autres possibilités (*Lois* 897 A) la capacité de penser le divin et Dieu et l'immortalité. Car toutes ces notions et qualités dépendent du penser, aucune de ces trois ne saurait exister sans le principe tout-puissant du penser pur de l'âme.

La question était de savoir si la philosophie platonicienne et surtout la critique de la connaissance peuvent être sérieusement troublées par le fait que, dans les dialogues, Dieu, le divin et les dieux multiples de la mythologie grecque jouent un rôle important. La réponse est entièrement négative. En tant qu'il s'agit des dieux mul-

(14) *Phéd.*, 79 A, 80 A, 87 D; *Lois* 697 B; *Gorg.*, 464, 477 B, 524 B.

(15) Cf. *Phèdre*, 246 A.; *Théét.* 184 D; *Phèdre*, 251 B; *Tim.* 35 A. La question de savoir si l'âme doit être considérée comme idée se résout facilement par le fait qu'elle est éternelle et immortelle. Donc, les qualités les plus importantes de l'idée lui sont attribuées. Cf. Kant : *Kritik der reinen Vernunft*, d. c. [399] : « Le paralogisme de la raison pure. »

tiples, leur position méthodologique est telle qu'ils n'entrent pas dans le domaine de la connaissance. Tout dépend de la séparation des deux parties du monde (*Tim.* 27 D, 28 A), et les dieux appartiennent sans aucun doute au monde du devenir (*Tim* 41 B). C'est pour cette raison seule que le grand principe du non-hypothétique, du penser pur et de l'âme purement intelligible n'est pas touché par les dieux. D'autre part le divin, l'immortalité et le Dieu invisible dérivent des idées et dépendent entièrement du penser pur et de l'âme invisible. Il n'y aurait pas de Dieu sans les idées divines, il n'y aurait pas d'immortalité sans le principe du mouvement et la vérité (*Men.* 86 B). Dieu est subordonné au principe de la philosophie, il y trouve sa place, il n'est pas hors du système, et il n'en est pas le principe suprême. Jamais Dieu ne saurait devenir dangereux à la connaissance qu'il ne fonde pas. Son existence est prouvée par les moyens de la connaissance dont il fait part, mais la toute-puissance ne lui est pas accordée et aucun principe méthodologique ne dérive de lui. Par conséquent, l'âme qui pense les idées éternelles est le suprême principe, tandis que le divin n'est que la qualité des idées et Dieu ne dérivant que du divin ne trouble point le fondement de la connaissance.

Après avoir exclu l'objection qui pourrait être soulevée en ce qui concerne les relations entre la connaissance et son fondement d'une part et Dieu et le divin d'autre part, il se pose une question tout autre. Si les dieux ne sont plus tout-puissants, s'ils sont — pour ainsi dire — détrônés; si la création du monde n'est pas faite par le Dieu invisible, et si le destin de l'homme ne dépend plus dorénavant d'une décision divine (*Rép.* 617 E), est-ce qu'alors la plainte et les reproches d'impiété précisés dans le procès de Socrate (*Ap.* 24 B) ne seraient pas justifiés à l'égard de la conception platonicienne de la religion? En effet, hors de la position accordée à Dieu dans le domaine proprement dit de la connaissance, il existe plusieurs passages dont le contenu paraît plutôt aggraver la situation qu'il ne pourrait disculper Platon. Quelques-uns de ces passages manifesteront de quel degré, selon

les apparences, Platon aurait violé le respect dû à la religion et aux Dieux et comment il aurait arboré l'étendard de la révolte contre la tradition religieuse. Il dit dans le *Cratyle* que nous ne savons rien des dieux, ni de leurs noms et que nous ne sommes même pas capables de faire des recherches sur eux (400 D, 401 A). Nous lisons dans le *Critias* (107 B) qu'il serait d'autant moins difficile de parler des dieux que l'original manque pour en vérifier la justesse. Pareillement, Platon dit dans le *Timée* que beaucoup de gens parlent beaucoup des dieux, mais qu'il n'y en aurait pas de précision (29 C). Toutes ces remarques sont confirmées par le *Phèdre* (246 C), où Platon explique sans malentendu possible qu'on ne saurait prouver l'immortalité des dieux par la force de la logique et que pour cela il faudrait se faire une image de Dieu qu'on ne voit, ni ne connaît suffisamment.

Donc chez Platon il y a certainement deux séries de pensées tout à fait différentes concernant les dieux, et il reste à savoir s'il s'agit d'une contradiction ou si, peut-être, les deux opinions peuvent être réduites au même principe. D'une part, le divin est l'expression de la plus haute qualité des idées; il signifie la stabilité et l'éternité de l'être immuable. De ce divin dérive le Dieu invisible (*Rép.* 517 B) qui, comme personnification du divin, est un ingrédient précieux de la doctrine platonicienne, bien que Platon ne lui attribue pas la même importance que possède l'âme en représentant le principe du penser pur. D'autre part, on ne sait rien des dieux qu'il faut se représenter dans l'esprit et dont il faut se faire une image raisonnable. Donc, quoique dans les recherches concernant la connaissance, le divin et Dieu soient liés immédiatement au savoir et aux idées, dans les recherches religieuses la précision du savoir est supprimée en faveur d'une incertitude à l'égard de tout ce qui a rapport à l'activité des dieux et à leurs relations au genre humain. Pourtant il n'existe même pas une trace d'une contradiction. Le divin et le Dieu purement pensé et invisible appartiennent à l'être et au domaine intelligible, tandis que les dieux ou Dieu et toutes les divinités de la mythologie

grecque font partie du monde du devenir. C'est quand même beaucoup plus qu'une distinction terminologique. La séparation des deux parties du monde est théoriquement exécutée avec une rigueur absolue. Le savoir, la *gnomé* et la science ont le premier rang dans l'échelle des valeurs de la connaissance, le second les mathématiques en tant qu'elles emploient les images. La troisième place est occupée par la *doxa,* résultat du mélange de l'être avec le non-être; enfin la plus basse valeur de la connaissance est l'*eikasia,* qui consiste en une certaine représentation raisonnable sans pouvoir réclamer la moindre certitude (*Rép.* 511 E). Or, d'une part le divin et Dieu sont des épithètes indiquant la plus haute perfection des idées, leur immortalité et l'éternité de leur essence. La langue avait fourni les termes qui, bien que provenant des dieux et de la mythologie, furent privés entièrement de leurs sens étymologique. D'autre part, les dieux et les divinités ont bien gardé leur position dans le domaine de la religion, ils demeurent l'objet vénérable de la foi. Mais cela n'empêche point l'examen de la valeur méthodologique qui revient aux recherches religieuses. Ainsi, peu à peu, les relations entre le divin et le Dieu invisible d'un côté, et les dieux de la mythologie d'autre côté commencent à s'éclaircir. Le faux semblant d'une contradiction disparaît par l'emploi méthodique de la théorie des deux parties du monde, et il se voit sans difficulté que le savoir n'a pas affaire avec tout ce qui appartient au monde du devenir. Donc on ne sait rien des dieux dont la généalogie seule prouve leur appartenance à la génération et aux recherches génétiques; la théorie de la connaissance pure, le pur savoir, le penser pur, ne sont aucunement liés aux dieux que, par conséquent, on ne saurait « connaître »; car le terme et le concept de connaître est réservé, à l'exclusion de toute autre chose, aux résultats du mélange d'idées sans emploi d'images (16). La mythologie, c'est-à-dire la naissance et la généalogie des dieux, leurs rela-

(16) Cf. *Lois,* 668 E, 669 A distinguant le ἔμφρων κριτής capable de connaître le contenu logique des peintures (γιγνώσκειν), tandis que le ἔκφρων κριτής de l'Ion 534 AB s'enthousiasme de la beauté.

tions réciproques, leurs amitiés et inimitiés, les guerres qu'ils ont faites entre eux (*Euthyphron* 6 A), le développement de leurs empires au ciel et sous terre, tout cela appartient au monde du devenir et est fermé à jamais aux recherches scientifiques qui aboutiraient au savoir. C'est pourquoi, dès que la discussion se sert du mythe et de la légende, Platon avertit presque toujours le lecteur de juger leur contenu selon leur juste valeur (17). Et cette valeur n'est autre que la plus basse quant au savoir et à la connaissance (*Rép.* 511 E). Que souvent un sens profond se cache sous la forme du mythe, que d'ordinaire les mythes contiennent des vérités incontestables revêtues de symboles, que par les métaphores, les images, les allégories, Platon continue souvent la discussion scientifique par d'autres moyens, cela n'empêche pas que l'objet propre et immédiat des mythes, à l'exclusion du sens figuré, ne se juge que d'après la valeur dernière de la connaissance.

Une explication nette de la manière qu'on doit entendre et juger les mythes est faite dans le *Phèdre* (229 C). Dans ce passage, Phèdre demande tout simplement à Socrate de lui dire s'il est persuadé de la vérité du mythe de Borée qui aurait enlevé Oreithyia. Et voici la réponse de Socrate : « Si je ne le croyais pas comme les savants, je ne serais certainement pas irraisonnable. Alors, raisonnant, je dirais que la force du vent aurait fait tomber des rochers Oreithyia lorsqu'elle jouait avec Pharmakeia et que, bien qu'elle ait trouvé la mort ainsi et pas autrement, on aurait dit qu'elle aurait été enlevée par Borée. Moi personnellement, Phèdre, d'un autre point de vue j'aime beaucoup de telles explications, mais je les considère comme l'affaire d'un homme extraordinaire, très appliqué et pas très heureux, pour cette seule raison que, après cela, il doit rectifier le genre des Centaures et puis de la Chimère, et ensuite toutes ces Gorgones affluent et Pégase, la foule d'autres créatures indescriptibles et les monstres de nature étrange. Si quelqu'un, se méfiant de

(17) Cf. *Tim.*, 48 D, 53 D, 56 ABD; 57 D, 59 CD, 72 D, 51 AE, 52 AD; *Phil.*, 30 E, 57 C; *Crat.*, 406 BC, 400 B, 410 CE, 411 A, 413 CD, 421 CD, 426 AB, 428 AD; *Lois*, 769 AB e. t. c.

tous ces monstres, examine chacun quant à la probabilité, parce qu'il emploie une certaine sagesse grossière, il lui faudra beaucoup de loisirs. « Moi, je n'ai pas de loisirs pour cela, en aucune façon... Je ne m'en occupe pas et, en me fiant aux convictions traditionnelles à l'égard de tout cela, je ne le discute point. »

Le refus de Platon de discuter la vérité des mythes et la réalité des créatures miraculeuses est d'une importance capitale quant à la méthode et à la question de décider s'il existe une contradiction entre le divin et Dieu qui appartiennent au monde de l'être et les dieux et les divinités qui sont du monde du devenir. Bien que, incontestablement, Platon désapprouve les recherches de sagesse grossière qui concernent les mythes, la mythologie, les légendes et les fables miraculeuses, il les aime d'un autre point de vue et il les accepte entièrement et selon la conception générale et traditionnelle. Platon ne serait pas l'inventeur de la méthode dialectique, s'il ne savait pas distinguer les différents points de vue sous lesquels la mythologie peut devenir le sujet d'une discussion. Ce qui vaut peu quant au savoir peut être d'une valeur inestimable quant à la religion. Il va sans dire que dorénavant cette valeur de la religion est séparée de la façon la plus stricte à l'égard de la science. Mais cela ne contrarie point la conviction religieuse et la foi. C'est l'écart entre la plus haute et la plus basse valeur de la connaissance qui sépare à jamais la science à l'égard de la foi. Entre les deux, il existe quelque chose comme un fossé qu'il ne faut point franchir, si l'on veut éviter les plus graves fautes méthodologiques (*Crat.* 410 E). Cela veut dire qu'il existe deux domaines, celui de la science et celui de la foi, et qu'il ne faut pas confondre les principes de l'une et de l'autre. Mais cela ne signifie pas qu'on ne laisse pas à la foi ce qui lui revient. En conséquence, Platon dit expressément que, hors de la rectitude de la science, il existe une seconde justesse qui appartient à la prière (*Crat.* 400 DE). Pour les mêmes raisons, dans l'œuvre entière de Platon, la religion, les dieux, le culte et la prière jouent un rôle immense, sans que pour cela on eût le

droit de lui reprocher un désaccord ou une contradiction. Science et foi sont séparées quant à la valeur scientifique. Mais la foi ne perd point de sa raison d'être parce que la croyance est autre chose que le savoir. Au contraire, la rigueur de la méthode dialectique, tout en séparant les domaines, attribue son droit à chacun.

C'est pourquoi Platon ne touche nulle part aux institutions qui ont un rapport plus ou moins important avec la foi religieuse. La précision de la méthode permet et les recherches scientifiques quand il s'agit du monde de l'être, et la confirmation de la religion, du culte et de la mythologie en tant qu'il n'est question que de la foi. Par conséquent, en constituant la République, l'érection des temples, les sacrifices, les offrandes et le service entier concernant les dieux, les démons et les héros, ne sont point de la compétence du législateur. Les lois de la religion sont du ressort d'Apollon et ce n'est évidemment pas par hasard que Platon refuse l'immixtion au culte en soulignant que les fondateurs d'Etat ne s'y comprennent pas. Ici, il lui importait de redire que les domaines du savoir et de la foi sont et demeurent séparés. C'est ainsi qu'il dit dans la *République* (427 BC) : « Nous, les fondateurs d'Etat, ne comprenons pas de telles choses et, si nous sommes intelligents, nous ne voulons obéir à aucun autre ni employer personne d'autre que l'interprète paternel. » Donc, Platon établit nettement que le fondateur d'État, c'est-à-dire le philosophe, n'a pas de prescriptions à faire à la religion. Mais inversement la religion, séparée une fois pour toutes de la science et du savoir, ne saurait non plus faire des prescriptions à la science.

Tout en ne touchant point au fond de la religion et sans devenir par là quelque chose comme un réformateur religieux, Platon peut critiquer la mythologie en tant qu'elle s'arroge des droits qu'elle ne possède pas et si elle saute par-dessus le fossé pour s'emparer du terrain de l'éthique. Il résulte de la doctrine des idées que le divin n'est que le précieux et que la divinité ne saurait causer que du bon (*Rép.* 380 C). Par conséquent, pour l'enseigne-

ment éthique de la jeunesse, tous les passages doivent être supprimés dans les poèmes d'Homère où les principes de la morale sont violés. De même, il ne dérive évidemment pas de l'idée de Dieu qu'il pourrait être un magicien ou charlatan (*Rép.* 371 B); de plus Dieu ne saurait mentir (*Rép.* 383 C). Si la littérature grecque doit passer au crible de l'éthique, si doit être effacé des œuvres d'Homère et d'Hésiode tout ce qui est opposé aux principes fondamentaux de l'éthique (*Rép.* 387 A), il ne s'agit que de la séparation des domaines et de l'épuration de l'éthique à l'égard d'ingrédients pénibles. Car, pour l'enseignement de la jeunesse, Platon ne veut renoncer ni à la mythologie, ni à la littérature, mais toujours à la condition que le savoir et la foi restent séparés. Si la jeunesse doit être préparée à apprendre la science suprême de la dialectique (*Rép.* 531 D), mythologie et foi, de même que le grand domaine des beaux-arts, ne sauraient être employés qu'en tant qu'ils ne troublent pas la pureté de la science. Par cela, Platon ne veut supprimer ni les beaux-arts, ni la religion, mais la méthode dialectique réclame la distinction rigoureuse entre les idées et entre les valeurs différentes de la connaissance. Et c'est précisément par ce procédé que la religion et la foi, loin d'être supprimées par la force de la science, gardent tout ce qu'elles possédaient avant. On aurait tort de condamner Platon parce qu'il ne supporte pas que les dieux se lamentent (*Rép.* 388 C) et qu'ils s'affaiblissent (*Rép.* 389 A) par le rire, qu'ils aiment les dons et les sacrifices (390 D), qu'ils se laissent influencer (364 D) par le genre humain et que l'injustice puisse être réparée par les sacrifices et les offrandes, tandis que la justice n'aboutit pas à la richesse (366 A). La religion reste ce qu'elle était avant, Homère demeure le plus grand poète (*Rép.* 387 B), mais cela ne fait pas obstacle à l'établissement d'un programme pour l'enseignement de la jeunesse qui, tout en se servant de la plus belle littérature, y supprime les passages opposés nettement à la science de l'éthique et à l'idée divine du bon.

Le principe suprême de la philosophie platonicienne

est la séparation dialectique des domaines différents. C'est ainsi que le savoir et la foi sont distingués et d'après leur contenu et d'après leur valeur. La netteté de cette distinction représente un avantage inestimable pour les deux domaines. La rigueur de la méthode, loin de compromettre la raison d'être de la religion et de la foi, les rend possibles et leur attribue une justesse propre qui se manifeste dans la prière.

HUGO PERLS.

RENÉ DOUMIC

—

On ne s'étonnera pas, comme il touche aujourd'hui la cinquantaine, de voir le *Mercure* rendre hommage à René Doumic, qui vient de mourir, le 2 décembre dernier, dans sa soixante-dix-septième année.

Quand elles ne disparaissent pas en pleine jeunesse, les revues, il est vrai, s'assagissent, à l'exemple des hommes, en prenant de l'âge. Elles deviennent plus éclectiques, moins intransigeantes, surtout, dans leurs jugements. L'historien de lettres, en tout cas, serait fautif de ne point tenir compte du rôle que René Doumic a joué tant comme Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française que comme directeur de *La Revue des Deux-Mondes,* et de négliger même l'influence que sa critique a exercée sur l'évolution de la pensée française.

René Doumic était d'esprit et de tempérament, faut-il dire, profondément conservateur. Cette ferme conviction l'habitait, comme son maître Brunetière, que la morale est inséparable de l'art, ou l'art de la morale...

L'art doit-il être utilitaire? Au contraire, n'a-t-il d'autre objet que lui-même? La question a été souvent controversée, et non moins souvent tranchée avec une égale rigueur dans un sens et dans un autre. Je ne suis pas, pour ma part, si catégorique. Le problème de la création, à cause de son caractère à la fois individuel et social, m'apparaît complexe; et je découvre dans les lois, sinon dans les règles, qui président à la naissance d'une œuvre et lui assurent la durée, bien des éléments étrangers à sa nature propre...

René Doumic, qui est né à Paris, se rompit de bonne heure aux disciplines, ayant choisi de servir. Elève au lycée Condorcet, il est lauréat au Concours Général en 1879, et entre à l'Ecole Normale Supérieure avec le numéro un.

C'est dans l'enseignement qu'il débute comme professeur de rhétorique au collège Stanislas, après avoir conquis son diplôme d'agrégé de l'Université.

Il n'a pas de message à apporter aux hommes. Le démon ne le tourmente point; et son énergie, son activité, rien ne le détournera de la tâche à laquelle il se consacre et qui est, non d'*illustrer*, mais de *défendre* les lettres françaises et de maintenir leur bon renom. Lors même qu'ayant quitté l'établissement scolaire, où il instruisait la jeunesse, il collabore à des journaux et à des revues (*Le Moniteur, Le Journal des Débats, La Revue bleue, Le Correspondant*), c'est œuvre didactique qu'il accomplit. Aussi bien, le critique procède-t-il, chez lui, du pédagogue. Ce n'est pas la curiosité qui le pousse comme Sainte-Beuve, par exemple, à l'étude des écrivains, mais le désir d'expliquer et de convaincre. Nul désintéressement dans son analyse. Il professe, en ce sens qu'il répand des idées qu'il croit justes, transmet les vérités éprouvées en dehors desquelles il ne voit point de salut. On se saurait mieux le placer, pour le définir, qu'entre Villemain, représentant la critique historique, et Saint-Marc Girardin, la critique morale. Moins dogmatique que Brunetière et surtout que Nisard, il n'a ni l'assurance formelle de celui-ci, ni l'appareil scientifique de celui-là.

Sa première œuvre critique, *Eléments d'histoire littéraire* (1888) — je passe sur un timide essai biographique consacré au poète chrétien René Grousset — ses *Portraits d'écrivains* (1892), ne renferment pas des idées neuves, mais témoignent d'un honnête souci de classement des valeurs. Ces valeurs, René Doumic n'a point entrepris de les reviser. Sa prudence l'éloigne du jeu des *dissociations*, auquel devait se plaire Remy de Gourmont. S'il fait rétrograder un auteur, donne à un autre de l'avancement sur le tableau qu'il dresse, avec une ferme précision dans son

Histoire de la littérature fançaise, c'est d'un idéal qu'il se réclame pour effectuer ces opérations. Il se refuse à sacrifier certains principes aux caprices de la mode et veut soustraire le goût — ou ce qu'il tient pour tel — aux séductions des plaisirs de l'esprit, à l'entraînement tyrannique des passions.

Ce qu'un auteur met de lui-même dans ses livres, René Doumic le veut subordonné à ses principes bien plutôt qu'à ses sentiments. Il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il déclarât que ceux-là, seuls, ont le droit d'écrire qui peuvent faire œuvre d'éducateurs, ayant eux-mêmes été nourris de saines doctrines...

Il lui paraissait, à la vérité, secondaire qu'un écrivain excellât dans son art; ce qu'il lui demandait, d'abord, c'était de servir le bien.

De là, son hostilité à l'égard de Baudelaire (1); son indulgence pour Octave Feuillet. L'auteur des *Fleurs du Mal* est corrupteur; celui du *Roman d'un jeune homme pauvre*, édifiant...

Critique universitaire! prononcera-t-on. Et sans doute l'objet de cette critique est-il la sauvegarde de la tradition contre les entreprises révolutionnaires. Mais il y avait plus, chez René Doumic, qui a mené de pair les études littéraires et les essais d'inspiration morale et sociale, que le souci de maintenir intact notre trésor classique. A côté de son *Lamartine*, de sa *George Sand*, de divers volumes sur le théâtre, il a écrit, en effet, *Le rôle social de l'écrivain, Un demi-siècle de civilisation française, Les jeunes, Le salut aux chefs*, etc... qui révèlent des préoccupations dont le caractère spirituel a une portée très étendue.

Un livre de René Doumic s'intitule *Notes sur les prédicateurs*, un autre *La prédication morale dans le théâtre contemporain*. Le rôle de l'ecclésiastique, qui fait de la chaire une tribune, le hantait. Il y avait de l'homme d'action, du militant, et du militant religieux, chez ce laïc, qui portait un peu son épée d'académicien comme une

(1) « Baudelaire a fait entrer dans la poésie des sensations d'ordre inférieur : celles de l'odorat, du toucher, du goût. Hanté par l'idée de la mort, il s'est plu à la description de l'horreur cadavérique... »

épée de combat, et auquel, avec sa barbiche en pointe, son nez busqué, ses pommettes saillantes, la frange de cheveux qu'il rabattait sur son front, on pouvait découvrir une certaine ressemblance avec les prêtres-soldats de la Ligue. Mettons que quelque chose de l'âme des *conquistadores*, chantés par le poète dont il avait épousé l'une des filles, en secondes noces, revivait en lui...

Vous vous êtes efforcé de dégager de tout écrit, lui a dit Emile Faguet, en le recevant sous la Coupole, en 1909, « une forte et virile leçon morale, amère quelquefois, dure quelquefois, cruelle quelquefois... » Le défaut de René Doumic n'était pas la complaisance, il est vrai. D'autant plus s'efforçait-il à la courtoisie, qu'il se savait inflexible.

« L'Académie tient à honneur, a-t-il écrit dans *Le Livre des quarante*, que la politesse, bannie de beaucoup de milieux, se soit réfugiée chez elle. »

Il était né pour faire partie de ce corps d'honnêtes gens dont le rôle devait être — dans la pensée de son fondateur — de préserver, avec la culture, la dignité du langage et les bienséances ou les bonnes manières, avant d'honorer la beauté. Mais René Doumic ambitionnait d'étendre sa fonction. Il souhaitait, à tout le moins, qu'elle exerçât une influence sur le temporel, grâce aux honneurs qu'elle confère, aux faveurs qu'elle distribue. Son vœu secret, je pense, était de la voir établir une distinction entre les bons et les mauvais maîtres et marquer nettement à ces derniers sa réprobation. Il lui semblait, en quelque sorte, arbitraire qu'elle fît des prix de vertu une récompense à part...

Je ne plaisante pas : René Doumic avait la conviction qu'on pouvait, en régentant les lettres, gouverner les mœurs. Cette conviction avait tous les caractères d'une foi. Comme une autre, celle-ci exigeait la vocation. Il aimait d'exercer son autorité, et il ne ménageait pas ses peines pour la rendre efficace. Son obstination, son ardeur au travail furent admirables. Il corrigeait les épreuves de son discours sur les prix littéraires et donnait le bon à tirer pour le programme de *La Revue des*

Deux Mondes en 1938, la veille de sa mort, à huit heures du soir...

§

On n'exagère pas l'importance de la place que René Doumic a occupée, en disant qu'elle fut une des plus considérables de ce siècle. Il emploie les années qui terminent le XIX[e] à se faire connaître et apprécier dans les milieux littéraires où son action fera fructueuse. Les salons de Gaston Paris et de José-Maria de Heredia lui sont, d'abord, ouverts; et, après la publication de son étude, *De Scribe à Ibsen* (1893), il se voit confier ce feuilleton dramatiques de *La Revue des Deux Mondes,* qu'il gardera jusqu'à sa fin.

C'est un trait à quoi on reconnaît le Parisien : cet homme sérieux, studieux, adore le théâtre. L'art dramatique exalte son goût de l'action, de l'intrigue, flatte son penchant pour la représentation — et pourquoi ne pas dire pour la pompe? — quelque modeste qu'ait été le train de vie qu'il mena. Son imagination, car il en avait une, et très vive, à défaut de sensibilité, tirait de si complètes satisfactions de la scène, qu'il n'éprouvait pas le besoin de voyager, ne quittait même pas, l'été, sa chère rive gauche — le peu qui en tient, pour préciser, entre les rues du Pré-aux-Clercs où il habitait, et de l'Université, où sont les bureaux de *La Revue des Deux Mondes,* le boulevard Saint-Germain, enfin, que devait illustrer cette « Société des Conférences » dont il fut le créateur.

C'est en 1916 qu'il succède à Francis Charmes à la direction de *La Revue,* comme on dit entre initiés; et, dès lors, il n'aura d'autre but que d'accroître, en même temps que son prestige, sa prospérité. Il en associe étroitement la fortune à la souveraineté intellectuelle et morale de l'Académie. Il entend qu'elle soit à la fois l'organe et... l'antichambre de l'illustre maison : une véritable puissance, reconnue par tous, mais plus sollicitée que redoutée...

Idéaliste, René Doumic était, cependant, éminemment pratique. L'effort le prouve qu'il a dû faire pour impo-

ser silence à ses sympathies, afin de tenir au courant de « l'actualité » les abonnés de *La Revue des Deux Mondes*. Tous les noms que l'on a vus figurer au sommaire de la couverture saumon, durant les vingt et une années qu'il rédigea lui-même ce sommaire, n'étaient certes pas tous de ceux qu'il eût choisis, s'il n'avait obéi qu'à ses préférences... Mais du moment qu'un écrit n'était pas subversif, c'est-à-dire qu'il n'offensait ni la religion, ni les bonnes mœurs, il fermait les yeux sur ses audaces de forme — et même de fond — à condition, bien entendu, qu'elles n'allassent pas jusqu'au scandale...

En matière politique, enfin, il s'efforçait d'observer la neutralité, pour l'essentiel. On rapporte que, jeune homme, à peine admis à l'Ecole Normale Supérieure, il cria un jour : « Vive le Roi ! » à une distribution de prix, comme Jules Ferry faisait son entrée, aux sons de la Marseillaise... Cette manifestation étonnante quand on songe au sang-froid, à la patiente obstination de celui dont elle faillit briser la carrière, ouvre de bien curieuses perspectives sur les profondeurs de l'âme. Mais elle achève de nous renseigner quant à la nature des sympathies intimes de René Doumic. Il n'en eut que plus de mérite à ne jamais attaquer le régime. C'est au-dessus des institutions établies, en conformité avec l'opportunisme de l'Eglise, dirai-je respectueusement, qu'il envisageait de maintenir les principes sacrés sans lesquels la poursuite de la perfectibilité humaine lui paraissait impossible.

Les monarchies, les empires, les républiques passent; la Vérité demeure; et c'est risquer de la compromettre que de l'engager dans les querelles des partis. Aussi bien, d'être loyaliste n'empêcha pas René Doumic de tripler le tirage de *La Revue des Deux Mondes*, en réussissant, malgré tout, à y diffuser — à travers la littérature, l'histoire, l'art, la critique même des actes des gouvernements — cette lumière de la certitude qui comblait sa conscience.

Les dîners de *La Revue des Deux Mondes* auxquels il sut donner tant d'éclat, rassemblaient chaque année l'élite des écrivains. Tout ou à peu près tout ce que compte

d'illustrations la littérature contemporaine a figuré dans le périodique fameux, sous son consulat; car il eût fait preuve de trop d'abnégation s'il avait sollicité, par exemple, la collaboration de M. Jules Romains qui dédaigne de si haut l'Académie, ou celle de MM. Paul Claudel et Paul Valéry, qu'il a omis de citer dans son Manuel...

Je ne crois pas qu'on ait jamais vu secrétaire perpétuel — il hérita de ce titre en 1923, à la mort de Frédéric Masson — s'identifier plus complètement à ses fonctions que René Doumic. Il n'était de séance, même « d'été », où il ne parût, de discussion relative au dictionnaire, à laquelle il ne prît part. Et avec quel soin il rédigeait ses rapports sur les prix! Il avait fait — il s'appliquait, du moins à faire — de l'illustre assemblée, cette « église littéraire de France », elle-même, dont a parlé M. Georges Duhamel; et il en était, à la fois, le desservant, le suisse et le bedeau. Son parapluie, qui ne le quittait pas, me fournit le trait qui complète cette comparaison familière. Il faisait régner l'ordre parmi les quarante; exigeait d'eux l'exactitude et la rectitude; dissipait d'un regard les petits complots qu'ils ourdissaient contre son autorité... On le redoutait pour sa rigueur, et on le savait incorruptible. Il se dérobait à toutes les avances, et notamment à ces pièges que sont les invitations à déjeuner ou à dîner... Emboîtait-on le pas à cet homme menu, au sortir de chez lui, alors qu'il se rendait sous la Coupole, on croyait entendre résonner dans sa poche les clefs du Temple de l'Immortalité.

On compterait sur les doigts d'une seule main les élections qui ont eu lieu contre lui, c'est-à-dire *sans lui.*

Ce fut en prévision d'en faire un lien entre *La Revue* et l'Académie, pour rendre plus complète leur interdépendance, et fortifier leur influence, qu'il avait créé cette Société des Conférences que j'ai mentionnée plus haut, où professèrent des hommes de son choix; ceux dont les idées et le style le satisfaisaient pleinement. La Société des Conférences était une chaire de littérature libre, à laquelle il appela ses aînés Brunetière, Lemaître, Faguet, avant la guerre; le général Mangin, MM. Louis Madelin,

André Bellessort et André Maurois, depuis. Lui-même s'y était fait entendre.

Mais il avait rêvé d'atteindre un public plus humble ou plus étendu, en prenant la direction des *Lectures pour Tous*. Qu'on ne croie pas qu'il présidait distraitement à la composition de ce magazine, qui, de l'avenue des Champs-Elysées où Laffitte lui avait donné l'essor, était venu chercher asile à la librairie Hachette. Au contraire; je l'ai vu d'assez près, alors, pour savoir quelle application il apportait à sa tâche, quel temps il lui consacrait. Non seulement, il composait ces brèves notices — ces « chapeaux », comme on dit — qui servent de sommaire ou plutôt d'introduction aux articles, mais il lui arrivait de *refaire* certains de ceux-ci en entier, quand ils ne lui paraissaient pas convenables — car il se sentait charge d'âmes...

Le porte-plume dressé verticalement sur le papier, il rédigeait, rédigeait, rédigeait, sans désemparer, avec un sifflement qui effilait celui des locomotives, et par quoi, sans doute, il s'encourageait à courir au but. Aussi M. Henry Bordeaux a-t-il pu dire, dans *L'Echo de Paris*, en lui rendant un juste hommage, qu'« il poursuivait si peu la réputation personnelle, qu'il finit par se consacrer tout entier, au point de s'y confondre, aux œuvres dont il avait accepté la charge ».

Je veux bien qu'il y ait un orgueil suprême dans la modestie d'un tel effacement; mais je ne puis me défendre de l'admirer. L'ambition de René Doumic fut de la nature de celle des hommes d'Etat, des hommes d'Etat d'autrefois, bien entendu, qui ne prononçaient pas à tout bout de champ des discours, ne profitaient point de toutes les occasions pour plastronner... Elle n'était aucunement médiocre et il l'a réalisée sans défaillances. Je crois que la pensée de Richelieu hanta René Doumic (il eut l'honneur de présider à la célébration du troisième centenaire de l'Académie). Il gouverna, régna — j'exagère à peine; fut, en tout cas, l'arbitre des destinées d'une partie, la plus en vue, du monde littéraire. Comme le Cardinal avec ses chats, il jouait avec l'esprit, se déridait à faire de

l'humour, ou pour mieux dire à aiguiser des pointes et à les ouater de politesses. Les traits malicieux qui s'enveloppent de toutes les précautions oratoires abondent dans ses écrits. Mais il n'était pas méchant, foncièrement méchant; j'entends qu'il ne servait pas ses rancunes personnelles quand il menait campagne contre tel ou tel candidat. L'intérêt de la Compagnie — qu'il ne séparait pas, encore une fois, de la grandeur spirituelle de la France, — l'inspirait, le guidait seul. D'autant plus indulgent aux autres qu'il était sévère pour lui-même, il excusait (il a même servi) certaines faiblesses quand elles ne gênaient pas ses desseins.

Comme Richelieu, qui déclarait, à son lit de mort, n'avoir eu d'ennemis que ceux de l'Etat, il aurait pu affirmer ne s'être jamais dressé que contre les adversaires de la Tradition.

JOHN CHARPENTIER.

POÈMES

—

CE JOUR DE PLUIE...

Ce jour de pluie
Finira-t-il?
Comme on s'ennuie
De ce babil!

On joue aux cartes:
J'ai dans mon jeu
(que ce temps parte!)
Un roi très vieux.

Je suis assise
Trop loin de toi;
Et quand tu mises
Je vois tes doigts.

C'est tout. C'est triste,
Tout ce long jour,
Quand il existe
Si peu d'amour!

—

LA PETITE MAISON QUI DORT CONTRE LE CIEL...

La petite maison qui dort contre le ciel
Est la nôtre. C'est là que notre vie s'égrène
Entre les doigts du Temps, parmi les fleurs verveines,
Et le rêve d'or d'un soir confidentiel.

Et la route à ses pieds s'étend comme un tapis,
Et les feuillages y brodent leurs ombres rousses,

Et les pâles brebis vont, silhouettes douces.
La route qui va loin et ramène l'Ami...

Quelquefois un baiser, une rose, un amour
Tremblent dans le jardin : ce sont nos cœurs qui vivent...
La petite maison sous la lumière vive
Est un grain de beauté sur la lèvre du jour.

—

L'AUTOMNE EST REVENU COULEUR DE CAPUCINE

L'Automne est revenu couleur de capucine.
Sur le cailloutis blanc, les feuilles du noyer
S'abattent lentement, pauvres oiseaux rouillés
Qui ne trembleront plus à la brise câline.

Notre maison a froid quand monte le brouillard
Des crépuscules d'or, et que la route vite
S'en va vers le très noir. L'âme se fait petite
Et douce au premier feu de bois qu'on fait ce soir.

Pour faire un peu sécher ton vêtement de chasse,
Tu as mis le fauteuil auprès de l'âtre chaud,
Je voudrais te conter ça, puis ça, mais les mots
Pourraient blesser cet instant de bonheur qui passe.

Il y a dans tes yeux qui sont de ce bleu-là
Tout le jeu clair et franc des flammes si jolies
Qui mettent sur tes mains longues des incendies.
Ton beau front s'est penché vers quelque rêve las.

Heureuse énormément moi, dans l'ombre anodine,
Je te regarde vivre avec mes yeux ouverts
Bien grands, avec mon cœur plein de toi, mon si Cher!
L'Automne est revenu couleur de capucine.

—

PUISQUE C'EST TOI L'AMOUR...

Non, tu n'es pas un dieu. Tu ne peux pas rouler
A mon mince poignet cette fine fumée
Qui monte du toit brun, là-bas dans la vallée.
Tu ne peux pas cueillir, au gré des vents halés,
Les papillons jolis sans leur friper les ailes.
Et jamais tes yeux bleus où dort mon trouble frêle
N'ont vu ce Pays, loin, où j'aimerais aller...
Mais qu'importe, ô cher toi, cette douce impuissance,
Puisque c'est toi l'amour, puisque tu peux alors
Faire chanter mon cœur et pénétrer tant d'or
Dans mes instants, par ta délicate Présence!

—

DANSES

Sur le beau ciel de velours bleu,
Pareils à des toques de plumes
Que le vent d'est violent hume,
Les nuages dansent frileux.

Le bleuet, sur le champ qui dort,
Tourne à tous les zéphirs en fête
L'azur de sa petite tête
Pleine de bourdonnements d'or.

Et le jasmin, sur le vieux mur,
Hésite un peu puis se balance
Avant de rentrer dans la danse
Des ombres et des parfums mûrs.

L'abeille valse joliment,
Mais la libellule est divine
Avec ses longues ailes fines,
Frôlant les lèvres de l'étang.

Et dans nos cœurs extasiés,
Comme un rosier qui perd ses roses,
Les rêves fous, les rêves roses
Volent, danseurs passionnés...

—

AUBE

A la chaumière
Vers la lumière,
Trois volets verts
Se sont ouverts.
Et les six poules,
Toute la foule
Du poulailler,
Pour s'éveiller
Piquent leurs plumes.
Et le toit fume
En ce moment
Si doucement!
La route donne
Deux pas qui sonnent :
C'est le facteur
Avec le cœur
Qu'on a pu mettre
Dans une lettre.
Et les petits
Qui sont épris
De rondes folles
Vont à l'école.
Leur grande sœur,
Dont la pâleur
Dit quelque chose,
Cueille une rose
A ce rosier
— Encor mouillé —
Qu'aimait ce prince
Blond et si mince
Qui vint un jour
Avec l'Amour.

—

ETE

Le bourdon de velours jaune mord chaque rose,
Et son passage laisse un tremblement léger
Aux fleurs, comme un chagrin revenant secouer
Notre âme qui chantait satisfaite et mi-close.

Sur l'allée un mica luit, précieuse pierre...
Et les tuiles, les socs, les rameaux bruissants
Etincellent aussi, comme si le moment
Perlait, larme d'or pur, aux longs cils de la terre.

Et la Dame dolente auprès des vitres, tendre
Regarde le jardin, caressant doucement
Un beau rêve étendu comme un lévrier blanc,
Sur le dessin vieillot des tapis couleur cendre.

A l'ombre des pommiers la bonne chatte joue.
Tout se penche quiet, endormi, bienheureux...
Tandis qu'un long fil de la vierge tout frileux
Semble relier un peu de ciel à nos joues.

MARIE-ANTOINETTE MARTIN.

LE SENTIMENT NATIONAL
EN CHINE ET AU JAPON

—

Il y a peu de temps, à Paris, je prenais part à un déjeuner qui réunissait une vingtaine de journalistes français et étrangers plus ou moins spécialisés dans les questions de politique extérieure; nous comptions aussi parmi nous quelques anciens ministres. A la fin de ce déjeuner, les uns et les autres prirent ou se virent donner la parole et ils discoururent sur la Chine que, pour la plupart, ils connaissaient par les articles des journaux et par les livres. Lorsqu'ils eurent achevé d'exposer leurs points de vue, qui étaient en fonction de leurs opinions plutôt que de la réalité, un Chinois se leva et ce fut pour élever une protestation, qui se montra vraiment pathétique, contre les termes dont avait usé l'un des convives et qui étaient relatifs à son pays. Ce Chinois parlait difficilement en français, il cherchait des mots qu'il ne trouvait guère, il s'efforçait, il s'évertuait, il souffrait visiblement. On eût voulu voler à son secours. Il se tournait de préférence vers le directeur d'un important journal des Etats-Unis, comme s'il avait eu le souci de persuader d'abord un citoyen dont il attendait davantage que d'un homme de l'Occident, en quoi il se faisait illusion, car ni l'Amérique ni l'Europe ne viendront pour le moment au secours de la Chine autrement que par des discours. Il protestait qu'il est faux de prétendre que la république chinoise est formée par des peuples qui n'ont entre eux rien de commun, faux de prétendre que le Kwantung ignore le Turkestan et que le Turkestan

ignore la Mandchourie, et il déclarait qu'en dépit de son étendue, la Chine constitue un groupe national solidement soudé. Je pouvais apporter à cet homme un témoignage.

J'étais au Yunnan dans un moment où les Japonais commençaient d'occuper les provinces du Nord. On publiait à Yunnanfou des communiqués. Le nombre des Chinois qui se pressaient pour les lire me faisait penser au nombre des Français qui se pressaient en 1914 devant les affiches de la mobilisation. L'émotion de ces hommes était chose évidente. Or, Yunnanfou se trouve tout au sud de la Chine, à une distance très grande de Pékin. Le trajet le plus court est peut-être encore celui qui passe par Haïphong; il faut compter alors une dizaine de jours pour aller d'une ville à l'autre. Et, au surplus, le Yunnan s'était alors donné, ou subissait, une administration pratiquement indépendante du pouvoir central. J'ai senti dans cette ville, et d'une façon émouvante, la réalité de l'unité chinoise.

Cependant cette unité pouvait apparaître encore, à cette époque, d'une qualité beaucoup plus morale que politique. La nation chinoise était divisée par ses propres généraux, qui s'y taillaient des fiefs. On redoutait de voir se créer une féodalité militaire encouragée par quelque puissant voisin et qui eût mis le pays à leur merci. Au surplus, la grande scission du Nord et du Sud maintenait la Chine dans un état d'extrême faiblesse organique, et les provinces de l'Ouest gravitaient dans l'orbe de l'U. R. S. S. Que voyons-nous aujourd'hui?

Aujourd'hui, sous l'action d'un unificateur plus génial qu'aucun des dictateurs de l'Europe, Nankin a fait la paix avec Canton, ou il la lui a imposée, et les deux armées combattent côte à côte.

Ainsi le sentiment de l'unité nationale, qui s'exprimait dans la réclamation passionnée d'un Chinois que des Européens reçoivent, et que je reconnaissais au fond d'une province, je le retrouve encore absolument affirmé dans la résistance militaire de cette année. Je peux même montrer qu'il existe dans le cœur des femmes.

Après la révolution de 1911, et pour commencer et surtout à Canton, berceau de cette révolution, les femmes se sentirent animées d'un grave élan. Non pas certes toutes les femmes, mais celles que, dans notre langage, nous nommons volontiers les intellectuelles. Les unes avaient étudié dans les universités étrangères; elles en étaient revenues nourries d'idées nouvelles et toutes brûlantes de servir un nouvel idéal.

Elles se vouèrent moins à la politique qu'à l'organisation sociale. Elles fondèrent des ligues, et ces ligues avaient pour but de protéger l'enfance, d'assainir les cités, d'éduquer et d'instruire. De tels organismes, créés dans le feu de l'enthousiasme, ne se révélèrent pas tous absolument viables, mais un certain nombre parvinrent à se maintenir, à se développer, et ils donnèrent naissance à ces cercles de femmes qui, dans une cité comme Shanghaï, accomplissent un travail de première importance (1).

Il semble que l'activité du Cercle des Chinoises de Shanghaï ne connaît point de limite. Les femmes qui le composent se préoccupent du relèvement de la race. Elles ont contribué, tout aussi bien par leur influence que par leurs deniers, à soutenir les écoles où les enfants pauvres sont instruits gratuitement. Les établissements charitables reçoivent d'elles des dons importants. Elles se soucient de propagande et ne s'y prennent pas autrement que ne le feraient leurs sœurs européennes. Elles donnent des conférences et elles donnent des thés. Elles reçoivent les étrangers de passage — bien entendu, les étrangers de qualité. Et dans ces réunions, des contacts se prennent, des sympathies se forment, pour le plus grand bien du pays qui les suscite.

Je parle du cercle des Chinoises de Shanghaï et c'est parce qu'il est sans doute le plus important. Mais les mêmes cercles se retrouvent dans de nombreuses villes,

(1) Ces lignes ont été écrites avant l'occupation de Shanghaï par les Japonais. L'auteur n'a pas cru devoir les modifier. Mais les événements ont marché si vite que certains verbes, mis au présent, doivent déjà être entendus au passé. (*N. D. L. R.*)

et de tous les côtés l'activité des femmes se manifeste dans un sens propice à la rénovation du pays.

Aussi bien, l'exemple vient de haut, et je n'imagine pas que nul plus que le généralissime Chiang Kaï-shek ne soit dévoué à la grandeur de sa patrie. Il vient de publier le journal de sa captivité à Sian. On se souvient des faits. Le 12 décembre 1936, une rébellion éclatait dans la Chine septentrionale et elle se produisait dans l'armée de Chang Hsueh Liang. Le généralissime écrit :

J'ai résolu d'extraire de mon journal les faits principaux qui me concernent et les pensées qui me hantaient pendant ces jours troublés. J'ai grand'peur que tout cela n'arrive qu'à montrer mon manque d'habileté en tant qu'homme d'Etat et que généralissime.

On remarquera cette modestie.

Mais ce qui frappe dans le récit de Chiang Kaï-shek, c'est le souci permanent du pays, c'est la répétition continuelle du mot nation.

La rébellion du 12 décembre 1936 éclata soudainement. Le gouvernement central en fut d'autant plus surpris qu'elle constituait une menace pour l'existence même de la nation...

Les bases de notre unité nationale avaient été jetées. Je pensais que les troupes du nord-est pourraient reconnaître l'importance de nos intérêts nationaux si on leur donnait de sains avis exprimés en toute confiance et qui les soumettraient à l'autorité. Nous sommes tous des descendants de Hwang Ti (2). Seuls ceux qui n'ont pu comprendre notre politique nationale sont capables de lancer des mouvements subversifs.

Quand il se trouve en présence de Chang Hsueh Liang, qui l'a fait prisonnier et le tient par trahison à sa merci, il s'écrie :

Je suis votre supérieur et vous êtes un rebelle. D'après la discipline militaire et les lois du pays, vous, en tant que rebelle, méritez non seulement une réprimande, mais une punition. On peut me trancher la tête, mon corps peut être mutilé, mais je dois sauvegarder l'honneur de la race chi-

(2) Ancêtre de tous les Chinois.

noise et maintenir la loi et l'ordre. Aujourd'hui, rebelle, je suis entre vos mains. Si je permettais que l'honneur de quatre cent millions d'hommes soit souillé en acceptant n'importe lesquelles de vos conditions dans le but de sauver ma propre vie, ce serait la perte de notre existence nationale!... Je ne me rendrai coupable d'aucun acte qui puisse causer de la honte et du déshonneur au monde, à la mémoire de mes parents et à la nation.

Au président du gouvernement provincial du Shensi :

Si je cédais, dit-il, sur n'importe quel point concernant ma sécurité personnelle, je trahirais la confiance que quatre cent millions d'hommes ont mise en moi.

Mais il n'y a pas lieu de poursuivre ces citations. La Chine n'est plus ce qu'elle fut après la révolution, un foyer de troubles civils, un puzzle trop découpé. Elle se regroupe avec rapidité et ne semble pas devoir tarder à retrouver sur le plan politique l'unité qui, sur le plan moral, n'a jamais été absente du cœur de ses habitants. Pour finir, la nouvelle action japonaise ne manquera pas de donner aux Chinois une conscience plus vive de la nécessité et de l'urgence de cette unité.

§

Le sentiment national est au Japon une vieille affaire et profondément ancrée dans le cœur des Japonais, comme le sont en général un peu partout les choses d'origine religieuse. Le mikado — je ne le rappelle que pour mémoire — est le descendant de la déesse solaire, fils du Ciel. L'unité du Japon s'est constituée autour de lui; et maintenant, le mikado disparût-il, cette unité des hommes demeurerait aussi solide et naturelle que l'unité de la terre nippone elle-même. Il n'y a pas là-dessus de discussion possible, du moins pour le moment, car l'histoire a des détours bien imprévus, et la race la mieux cimentée peut toujours voir se fendre le ciment qui lie entre eux ses éléments, ne fût-ce que pour des raisons idéologiques, celles mêmes qui causent à présent la division de l'Europe, tiennent en suspens et font éclater les

guerres civiles. Mais enfin, le Japon ne paraît pas en être là, encore que l'opposition au pouvoir présent, pouvoir militaire, existe. Le groupe nippon est un groupe homogène. Il va sans dire que je ne parle pas ici de l'empire japonais. Pas plus que la Pologne ne le fut à ses maîtres, la Corée ne paraît soumise aux siens; les Japonais ne sont en Mandchourie qu'une minorité insuffisante et d'ailleurs mal accordée au climat; Formose est chinois. Il ne s'agit ici que de la population des trois îles.

Le sentiment national de cette population n'est pas discutable et il n'y aurait pas lieu d'y faire même allusion si l'on n'en voulait marquer le caractère; au jour où nous sommes, ce caractère est de conquête. Il y aura lieu toutefois d'apporter quelque tempérament à cette qualification.

Le visiteur qui passe à Tokyo ne manque pas de visiter les tombeaux des Ronins. Mais il faut que je commence par raconter l'histoire des Ronins, la plupart des Japonais, par nature ou par formation, ne manquant pas de la trouver d'un admirable enseignement.

Le daïmyo Asano s'emporta contre un seigneur félon, qu'il voulait démasquer. Sa colère le mena trop loin et jusqu'au point de tirer l'épée dans le palais du Shogoun, ce qui ne peut être toléré. Le Shogoun condamna Asano à s'ouvrir le ventre : ce que fit Asano.

Sa clientèle d'hommes d'armes ne prit pas son parti d'une fin qui appelait honorablement la vengeance. Le Shogoun n'était pas en cause, ayant jugé selon la justice. Mais il n'en allait pas de même avec le félon. Les guerriers, les Ronins, résolurent de le punir, comme d'ailleurs ils le devaient.

Ils eurent de la peine à le joindre, car ce garçon faisait monter bonne garde; ils finirent toutefois par forcer la défense de son château et par se saisir de lui. Et ils lui mirent dans les mains le poignard avec lequel un homme tente de racheter ses propres fautes. Mais le félon ne voulait rien entendre. On dut bien lui trancher la tête.

Les Ronins portèrent cette tête sur la tombe de leur

maître, puis ils s'en allèrent se livrer à la justice du Shogoun, lequel les condamna tous à mort. Ils ne discutèrent pas la sentence. Ils étaient quarante-sept, et tous les quarante-sept, bien rangés côte à côte, ils s'enfoncèrent en plein foie leur poignard. Cela fit un beau groupe de morts.

On les enterra dans ce petit enclos auprès duquel on construisit un temple. Et depuis lors il se fait aux tombeaux des Ronins un incessant pèlerinage. Le peuple japonais, qu'il y soit incliné ou qu'on l'y convie, honore au plus haut point de tels héros.

Il en a d'autres, plus proches de lui.

Voici maintenant cinq ans, les Japonais attaquaient déjà les Chinois à Shanghaï, on s'en souvient, et l'on se souvient aussi qu'ils revinrent quelque peu déçus de cette confrontation. Un jour du mois de février, les sapeurs de la division de Kurume reçurent l'ordre d'ouvrir un passage dans les réseaux barbelés où la vague de l'infanterie devait passer au petit matin. C'est en vain que les sapeurs s'évertuèrent; les mitrailleurs chinois les tiraient comme à la cible.

Le capitaine Matsushita fit remplir d'explosifs une tige de bambou longue de trois mètres et si lourde qu'il fallut trois sapeurs pour la porter. Mais c'est en vain encore que ces hommes s'élancèrent vers les fils de fer; ils tombaient avant d'avoir allumé la mèche. D'autres les remplacèrent, et toujours sans succès. Le capitaine Matsushima commençait à trembler de honte.

C'est alors que se présentèrent trois volontaires, Eshita, Kitagawa et Sakue. Ils proposèrent une autre méthode.

Ils commencèrent par allumer le cordon, puis glissant de trou en trou d'obus, ils atteignirent le réseau. A ce moment, la bombe sauta, et eux aussi, bien entendu, en même temps. Mais le passage était frayé.

On a lu dans l'*Osaka Mainichi :*

Rien dans le Japon d'aujourd'hui n'a stimulé le peuple autant que leur fin suprême et patriotique. Le brûlant esprit de dévotion à Sa Majesté l'Empereur et au patriotisme national éclatait dans les flammes.

Les souscriptions affluèrent en faveur des mères de ces jeunes gens.

Le général Araki, alors ministre de la Guerre, les reçut et les loua d'avoir enfanté de tels héros. Elles apprirent que le nom de leurs fils avait été prononcé en présence du mikado, ce qui est un honneur exceptionnel.

Les chansons patriotiques composées sur ce thème retentissaient partout.

Les écoliers connurent un nouveau jeu, celui des bombes humaines. Ils portaient des simulacres de bombes et ils allaient se faire sauter sur les lignes adverses.

A Osaka, le fameux théâtre des Marionnettes, qui ne joue guère que du classique, donna exceptionnellement une pièce sur ces fils bénis de la nation.

Aussi bien, le théâtre japonais aide à cette éducation du peuple.

A Tokyo, j'assistais volontiers aux représentations du théâtre Kabuki. C'est une façon de Théâtre-Français, et, soit dit en passant, l'art des comédiens qui s'y produisent mériterait d'être mieux connu en Europe, car il est d'une sobriété admirable. J'ai vu jouer là des pièces auprès desquelles les tragédies les plus dures de Corneille ne tiendraient pas du tout le coup sur le plan de l'inhumain : un père poignarde son enfant qui le retarde au moment où il court remplir son devoir de fidélité guerrière. J'ai vu, dans des scènes de Mandchourie, des soldats japonais triompher des Chinois qui martyrisaient leurs frères. L'atmosphère est celle qui convient à la formation d'une nation dont les chefs ont rêvé d'étendre, pour commencer (plan Tanaka), sur l'Asie entière leur domination.

Cependant une revendication nouvelle, non plus seulement conquérante mais sociale, a pris forme dans le corps des officiers, hérauts de l'œuvre impériale. Elle vise à l'amélioration du sort du peuple. Le sentiment national de l'armée s'étend ainsi à l'économique; il est désormais, pour tout dire d'un mot, un sentiment national-socialiste, clairement exprimé.

Lors de l'avant-dernière sédition, cependant qu'un

groupe d'officiers assassinait le ministre Inukaï, un autre groupe jetait des bombes sur la banque du Japon. Au cours du procès, le cadet Goto parla en ces termes :

Les communautés de paysans, les petits fabricants et les petits marchands étaient malheureux. La récolte s'annonçait mauvaise dans le Nord et déjà les gens commençaient à souffrir de la faim. Les fils de ces paysans furent envoyés en Mandchourie et ils s'inquiétaient de ne pouvoir aider pères, frères et sœurs. Les classes privilégiées et les classes dirigeantes, qui sont corrompues, incapables et pillardes, n'ont pris aucune mesure pour parer à cette misère.

Le cadet Shinohara, le sous-lieutenant Mikami, parlèrent dans le même esprit.

D'où il ressort que la misère du peuple, misère réelle et souvent profonde, était ressentie par l'armée il y a cinq ans comme elle le fut l'année passée, et que, tout autant que pour le prestige, les chefs du Japon sont maintenant menés par le souci de trouver à leurs nationaux des débouchés économiques. L'on comprend fort bien que de tels sentiments aient éveillé un écho chaleureux dans les pays de l'Europe qui sont dits totalitaires (je ne sais d'ailleurs trop pourquoi), et l'on assiste ainsi, par ailleurs, à ce spectacle assez original d'une nouvelle entente Occident-Orient, prônée par ceux mêmes qui se déclarent les soutiens les plus résolus de la culture occidentale. Il faut conclure.

Qu'il y ait au Japon un sentiment populaire accordé soit au mouvement des démocraties, soit à la révolution soviétique, cela n'est pas niable; il n'existe toutefois pour le moment qu'à la façon des eaux souterraines; il n'est guère en pouvoir de se manifester. Je ne répéterai pas que le sentiment national des chefs militaires, maîtres présents du Japon, c'est celui même qui animait les chefs de la vieille Prusse; on l'a trop dit. Mais il y a davantage, je veux dire ce mouvement social encore peu ordonné et qui, pour le moment, en appelle aux armes du soin de le satisfaire.

RENÉ JOUGLET.

ARTHUR MACHEN ET P. J. TOULET

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

—

Esprit excessivement original, curieux et cultivé, véritable artiste par tempérament, moraliste et critique littéraire en même temps que romancier, Arthur Machen est peu connu du grand public et n'est cité qu'assez rarement par les historiens de la littérature anglaise. Des écrivains comme Mr. John Masefield en parlent pourtant avec éloges et Mr. Paul Jordan-Smith le loue avec beaucoup d'admiration dans un chapitre de son livre : *On Strange Altars* (London, 1923). En Amérique où se forma, paraît-il, vers 1925 une petite chapelle autour de son nom, d'assez nombreux articles lui furent consacrés. Toutefois dans *The Supernatural in modern English Fiction* (New-York et London, 1917), Miss Dorothy Scarborough découvre une extrême aversion pour son diabolisme qui, suivant elle, « exhale de méphitiques vapeurs du sein d'un abîme plus horrible qu'aucun drame ou poème n'en a jamais dépeint ». Elle prétend même que dans tous ses contes on peut relever « comme la trace gluante de quelque bête ou serpent répugnant ». Quoi qu'il en soit, Mr. Vincent Starrett avait dès 1918 écrit sur ce curieux écrivain tout un livre : *Arthur Machen, A Novelist of Ecstasy and Sin* (Chicago), et M. H. Danielson, en 1923, a méthodiquement dressé sa bibliographie. En France on découvrirait à peine sur lui quelques brèves notules, comme celle de M[me] Marc Logé, dans la *Revue Hebdomadaire* du 31 mars 1923, avant que Mme Made-

leine L. Cazamian se soit occupée de l'œuvre d'A. Machen dans un important chapitre au tome second de son ouvrage sur *le Roman et les Idées en Angleterre* (*Les Belles-Lettres,* 1935). Elle y considère l'écrivain anglais comme « un des représentants les plus doués et les plus éminents de la décadence et de l'esthétisme ».

Arthur Machen, né en 1863, était le fils unique d'un pasteur qui habitait une petite bourgade du Pays de Galle. Il y mena une enfance fort solitaire dont nous pouvons reconnaître l'écho dans plusieurs de ses livres. Ceux-ci portent également l'empreinte des mœurs et des traditions d'une contrée à laquelle il doit beaucoup. Tout jeune, la découverte de Swinburne l'avait poussé à écrire. Il essaya d'abord de gagner sa vie à Londres, vers 1880, en travaillant dans une maison d'édition. Puis il devint quelque temps professeur dans une modeste institution privée. Après quoi, il tâta du journalisme et de quelques obscures besognes de traduction. Ayant fait un petit héritage, il voyagea. De nouveau sans ressources, à trente-neuf ans, il devint acteur et parcourut l'Angleterre avec une troupe ambulante. Il revint enfin au journalisme, en 1913, et, lorsque éclata quelques mois plus tard la grande conflagration européenne, il rencontra les succès les plus nets de sa carrière en publiant quelques récits et contes de guerre. Mais en 1925 il posa à nouveau sa plume et déclara sa vie littéraire terminée.

Entre tant, il avait fait éditer une vingtaine de volumes (1), dont plusieurs ont une saveur étrange et personnelle. Il aime surtout peindre ce qui peut exister sur les confins même de l'inconnu, et il a un art bien à lui pour créer de façon subtile l'horreur et la terreur surna-

(1) *Eleusina* (1881). — *The Heptameron from Marguerite de Navarre* (1886). — *The Fortunate Lovers* (1887). — *The Anatomy of Tobacco.* — *The Way to Attain, from Beroalde de Verville.* — *The Chronicle of Clemendy* (1888). — *The Memoirs of J. Casanova, trans. into english* (1894). — *The Great God Pan* (1894). — *The Three Impostors* (1895). — *Hierogliphics* (1902). — *The House of Souls* (1906). — *The Hill of Dreams* (1907). — *The Great Return* (1915). — *The Angels of Mons, The Bowmen and other Legends of the War* (1915). — *The Terror* (1917). — *The Shining Pyramid.* — *The Secret Glory* (1922). — *Far off Things* (1922). — *Things near and Far* (1923). — *The London Adventure* (1924). — *The Canning Wonder.*

turelles. Quand il commença d'écrire à la fin du XIXe siècle, on pouvait remarquer dans les lettres anglaises un renouveau du goût pour la culture grecque, en même temps que l'influence des décadents français. Ses livres se ressentent de ces deux tendances. Ils sont tout imprégnés à la fois de mythologie et de diabolisme. Ils s'attachent à faire revivre les croyances abolies. Mais le paganisme de leur auteur n'a rien de joyeux, il est à base de sadisme, maladif et hallucinant. Sa magie noire païenne n'est pas moins inquiétante et pleine de dessous maléfiques, d'allusions terrifiantes, que la magie noire catholique de J. K. Huysmans : à vouloir pénétrer les secrets de la nature, nous risquons de dévoiler des choses si horribles qu'il ne nous est pas permis de les nommer. Ce sens inné du merveilleux qu'on trouve dans tous les ouvrages d'Arthur Machen, cette espèce d'illuminisme où ils baignent, confine cependant au plus ardent mysticisme chrétien et pose à chaque pas le problème du salut ou de la damnation. *Le Grand Dieu Pan,* le seul de ses livres dont nous possédions une version française, nous fait mieux qu'aucun autre pénétrer au sein de ce monde déliquescent et mystérieux. Ce roman a été traduit dans notre langue, en 1901, par Paul-Jean Toulet.

L'histoire de cette quasi collaboration vaut bien d'être rapportée. Ce fut un ami, a confessé Toulet sur un brouillon de lettre qui nous a été conservé, qui lui aurait fait lire *The Great God Pan and the inmost Light.* Ce livre avait paru à Londres chez John Lane, en 1895. L'exemplaire de Toulet, comme beaucoup des livres qu'il eut en sa possession, porte une date (celle de son acquisition ou de sa première lecture) : *Paris, novembre* 1897. Il est croyable que dès lors Toulet dut former le dessein de traduire cette œuvre curieuse. Aussi, peu de temps après son arrivée à Paris, entra-t-il en relation avec Arthur Machen.

Celui-ci n'a malheureusement conservé aucune des lettres de son confrère français, dont nous ne connaissons que deux brouillons incomplets. En revanche nous avons eu entre les mains toutes les lettres de l'écrivain

anglais à son traducteur. Nous y avons découvert que M. Machen, qui habitait alors Gray's Inn, 4 Verulam Buildings, à Londres, répondit, dès le 21 janvier 1898, à la demande que lui adressait Toulet de traduire son roman :

J'ai grand plaisir en vous donnant cette permission et je considérerai [comme] un honneur d'être traduit en votre idiome charmante (*sic*).

Il ne semble pas que Toulet ait alors trouvé d'éditeur pour la traduction projetée; aussi, près d'un an plus tard, le 28 février 1899, Machen écrit-il encore en son français très particulier :

Cher Confrère,

Il n'y a rien à faire donc avec *The Great God Pan* à Paris? Si c'est ainsi je suis vraiment *marry*, pour le cas de ce livre, assurément, mais surtout parce que j'avais des espérances à l'égard des lecteurs français; je croyais que si on goûtait *The Great God Pan* dans ses vêtements français et trouvait çà bon il y aurait peut-être là mon public trouvé! Ici je ne puis rien faire. J'écris, j'écris toujours, mais c'est absolument comme si j'écrivais dans un *scriptorium* monastique du moyen âge; c'est-à-dire que mes œuvres restent toujours dans l'enfer des choses inédites! J'ai dans mon tiroir un petit volume de très petits contes fantaisistes, que j'appelle *Ornaments in Jade*. — C'est charmant que votre petit livre là, dit l'éditeur, mais c'est tout à fait impossible. Il y a aussi un roman *The Garden of Avallaunius*, quelque chose de 65.000 mots. — C'est d'un art *sine peccati*, dit le bon éditeur, mais ça choquerait notre public anglais. Et à ce moment je travaille sur un livre qui restera, j'en suis sûr, au même île du Diable! Enfin mon cher confrère, vous trouverez quelque chose de bien tragique (ou plutôt tragi-comique) dans ces aventures d'un écrivain anglais; mais, comme j'ai dit, j'avais des espérances de votre traduction de mon premier livre. Agréez, cher Monsieur et confrère, l'assurance de mes sentiments les plus sincères.

ARTHUR MACHEN.

Et pour bien montrer à son correspondant qu'il ne lui tenait pas rancune de cet insuccès auprès des éditeurs de France, Machen lui avait envoyé un de ses anciens livres : cette *Chronicle of Clemendy* où se marient avec agrément l'influence des auteurs français qu'il venait de traduire, Marguerite de Navarre ou Béroalde de Verville, aux légendes celtiques et galloises. Le tout est d'un marivaudage parfois gaillard, d'une truculence de langage éblouissante et d'une nostalgie pleine d'âme et de fantaisie.

Toulet ne tarda pas à l'en remercier. Il avait d'ailleurs à lui donner de meilleures nouvelles de sa traduction. La *Plume* avait enfin promis de publier, d'abord en revue, puis dans ses éditions, la version française du *Grand Dieu Pan*. Nous avons trouvé l'ébauche de sa réponse dans ses papiers. La voici :

Je suis confus plus que je ne saurais dire de ne vous pas avoir dit encore tout le plaisir que m'a valu cette délicieuse *Chronicle of Clemendy*. La moitié de la faute en retombe sur le... dont j'aurais voulu vous donner au sujet du *Great God Pan* une réponse précise. Tout ce que j'ai pu en obtenir c'est que ma traduction y paraîtra, mais quand? C'est ce qu'on n'a pu me fixer. En fait de lettres anglaises ces gens se sont excités sur un M. Wells dont je ne vous dirais rien que vous ne sachiez. D'où je conclus que la même malchance vous poursuit des deux côtés du détroit, car il ne manque à Paris ni éditeurs ni revues à ne pas se laisser tirer l'oreille pour infiniment moins bien que le *Great God Pan*. Et il est plus inimaginable encore que ceux de Londres fassent la petite bouche devant ce que vous leur présentez. Mais pour en revenir à la *Chronicle of Clemendy*, c'est une des choses les plus exquises que j'ai lues depuis longtemps. Je l'avais ouvert pour le parcourir seulement, étant à cette époque un peu chargé de besognes, mais je n'ai pu le quitter qu'après l'avoir achevé, et, dans le petit voyage que je fais ces jours-ci aux Pyrénées, je l'ai pris avec moi, ne pensant pas trouver meilleure compagnie. Il y a là dedans une imagination celtique admirable : les romans de la Table Ronde revus par

Chaucer. Et il est évident aussi que ce grossier radoteur de Beroalde n'y est pour rien.

Pour moi je n'ai rien fait cette année dont je sois content : un roman qui paraîtra sans doute en novembre, à moins qu'il ne voie jour auparavant en feuilleton, ce qui le retarderait. En tout cas je vous l'enverrai aussitôt en volume.

Mais excusez que le vêtement n'en soit pas aussi rare que de la *Chronicle of Clemendy*. Si jamais Apollon et Dionysos favorables m'accordent un peu de succès, vous aurez droit à du japon ou du hollande.

Et je vous prie, en attendant, de croire à toute la sympathie de votre tout dévoué.

P. S. — Ne viendrez-vous donc pas à Paris? L'année prochaine, si le brouhaha de l'Exposition me chasse jusqu'à Londres, j'irai vous présenter le plus décharné de vos admirateurs.

Le roman que Toulet annonçait à son correspondant, *M. du Paur,* parut chez Simonis Empis plus tôt sans doute que l'auteur ne s'y attendait. Il en adressa aussitôt un exemplaire à Arthur Machen en lui signalant lui-même tout ce que cette œuvre devait çà et là au *Grand Dieu Pan,* notamment dans le chapitre qui relate le séjour à Londres de Mme de Violetten. *La Jeune fille Verte,* écrite deux ans plus tard, montre également une touche légère de cette même influence, avec son rappel furtif du même mystérieux chèvre-pied qui hante toujours les forêts solitaires. Il n'est pas jusqu'aux *Contrerimes* qui n'évoquent parfois l'attirante et redoutable Lilith, et sans doute faut-il reconnaître encore dans cette inquiétante figure un souvenir persistant du livre d'Arthur Machen.

Mais dans la réponse qu'il ne tarda pas à adresser à Toulet, Arthur Machen sut ramener très justement cette question de rencontre et d'influence à ses proportions exactes :

18 avril 1899.

...J'ai lu *M. du Paur* avec un grand intérêt; il y a là, je trouve, quelque chose très originale et tout à fait frappante. Je ne suis pas savant en matière de littérature française,

mais, pour moi ce monsieur-là est d'un genre nouveau et très curieux. Je ne suis pas sûr que j'ai saisi votre idée, mais je crois que votre intention était faire l'analyse de vice, d'une vice si énorme qu'elle semble presque la vertu. Si telle était votre idée vous aviez réussi à merveille : M. du Paur est horrible à faire peur, mais il est toujours un gentilhomme très distingué! C'est un genre qui doit être excessivement difficile et je vous donne mes félicitations les plus sincères sur le fait accompli. Mais vous n'avez pas *imité le dieu Pan* dans cet *épisode londonien* dont vous avez parlé dans votre lettre. Sans doute, vous y avez introduit une note... panique, des circonstances, des faits qui sentent mon livre, mais ils sont là avec une autre signification : les *mots* sont les mêmes, mais le sens est différent. Et, dans la même manière j'ai pris pour le *Dieu Pan* et *The Three Impostors* quelque chose de Stevenson : *I have taken his manner, his plan of writing, but the whole effect produced by my books is very different from the effect of his* (2).

Entre les deux auteurs la correspondance se poursuivit, chaque jour plus intime. Arthur Machen à cette époque venait d'éprouver une grande douleur : après douze ans d'un mariage très uni, sa première femme était morte en juillet 1899. Ses livres continuaient à ne pas se vendre; il en avait, il est vrai, en quelque sorte l'habitude. Il pressa Toulet de l'aller voir à Londres, lui offrant l'hospitalité que Marcel pouvait offrir à Schaunard dans la *Vie de Bohême*. Le même jour il l'interrogeait sur le mysticisme et lui confessait que pour lui, depuis qu'il avait écrit le *Grand Dieu Pan,* ses idées sur ce sujet s'étaient beaucoup modifiées. (Ses lettres sont désormais écrites tout entières en anglais, et nous les avons traduites pour pouvoir en donner ici l'essentiel.) A. Machen écrivait donc le 1er octobre 1899 :

Je ne sais si vous êtes mystique. J'ai toujours été catholique (anglican, pas romain), et un catholique est naturellement attaché au mysticisme en tant que système. Mais j'avoue

(2) J'ai pris sa manière, sa façon d'écrire, mais dans l'ensemble mes livres produisent un effet très différent des siens.

que je n'avais que des préoccupations artistiques quand j'écrivis *Pan* et la *Poudre Blanche* (dans les *Trois Imposteurs*). Alors je n'aurais pu croire un instant que d'aussi étranges événements fussent jamais arrivés dans la vie réelle ou même aient jamais été susceptibles de s'y produire. Mais depuis, et tout récemment, il s'est produit dans ma propre existence des *expériences* qui ont tout à fait changé mon point de vue à ce sujet. Je ne dis pas évidemment que toutes les circonstances de la *Poudre Blanche* se soient produites en réalité comme je les ai racontées, mais je les crois désormais très possibles. Je suis tout à fait convaincu même qu'il n'y a rien d'impossible sur terre. J'ai à peine besoin d'ajouter, je suppose, qu'aucune des *expériences* que j'ai faites n'a de rapports avec de telles impostures que le *Spiritualisme* et la *Théosophie*. Mais je crois que nous vivons dans un monde de grands mystères, de choses insoupçonnées et tout à fait stupéfiantes.

La poudre blanche qui donne son nom au conte publié par Arthur Machen dans les *Trois Imposteurs* ne serait autre, suivant les occultistes, que l'élément essentiel du vin du sabbat. Ce vin pousse l'individu qui en boit aux plus extraordinaires orgies et exalte chez lui sa ressemblance avec les animaux, en même temps qu'elle déchaîne ses instincts bestiaux. Aussi voyons-nous le jeune Leicester, qui use de cette poudre, redevenir, degré par degré et après de terrifiantes transformations, une larve de plus en plus primitive, jusqu'à ne plus être qu'un petit amas du protoplasma originel. On comprend que Toulet dut être intrigué en recevant de telles confidences. Voici en substance sa réponse, si nous en croyons du moins une feuille volante conservée dans ses papiers :

J'arrive à Pau, et trouve votre lettre qui m'y attendait. La faute n'est donc pas ma paresse, si je ne vous ai pas montré plus tôt toute la part que je prends à votre malheur, et souhaité que l'art et le travail apportent quelque adoucissement à votre chagrin et à votre solitude.

Vous me demandez si je suis un mystique; mais je n'en sais trop rien et ce mot est tellement élastique et de sens

si divers que je me rappelle y avoir médité quinze jours sans en trouver une définition satisfaisante. Je pense au moins que toute chose, ainsi que vous l'avez écrit, est le symbole de quelque chose. Mais peut-être que les *correspondances* que nous croyons saisir entre les diverses catégories de faits n'impliquent-elles pas rapport ni influence : je veux dire que l'on pourrait imaginer le monde sous la seule catégorie de la couleur (*in specie coloris*) sans que les catégories du son par exemple, ou de la saveur, le modifient. Et des êtres qui en seraient réduits au premier sens de la vue pourraient peut-être deviner les autres, mais leur conception éthique ou cosmique, comme les conditions de leur existence, resterait la même. De même une collection d'êtres qui n'apercevraient le monde que sous deux dimensions, ne serait pas modifiée pour savoir théoriquement qu'il y en a une troisième. Et quant à nous-mêmes, peut-être y en a-t-il une quatrième, quoique de penser avec M. Wells que ce serait le temps me paraisse *a perfect nonsense*. J'en pourrai donc conclure qu'au-dessus ou à côté des êtres qui affectent notre sensibilité, et de nous-mêmes, il peut y en avoir une infinité d'autres sans que nous en puissions jamais avoir conscience. Mais je ne demande qu'avoir tort, même contre le dangereux docteur Raymond (3).

Un de mes amis, celui-là même qui m'a fait lire le *Grand Dieu Pan*, et je lui en serai toujours reconnaissant, est assez incliné aux sciences occultes. Et tout en reconnaissant la supériorité artistique de votre roman, il prétend que ce n'est point l'œuvre d'un initié, par comparaison au *Zanoni* de Bulwer-Lytton ou aux contes du même.

Je voudrais que vous puissiez me donner des raisons de combattre cette opinion. Ce que vous me dites à propos de *White Powder* m'intrigue profondément.

Peut-être m'en direz-vous plus long à Londres. Car j'irai sûrement vous voir et le mois prochain, je pense, à moins que le froid ne m'épouvante. Quant au voyage en mer j'en ait fait de sensiblement plus longs. Il est vrai que j'avais alors un jeune estomac, hélas! aujourd'hui bien dégénéré. En

(3) C'est, on s'en souvient, le héros et le meneur de jeu du *Grand Dieu Pan*.

attendant, merci de votre bonne lettre, et croyez-moi toujours bien vôtre.

Arthur Machen prévenait aussitôt Toulet que sa chambre l'attendait et il le priait de lui fixer la date de son arrivée.

Sa lettre est du 14 novembre, et avant la fin du mois Toulet était à Londres.

De ce voyage de Toulet nous ne savons à peu près rien. La vision de la ville babylonienne, qu'il a ramassée en un quatrain, trahit cette même hantise du mystère qui semble bien avoir été alors la préoccupation dominante des deux amis :

« Contemple un autre monde » a chuchoté la fée,
Cependant que les murs s'entr'ouvraient devant moi,
Découvrant Londres aux ombres d'or, son triste émoi,
Et la pendante Hécate, au ciel, sanglant trophée.

Sans doute aussi eut-il quelque part, au cours de son déplacement, une petite aventure galante dont quelques lignes aux pages d'un de ses carnets nous certifient la réalité et dont le commentaire ironique et lyrique se trouve encore dans le recueil des *Contrerimes* (LV) :

A Londres, je connus Bella...

Peut-être même s'agit-il ici de la belle *sorcière* à laquelle plus tard il fera parfois de rapides allusions. Mais le lieu même de la rencontre ne peut être précisé avec certitude; le poète en effet, dans une première version de son poème, ayant d'abord écrit : « A Douvres, j'ai connu Bella... » Quoi qu'il en soit, le séjour de Toulet en Angleterre fut assez court, guère plus d'une semaine, puisque dès le 10 décembre Machen pouvait lui écrire :

Quel temps abominable vous avez dû trouver en rentrant à Paris! Je crains que pendant votre séjour ici Londres n'ait fait l'hypocrite, à l'anglaise, car, après votre départ il y a eu trois ou quatre jours de boue, de brouillard et de pluie qui firent maudire la température par mes amis.

Arthur Machen et Paul-Jean Toulet ne devaient jamais

se revoir. Interrogé près de trente ans plus tard sur l'impression qu'il avait gardée de son hôte, l'écrivain anglais ne me répondit qu'une phrase :

Toulet me donna l'impression (en 1899) d'être un homme mélancolique, un homme pour qui le monde était un exil.

Pressé de nouvelles questions il ne put que se répéter, ou à peu près :

L'impression qu'il me donna fut qu'il était un homme qui trouve la vie amère. Vous connaissez notre mot : *enjoué.* Eh bien, Toulet était exactement le contraire de ce que ce mot signifie.

La correspondance ne devait cependant pas cesser immédiatement entre les deux écrivains. Arthur Machen venait d'abandonner la littérature, ou tout comme; il était devenu acteur, il en fit part à son correspondant, en même temps qu'il lui annonçait qu'il changeait d'adresse. Il écrivait à la date du 20 février 1901 :

Vous dites que vous n'avez pas beaucoup de courage : pour ma part je n'en ai pas du tout : tellement peu même que je n'écris plus jamais une ligne, et n'en écrirai jamais plus, je pense. Je suis devenu cabotin; je suis *monté sur les planches* et je joue actuellement dans le *Coriolan* de Shakespeare. Cette vie et ce travail m'amusent surtout parce qu'ils sont tous deux complètement opposés à tout mon passé. Si je peux gagner ainsi ma vie, je serai assez content.

A son ami qui lui apprenait ainsi qu'à l'âge de 39 ans il s'était fait acteur, Toulet se contenta de répondre : « Tâchez de nous faire oublier Roscius! » Et M. A. Machen, qui n'a gardé aucune mémoire des lettres de Toulet, n'a pu cependant oublier cette carte laconique.

Enfin la traduction du *Grand Dieu Pan* avait commencé de paraître le 1er mars 1901 dans *La Plume.* La publication en fut faite en quatre fois et terminée avec le numéro du 15 avril. Arthur Machen n'en avait encore reçu que les premiers fascicules quand il se hâta de remercier son traducteur :

9 avril 1901. Mon cher Toulet, Merci beaucoup, beaucoup, pour les deux numéros de *La Plume.* Votre traduction est tout à fait admirable, et je suis bien content, comme je le prévoyais du reste, de voir mon œuvre ainsi rendue en français par vous.

Peu après sa publication en revue, la traduction française du *Grand Dieu Pan* parut en volume. La maison d'édition de *La Plume* en annonçait l'apparition en juin. Toulet qui séjournait alors à Bagnères-de-Bigorre, près de Marcel Schwob, dut s'inquiéter de savoir si l'auteur avait bien reçu les exemplaires qui lui étaient dus. Toujours est-il que Machen lui répondit, le 20 août 1901 par la lettre suivante :

Mon cher Toulet,

J'ai été très content de recevoir votre lettre, car je me demandais ce qu'il vous était arrivé. Oui, j'ai reçu les exemplaires de *Pan* et ma seule excuse pour ne vous avoir pas encore écrit est que j'ai passé l'été en voyages picaresques : errant deci delà, et demeurant rarement plus d'une nuit au même endroit. Ce fut ce que nous appelons une tournée *pastorale,* car nous jouions en plein air, dans des jardins et des bosquets, sur la lisière des bois ou le long des cours d'eau. Nous avons eu du soleil tout le temps et nous nous sommes bien amusés.

Je trouve l'impression de *Pan* charmante : ce livre me fait plus que plaisir. Je vous ai dit déjà ce que je pense de votre traduction : elle est admirable et justifie au plus haut point ce que je vous exprimais dans la première lettre que je vous ai écrite. Ne parlons point d'argent, il me suffit d'avoir le plaisir d'être traduit dans votre belle langue. Par tous les moyens, tâchons d'avoir une édition illustrée.

Cette traduction, que l'auteur de l'œuvre originale trouvait lui-même admirable, a été étudiée en France par M. Henri Duclos, dans un article (*Le Divan* de juin 1923) où sont montrées avec exemples à l'appui toute l'originalité et la fidélité de Toulet. Le critique concluait ainsi son analyse :

C'est précisément l'apanage du grand traducteur, maître de sa langue et de sa pensée, que de les asservir à une besogne ingrate et donner ainsi à une œuvre de seconde main l'apparence de la spontanéité.

Le temps passa. Toulet voyagea en Indochine. A son retour, il reprit à Paris son étrange existence. Un jour cependant, il se rappela au souvenir de son silencieux ami et il en reçut cette dernière lettre :

6 Cosway Street, — St Marylebone, — London, N. W.
Sept. 13. 1908.

Mon cher Toulet,

J'ai été très heureux en vérité de recevoir après si longtemps de vos nouvelles, d'autant plus que ce silence était ma propre faute. J'ai reçu votre *Mariage de don Quichotte* et je l'ai lu avec un très grand plaisir, c'est une charmante fantaisie en vérité, mais je menais alors une telle vie, de courses, de vagabondages et de tournées du haut en bas de l'Angleterre, que j'ai remis de jour en jour mes félicitations jusqu'à ce qu'il me semblât qu'il était trop tard. J'espère que vous me pardonnerez. Je suis marié depuis près de cinq ans! Ma femme et moi jouons un peu quand nous en avons l'occasion et nous faisons parfois de très agréables voyages, en particulier quand les tournées ne sont ni fatigantes ni très importantes.

Ce fut une surprise pour moi de voir combien l'Angleterre de Dickens et des papiers de Pickwick, — en dépit des chemins de fer, des automobiles, du libéralisme et de toutes les innombrables influences empoisonnées et funestes de cette triste époque, — survit encore en de vieux coins.

Il reste ainsi beaucoup de bonnes vieilles villes, avec de nombreuses maisons de bois et de plâtre, qui datent des XVe et XVIe siècle, et de vieilles auberges qui accueillirent dans leur cours M. Pickwick lui-même.

Oui : *La Colline des rêves* est le livre que vous avez regardé à Gray's Inn. Il a eu un succès raisonnable pour un de mes livres. Il fut publié 10 ans presque jour pour jour après avoir été écrit. L'année dernière j'ai écrit un autre roman :

une mystérieuse histoire celtique, avec une certaine saveur du Saint-Graal; il sera publié si j'obtiens les conditions que je demande.

Peut-être faudra-t-il pour cela attendre dix autres années! Pour le moment, et depuis quelques mois déjà, j'écris beaucoup dans un hebdomadaire : *l'Académie.* J'y traite principalement de Théologie, m'y montrant toujours violemment hostile aux Libéralisme, Protestantisme, Matérialisme et autres fléaux et horreurs de notre temps. C'est assez amusant, et puis, — vous m'en voyez en quelque sorte assez surpris, — on y gagne assez pour vivre.

J'ai oublié si le livre de Murger était un de vos préférés : je pense souvent à la réplique de Marcel au propriétaire qui s'étonnait de voir que le peintre ne possédait pas même un lit. — Sur quoi reposez-vous donc? lui demanda-t-il. Et Marcel répondit : Monsieur, je ne me repose que sur la Providence...

Ecrivez-moi vite et parlez-moi de vos aventures.

Votre,

ARTHUR MACHEN.

Il semble bien que ce fut là la dernière des lettres échangées entre Toulet et Machen. Toulet entrait dans une période difficile de son existence et il n'était pas homme à écrire pour s'en plaindre. Mais plusieurs années plus tard, quand il entendit parler de son ami par les journaux, il en éprouva une joie profonde. Il venait d'arriver à Arthur Machen une étrange aventure. C'était au cours de la grande guerre, peu après la bataille d'Ypres. Il avait raconté dans un journal anglais, et sous forme de nouvelle, un épisode de cette bataille où d'après lui, saint Georges, sous son armure flamboyante, était venu se battre dans les rangs des soldats anglais et leur apporter le secours de son bras invincible. Un grand nombre de combattants vinrent aussitôt témoigner que ce n'était pas là invention d'écrivain, mais que celui-ci n'avait fait que rapporter exactement un événement dont ils avaient été eux-mêmes les témoins : saint Georges avait bien réellement paru dans le combat à leurs côtés.

Ils l'avaient vu, de leurs yeux vu, les protéger et pouvaient sur leur honneur témoigner du prodige.

Cette histoire avait ravi Toulet. Elle était bien digne selon lui d'un écrivain aussi profondément enclin qu'Arthur Machen à croire au mystère de la vie. Il n'avait pu oublier la confession troublante que son ami lui avait faite quinze ans auparavant dans la lettre où l'auteur des *Trois Imposteurs* lui affirmait son mysticisme et sa foi dans les forces surnaturelles du monde. A l'appui de ses croyances, Arthur Machen pouvait cette fois-ci ajouter un beau prodige nouveau.

HENRI MARTINEAU.

LE REFUS DU COMTE DE CHAMBORD

—

Dans le *Figaro* du 1er septembre 1933, le baron Lafaurie a fait connaître ce que le duc d'Orléans lui avait confié en 1902 au sujet du refus du comte de Chambord en 1873 de renoncer au drapeau blanc jusqu'à ce qu'une entente se produise sur ce sujet avec la représentation nationale. Cette version ne paraît pas avoir recueilli d'adhésions. Dans ses *Souvenirs* parus en 1937, Lafaurie a reproduit son récit, mais quand j'ai rendu compte de cet excellent livre dans le *Mercure* du 15 septembre 1937, page 429, je n'avais pas complètement compris ce qui s'était passé et j'ai dit « qu'il pouvait y avoir une inexactitude de date dans le récit du duc d'Orléans ». La première vérification à faire me parut celle de la date. Lafaurie invoquait le témoignage du marquis de Dion, qui avait recueilli, disait-il, ce récit en 1874 d'un intime du comte de Chambord. J'écrivis donc au marquis de Dion pour lui demander s'il était sûr des détails rapportés par Lafaurie et de leur date. L'honorable sénateur me fit l'honneur de me répondre : « Lafaurie... relate des faits parfaitement exacts. Toutefois, en ce qui concerne la date exacte de cette visite, je ne puis vous donner aucune précision. Peut-être est-ce bien 1874, ou peut-être 1875 ou 1876. » Mais depuis, en réfléchissant, j'ai compris que la question de la date de l'intervention de Bismarck devait être tranchée en faveur de 1873 et que par conséquent celle du voyage de M. de Dion était sans importance.

Tout d'abord, reproduisons le récit de Lafaurie sur cet événement capital :

Le prince me dit que cette question du drapeau n'avait été, pour le comte de Chambord, qu'un prétexte. La véritable raison de son refus était que Bismarck, estimant que le régime républicain affaiblirait la France, tandis que la royauté la rendrait plus dangereuse pour l'Allemagne, avait fait savoir au prince que, s'il acceptait la couronne, il n'hésiterait pas à faire une deuxième guerre à la France... C'est devant cette menace... que le prince avait saisi cette occasion de la question du drapeau pour refuser la couronne...

Le duc d'Orléans ajouta qu'on retrouverait un jour dans les papiers intimes du comte de Chambord à Frohsdorf la preuve de ce qu'il disait...

[Postérieurement, M. le marquis de Dion] me raconta une visite qu'il avait faite, tout jeune encore et accompagné de son père, en 1874, au comte de Chambord à Frohsdorf... Je lui racontai alors ma conversation avec le duc d'Orléans. Pendant que je parlais, il ne put s'empêcher, sans m'interrompre, de dire : Bismarck... Il me dit, quand j'eus fini, qu'il avait recueilli pendant son séjour cette même confidence qu'il tenait sous le sceau du secret, d'un intime du comte de Chambord...

Lafaurie a cru à tort ce récit inédit. Chesnelong l'avait déjà révélé et réfuté page 432 de sa *Campagne monarchique*. Il le tenait évidemment, directement ou par intermédiaire, du même confident du comte de Chambord que de Dion et le duc d'Orléans. Il n'y a aucune raison de croire que ce confident ait été assez bien informé pour comprendre (ce qui, *à ce moment-là*, échappa complètement aux autres monarchistes français) que Bismarck voulait s'opposer au rétablissement de la monarchie française. Postérieurement, à partir d'octobre 1877, on voit que Guillaume avait consenti à admettre que l'Allemagne « serait contre le coup d'Etat s'il se produisait ». (Voir *Mercure* du 15 avril 1935, page 303.) Cette promesse avait été faite antérieurement, mais nous ignorons complètement à quelle date. Il paraît cependant

invraisemblable qu'elle soit antérieure au vote de la constitution de 1875, car alors un coup d'Etat était impossible, l'Assemblée nationale étant maîtresse de voter la constitution qui lui plairait. Mais en 1873, Guillaume et Bismarck avaient discuté la situation ensemble et le chancelier avait essayé de persuader à l'Empereur d'écraser de nouveau la France dès qu'elle aurait fini de payer les milliards d'indemnité. Guillaume s'y refusait, mais on doutait de sa capacité de résister aux manœuvres de Bismarck. Ce que dit l'impératrice d'Allemagne à M. de Gontaut-Biron, notre ambassadeur, éclairait sur le danger. « Votre situation, lui déclara-t-elle le 12 septembre, dans l'avenir sera peut-être plus délicate et plus difficile qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, c'est-à-dire *tant que vous avez été en compte avec l'Allemagne.* » Cet avis faisait comprendre pourquoi, depuis le 3 septembre 1873, Bismarck nous cherchait chicane au sujet de mandements d'évêques français blâmant le kulturkampf. Simultanément une campagne de presse se produisait, au sujet de laquelle Broglie dit d'un air étonné, vers le 28 septembre, à Arnim : « Je ne puis comprendre pourquoi la presse italienne et à un plus haut degré encore la presse allemande, contrecarrent les efforts pour restaurer la monarchie. »

Le 3 août, le comte de Paris était allé à Frohsdorf assurer au comte de Chambord qu'il n'avait pas de compétiteurs dans la famille d'Orléans. La « fusion » étant devenue officielle, chacun s'attendait au rétablissement de la monarchie. Le comte de Launay, ambassadeur d'Italie à Berlin, dit à ce sujet à Gontaut : « On ne redoute pas M. le comte de Chambord, mais le parti sur lequel il s'appuiera... *La guerre peut en sortir.* » Il ne semble pas d'ailleurs que Bismarck ait commencé à cette époque des négociations pour obtenir la coopération italienne contre nous : il est probable qu'il se croyait si sûr de l'obtenir qu'il ne s'est pas pressé de la demander. Mais il avait recherché celle de l'Autriche. C'est ce que le grand-chambellan Redern confia à Gontaut :

« Personnellement, déclara-t-il, l'Empereur accueillerait bien la restauration, mais il n'en serait pas de même partout », et il désigna clairement Bismarck comme représentant, dans les conseils du souverain, des tendances qu'il est permis de qualifier de révolutionnaires... Non sans avoir un peu hésité à confier cette nouvelle, il apprit à Gontaut que les conférences toutes récentes à Vienne entre les deux empereurs et leurs ministres, Bismarck et Andrassy, avaient eu pour résultat d'assurer, sinon dans un écrit, du moins par des paroles ressemblant fort à des engagements, l'entente entre l'Allemagne et l'Autriche, et *leur union au cas où la France voudrait faire la guerre.* Il ne dit pas s'il s'agissait d'une guerre contre l'Allemagne ou contre l'Italie.

Bismarck avait donc pris ses précautions contre la Russie pour le cas où il voudrait empêcher la restauration, car l'Autriche n'avait rien à craindre de l'Italie, qui était plus faible qu'elle. Mais le naïf Chambord avait, en 1871, écrit une lettre qui pouvait être interprétée comme indiquant son intention d'intervenir en faveur du pouvoir temporel du Pape. Ses partisans soutenaient qu'il avait depuis rectifié ses expressions imprudentes, mais les Italiens affectaient de n'avoir pas confiance en lui. Ces précautions du Chancelier expliquent ce que celui-ci voulait dire quand il écrivit à Arnim, le 19 juin : « L'influence exercée ici par les rapports de V. E. ne m'a pas permis de vous donner l'ordre catégorique de *faire servir tout le poids de notre politique* au maintien de M. Thiers. » La tentative de restauration allait fournir à Bismarck l'occasion de faire agir « le poids de sa politique ».

Les monarchistes français, et surtout Chambord, ne soupçonnaient rien. Le bien-fondé des craintes de Broglie et de Gontaut était ignoré par eux. Chambord, en particulier, restait inactif, laissant Dieu travailler pour lui. La Commission des Neuf, chargée par l'Assemblée Nationale de préparer la Constitution, lui dépêcha publiquement Chesnelong pour l'informer des intentions de la majorité de l'Assemblée. Chesnelong obtint du préten-

dant qu'il accepterait le maintien du drapeau tricolore jusqu'à ce qu'une entente soit survenue sur ce sujet entre le Roi et l'Assemblée. Le 16 octobre, Chesnelong en rendit compte aux Neuf. Le 18, une note en informa le public. Bismarck la connut naturellement aussitôt. On ignore comment et par qui il fit prévenir Chambord de ce qui le menaçait en cas d'acceptation. Le 25, un article de la *Liberté* fit prévoir que quelque difficulté était survenue. Le 27, Chambord signa la lettre où il révoquait la concession faite à Chesnelong. Le 29, la lettre arriva à Paris et détruisit les espérances des monarchistes.

Chambord s'est-il désisté devant un péril réel? A la lumière de ce qui s'est passé en 1877, on peut affirmer que l'Italie était prête à marcher contre nous, mais que la Russie et l'Angleterre auraient pour le moins témoigné un vif mécontentement. Bismarck aurait menacé de sa démission dont il parlait déjà le 20 juin précédent. En définitive, tout eût dépendu de l'Autriche. Il est bien possible qu'elle eût rendu à la Russie l'équivalent des paroles menaçantes adressées en juillet 1870 au comte Chotek par Alexandre II.

Mais l'action de Bismarck aurait plus probablement été arrêtée de bonne heure par l'Empereur, comme cela se produisit en mai 1875 et en février 1887. L'incident causé par la restauration de Chambord eût alors sans doute pris la même tournure que celui provoqué par la réorganisation de notre armée en 1872. L'Empereur et Moltke étaient inquiétés par elle et le premier, en conséquence, se refusait à accepter des paiements anticipés de l'indemnité de guerre afin de ne pas accélérer l'évacuation, l'occupation de notre territoire étant à ses yeux la principale garantie du maintien de la paix. Bismarck, qui ne partageait pas leurs craintes, imagina alors la manœuvre suivante pour nous empêcher d'adopter le service obligatoire. Il dit au correspondant du *Daily Telegraph,* en l'invitant à le faire annoncer dans son journal sans indiquer la source de son information, que lui, Bismarck, ne donnerait pas aux Français le temps de se rendre dangereux et qu'il prendrait les devants : « Ce

n'est peut-être pas très chevaleresque, mais avec des bêtes féroces les procédés chevaleresques ne sont pas de mise », dit-il; le comte d'Arnim va quitter Berlin, porteur d'un ultimatum; il exigera l'engagement de renoncer au service obligatoire, sinon la France sera condamnée à une indemnité formidable, à une nouvelle cession de territoire et réduite au rang de puissance du troisième ordre. L'article parut le 18 avril. Deux jours auparavant, Arnim avait été chargé de prévenir que toute tentative de la France de contracter une alliance provoquerait de la « méfiance ». Cette manœuvre échoua, les journaux allemands ayant publié le 19 une communication du gouvernement démentant formellement tous les bruits de mésintelligence avec la France (1). Le 30, rencontrant notre ambassadeur, Guillaume lui dit : « C'est inexplicable. Nous n'avons pas eu la pensée d'envoyer seulement une note au gouvernement français... Ce sont des spéculations de Bourse et pas autre chose. » A une tentative de Bismarck d'empêcher la restauration monarchique, Guillaume eût essayé de couper court de même et il aurait probablement réussi. Chambord aurait donc reculé devant un danger qui se serait révélé sans réalité s'il l'avait bravé.

En tout cas, la ruse est la même dans l'article du *Daily Telegraph* et dans les avis à Chambord et à Mac-Mahon; et comme ceux qui ont fait connaître ces affaires ne s'étaient pas entendus, c'est une preuve que ces trois manœuvres ont été conçues par le même cerveau.

Chambord n'ébruita pas les raisons de son revirement. Quand il vint peu après à Versailles, voulait-il prévenir Mac-Mahon de ce qui était arrivé? On sait que celui-ci refusa de le voir. C'est peut-être ce qui l'empêcha de lui

(1) Elle avait été précédée de rectifications dans le *Bien Public* (l'organe de M. Thiers) et dans d'autres journaux français. — La note allemande, qui avait paru d'abord dans la *Nordd. Allg. Zeit.* du 19, disait : « Les bruits alarmants qui ont couru ces jours-ci d'une tension survenue entre la France et l'Allemagne et d'une note de contenu grave envoyée à Paris, manquent de tout fondement. L'ambassadeur Arnim ne s'est pas encore rendu à son poste et est toujours à Berlin. » Mais les journaux allemands continuèrent à menacer et le 20, la *National-Zeitung* disait dans son Abend-Ausgabe : « L'Allemagne a donné depuis un an des preuves innombrables d'une patience incroyable. »

en faire confidence. En mai 1875, Bismarck préparait de nouveau la guerre contre nous quand Guillaume l'arrêta. Mais écraser la France restait le but de sa politique. Seulement, l'incident de 1875 lui avait prouvé que la neutralité ou même l'appui de l'Angleterre était indispensable dans ce but. Il chercha, mais en vain, à l'obtenir en janvier 1876 et en janvier 1877. Le 16 mai éclata ensuite. Vers juillet, Bismarck « fit demander à Rome s'il ne serait pas possible d'arriver à une union plus intime des deux Etats » contre nous. La mission de Crispi auprès de lui en septembre fit constater que les deux chancelleries étaient d'accord pour une alliance contre nous, mais il restait à obtenir l'assentiment de l'Empereur. Dans la lettre du 28 octobre où Bülow annonçait que Guillaume « était bien décidé d'être contre le coup d'Etat s'il se produisait », il ajoutait : « Je n'ai aucune raison de croire que la visite de Crispi à Gastein ait donné à penser à l'Empereur. » Mais après sa défaite électorale du 14 octobre, Mac-Mahon annonça l'intention de faire un coup d'Etat. Il dut y renoncer. Lord Lyons a raconté ainsi les confidences qu'il reçut à ce sujet :

Le samedi [15], j'allai à la soirée hebdomadaire à l'Elysée. Le maréchal me prit à part et me dit : « Il faut que je vous dise pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait. » Il me raconta alors qu'il avait été conduit à rester en place et à constituer un ministère parlementaire par un avis qu'il avait reçu de l'étranger le prévenant que, s'il se retirait ou établissait un ministère clérical, la guerre serait la conséquence inévitable.

C'est tout ce que m'a dit le maréchal. Ce qui suit est peut-être un pur bavardage.

L'après-midi du [mercredi] 12 décembre, le maréchal était tout à fait décidé « à aller jusqu'au bout »... Il était en consultation avec le premier ministre (général Rochebouet) pour rédiger un message dans ce sens quand une lettre fut apportée, dont le porteur demanda que le maréchal la reçoive immédiatement. La lettre était écrite par l'empereur Guillaume ou tout au moins convainquit le maréchal que son porteur était envoyé par lui... Le maréchal, en consé-

quence, le reçut en tête-à-tête et le porteur lui dit être un officier prussien envoyé par l'Empereur pour le supplier de rester à la tête de la République... mais de ne pas établir un gouvernement pouvant être considéré comme clérical. On dit que le message présentait l'Empereur lui-même comme tout à fait anxieux de maintenir la paix, *mais comme ne devant pas être en état de retenir les autres si un gouvernement radical ou clérical était établi en France.*

Les autres textes sont trop en accord avec celui-ci pour qu'on puisse douter de l'exactitude de ce « bavardage ». Mac-Mahon fit d'ailleurs à Lefebvre de Béhaine la même confidence qu'à Lyons : « C'est affreux, lui dit-il; je ne serais pas là si je n'avais craint la guerre étrangère. » Il est d'autre part bien évident que Lyons et Lefebvre de Béhaine ne s'étaient point entendus avec le familier de Chambord qui confia à M. de Dion le récit rapporté par Lafaurie. Mais le parallélisme des procédés permet de deviner ce qui s'était passé : Bismarck alla trouver Guillaume et lui demanda l'autorisation de conclure l'alliance contre nous sur laquelle il s'était entendu avec Crispi. L'Empereur fit des difficultés. Au cours de la conversation, Bismarck raconta à l'Empereur comment il avait empêché l'acceptation de Chambord; finalement, Bismarck suggéra (ou Guillaume comprit de lui-même) que l'on pourrait recommencer la même manœuvre avec Mac-Mahon. Mais la conséquence de la résistance de Guillaume fut que, s'il n'y eut pas de coup d'Etat, il n'y eut pas non plus de guerre.

En novembre 1886, le bruit courant que Boulanger préparait un coup d'Etat, Bismarck essaya de profiter de la promesse de Guillaume pour nous faire la guerre (voir *Mercure* du 15 mai 1936, p. 72). Il échoua. Le 26 juin 1889, il avouait à Bœtticher : « Le but de notre politique est *provisoirement* le maintien de la paix. » (*Ibid.*, p. 80.) En présence de ces faits, on est navré de voir que les membres français de la Commission franco-allemande des professeurs d'histoire étaient si mal informés qu'ils ont admis :

Que Bismarck, pendant la période 1871-1890, a eu pour but d'assurer à l'Empire allemand le maintien de la situation acquise et *qu'il n'a pas cherché à provoquer un nouveau conflit;* il n'existe pas de preuve qu'en 1875 ou en 1887, Bismarck ait voulu la guerre, malgré les inquiétudes éveillées en France par certaines campagnes de la presse allemande...

Ce qui étonne, c'est que Bismarck, dans ses *Gedanken*, n'a rien dit de tout cela. J'y vois de sa part une preuve de patriotisme allemand : il savait que ses anciens collaborateurs cherchaient à exécuter ses plans; il ne voulait pas le leur rendre plus difficile. D'ailleurs, il n'avait pas perdu complètement l'espoir de revenir au pouvoir, par lui-même ou par son fils Herbert. De là son silence.

ÉMILE LALOY.

LES
TUNEURS DE BRETIGNEY

—

Sous ce titre le Président Léon Germain, magistrat éminent et écrivain érudit, présentait en 1930 à l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Besançon une étude sur le cas extrêmement curieux des habitants de Bretigney et Silley, villages voisins de Baume-les-Dames, dans le Doubs, qui, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, émigraient, chaque hiver, à la façon des Auvergnats ou des Savoyards, non pour exercer une industrie ou un commerce honnêtes, marchands de marrons, rétameurs, ramoneurs, montreurs de marmottes, mais organisés en association de mendicité intermittente, avec de faux papiers, de fausses plaies qu'ils fabriquaient eux-mêmes, partaient par couples, improvisés et provisoires, le voisin avec la voisine, en bonne fortune, chercher fortune à travers les provinces, poussant des montagnes jurassiennes juqu'aux rives méditerranéennes.

Ce nom pittoresque de *tuneurs* attribué à ces modernes truands, avec celui de Grille-Besèches, sonneurs de besaces, dérivait selon Littré du vieux mot d'argot d'alors, *tuner*, mendier, d'où le terme de thune désignant la pièce de cinq francs, et rappelle en tout cas le légendaire roi de Thune de la Cour des Miracles. Quoi qu'il en soit de l'étymologie de ce vocable, le préfet du Doubs, Jean de Bry, dans un Mémoire statistique du département du Doubs, dressé en l'an XII, fait ressortir l'originalité des coutumes et mœurs de ces vagabonds comtois :

Il existe dans les communes de Silley et de Bretigney un

esprit de mendicité particulier et si bien établi que tous les efforts faits jusqu'ici pour le détruire ont été impuissants. Ces individus ne mendient point dans le pays; ils jouissent de la réputation de gens paisibles, tranquilles, incapables d'attenter à la sûreté des personnes et des propriétés de leurs voisins; mais ils ont la manie d'aller parcourir les départements éloignés, même les pays étrangers, munis de certificats ou de passeports, qu'ils ont l'art de se procurer, l'un sous le titre de comte ou de marquis ruiné par l'effet de la Révolution, l'autre, sous celui de négociant accablé sous le poids des vols qu'on lui a faits et des banqueroutes qu'il a essuyées, un troisième comme victime d'une épizootie, d'une inondation ou de quelque autre accident propre à exciter la compassion et la générosité. Plusieurs possèdent divers idiomes et prennent chez les fripiers des habits analogues au rôle qu'ils se proposent de jouer; ils sont au courant de tous les événements désastreux dont les papiers publics font mention et se hâtent de se munir de tout ce qu'il faut pour persuader que cela les regarde. Leurs courses sont désignées sous le nom de « tunes »; ce qu'ils en rapportent est scrupuleusement employé à payer les dettes qu'ils ont contractées, soit pour contributions aux charges locales, soit pour l'entretien de leurs familles. Un affidé dans la commune leur fait des avances, reçoit leurs lettres de change ou le numéraire qu'ils rapportent eux-mêmes et leur fait leur compte, sans qu'il y ait d'exemple de la moindre infidélité. A les entendre, ils ont des parents partout et le prétexte le plus ordinaire qu'ils emploient pour obtenir des passeports est d'aller régler des affaires de famille. Cette fureur vagabonde est très ancienne dans le pays de Bretigney. Les intendants avaient ordonné que chaque semaine on ferait l'appel nominal dans la commune et que ceux qui ne se présenteraient pas seraient punis; mais la force de l'habitude l'a toujours emporté sur les mesures de répression.

Mais ce tableau pittoresque est incomplet et même quelque peu édulcoré. L'écrivain Charles Thuriet, dans ses *Traditions populaires du Doubs,* nous dévoile leurs procédés savants d'escroquerie.

Les habitants de Bretigney avaient aussi une recette pour se couvrir le corps de plaies et d'ulcères, au moyen desquels ils émouvaient le peuple à compassion et se procuraient d'abondantes aumônes. On dit qu'ils se servaient à cette fin de la racine d'une espèce de renoncule qui croît dans la vallée de l'Audeux. Ces fourbes s'en frottaient les bras, jambes et cuisses pour se les exulcérer afin d'exciter la pitié des passants.

De son côté Henri Bouchot dans *La Franche-Comté,* affirme qu'ils auraient recueilli des sorciers le secret de se frotter avec une racine de renoncule pour se marbrer la peau de taches hideuses et bleuâtres.

Cet esprit de vagabondage aurait sa source dans une paresse originelle, *un poil de la main soigné avec amour,* dit Bouchot, selon d'autres dans la pauvreté d'un territoire montagneux, étroit, peu fertile, aux communications difficiles, d'où la nécessité et la tentation d'aller chercher leur vie au loin, d'autant que le retour triomphant des premiers miséreux de chez eux, rapportant avec force monnaies le récit de leurs prouesses rouées, par la contagion de l'exemple, excitant l'envie, fit, d'un stratagème fortuit et momentané, une exploitation régulière, mais la vulgarisation du procédé, la multiplication des tuneurs, les obligea, afin de réussir, à renchérir en matière d'expédients et de truquages et à transformer les grivèleries anodines en escroqueries plus ou moins criminelles.

Aussi, la justice de l'Ancien Régime, impitoyable déjà à l'égard des mendiants valides, contre lesquels les ordonnances du 18 juillet 1726 et du 20 août 1750 édictaient la peine du fouet et la détention pour les femmes et cinq ans de galères au maximum pour les hommes, dut user de plus de rigueur à l'égard des tuneurs.

Les premiers sur lesquels l'attention des magistrats se trouva éveillée furent les sieurs Jacques Bonnet-Billard et son beau-frère Antoine Alard, dit Noé, tous deux de Bretigney, surpris de concert à mendier à Morez du Jura, bailliage de Saint-Claude, et produisant, pour émouvoir

la charité des habitants, un certificat pour cause d'incendie, lequel, signé du nom de Gaudard, prêtre, curé du village de La Chapelle, bailliage de Salins, visé du nom de Galois, vicaire général, se trouvait par surplus visé et signé Joseph, évêque de Saint-Claude, et contre-signé du nom Daloz. Suprême imprudence, ou singulière impudence. La fausseté de ces dernières attestations, invoquées dans la région même, fut aisément reconnue. Ainsi découverts, nos deux hommes s'enfuient, abandonnent leurs parchemins. Retrouvés à Bretigney, ils résistent aux cavaliers de la maréchaussée et parviennent à s'échapper, mais ils sont définitivement repris et amenés à la prison de Besançon, avec les complices de leur rébellion. Pendant ce temps, les perquisitions faites au domicile des coupables avaient amené des découvertes étranges; entre autres chez les époux Tisserand, les parents d'Alard, on trouva plusieurs faux sceaux gravés sur cuivre aux armoiries de différents archevêques et évêques du Royaume, parmi lesquelles étaient notamment celles du cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon, de Champion de Cicé, évêque de Troyes, et plusieurs feuilles de papier faussement timbrées de diverses généralités, spécialement de celles d'Orléans et de Tours. Une feuille de papier était dissimulée, sur laquelle était fait l'essai de timbres, puis de nombreuses permissions de quêter pour cause d'incendie, sous le nom et aux qualités et armoiries de de Beaumont, archevêque de Paris, datées de diverses années. Il fut d'ailleurs établi qu'après avoir fait imprimer en Suisse et timbré eux-même les faux certificats, les consorts Tisserand les vendaient aux particuliers de Bretigney et des villages voisins pour en faire usage, s'en étant d'ailleurs servis eux-mêmes plusieurs fois.

Chez Joseph Gaudot, de Bretigney, l'ouverture d'une armoire fermée à clef avait livré aux magistrats trente-quatre feuilles de papier imprimées aux armoiries et qualités de de Bouilley, évêque d'Autun, destinées à fabriquer des permissions de quêter pour incendie, une bande de papier sur laquelle sont les essais de différentes signatures, un faux sceau gravé sur cuivre aux armoiries de

feu le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon et reproduit d'ailleurs sur une permission de quêter pour meneurs de loup enragé, accordée à Antoine et à Jeanne Duvernois. L'information démontrera que Gaudot, faussaire particulièrement habile, avait fait usage, à son profit personnel, des permissions de quêter qu'il avait fabriquées.

Aussi l'on comprend la dureté de l'arrêt rendu le 17 octobre 1769 par la Chambre des Vacations du Parlement de Besançon.

Cet arrêt, affiché en la ville de Baume et en l'église paroissiale de Bretigney, frappait surtout les faussaires convaincus et leurs principaux complices. Jacques Tisserand, Louis Tisserand, Joseph Gaudot, devant être appliqués au carcan pendant deux heures, ayant sur la poitrine un placard portant le mot : *Faussaire*, étaient condamnés aux galères à perpétuité et à dix livres d'amende envers le Roi. Jacques Bonnet-Billard et Antoine Alard, les mendiants de Morez, appliqués au carcan pendant deux heures, ayant sur la poitrine un placard portant ces mots : *Mendiant avec faux certificats*, devaient subir chacun neuf années de galères et payer dix livres d'amende. Jean-Baptiste Tisserand, convaincu seulement d'avoir favorisé la rébellion de son beau-frère Alard, devait aumôner l'église paroissiale de Bretigney de la somme de cinquante livres et verser dix livres d'amende. « Un plus amplement informé pendant trois ans » était ordonné contre certains comparses. Les trois femmes comprises dans la poursuite, Claudine Voyney, femme de Pierre Tisserand, était mise hors de cause sans dépens; Jeanne-Antoine Bonnet-Billard, femme Alard, et Nicole Montenoise, de Champlive qui, lors des perquisitions, se trouvaient au domicile de Joseph Gaudot, étaient renvoyées quittes et absoutes.

Chose curieuse et qui caractérise bien l'industrie des Tuneurs, fait remarquer M. Léon Germain, les mendiants et les faussaires flétris par cet arrêt n'étaient point des miséreux dépourvus de ressources. Ainsi qu'il résulte en effet d'un arpentement et estimation générale du ter-

ritoire de Bretigney exécuté en 1745 en vertu d'un arrêt de la Chambre des Comptes de Dôle de 1744, les consorts Tisserand, les familles Bonnet-Billard et Alard, possédant des maisons, des champs, prés, vignes et jardins, se trouvaient en réalité classés parmi les plus riches propriétaires de la région.

Cette condamnation retentissante, la destruction des sceaux et parchemins arrêta un instant les entreprises des tuneurs, mais l'habitude de tirer parti des faux certificats et le besoin d'exode saisonnier étaient si forts chez les habitants de Bretigney qu'ils reprirent la tradition du vagabondage, d'une façon parfois moins adroite, comme en témoigne l'aventure d'un certain Pierre Gay, arrêté à Besançon en 1792 avec un faux passeport, mais poursuivi avec moins de vigueur et de rigueur, la jurisprudence nouvelle devenue moins sévère, puisque des arrêts de la Cour de Cassation de Messidor an X et Fructidor an XII établissaient que la fabrication des faux certificats d'incendie permettant de parcourir les campagnes pour recueillir des offrandes ne constituait pas des faux criminels, mais de simples délits. Mais l'autorité administrative en revanche se croyait tenue, en présence des abus, à intervenir plus sévèrement, et c'est ainsi qu'un commissaire du Directoire près le tribunal correctionnel de Baume, adressait un rapport au Commissaire du Directoire exécutif près l'administration centrale du Doubs pour dénoncer

l'habitude perpétrée depuis l'ancien régime chez ces habitants de Scilley, Bretigney, de quitter leurs foyers au commencement de l'hiver où ils ne retournent que vers les semailles du printemps, qu'ils quittent encore jusque la récolte, pour mendier dedans et au dehors de la république, sous les faux noms de capitaines de vaisseaux marchands pris par les Anglais, de marchands ruinés par les banqueroutes, de prêtres chassés de leurs cures et sous mille autres prétextes semblables. Il y a quelque temps que je me trouvai à la municipalité de Baume où deux de ces individus vinrent demander un passeport pour Genève; sur l'observation qui leur fut faite

que la Municipalité ne pouvait point en donner pour un pays étranger [Genève n'était pas encore alors réunie], ces particuliers se retirèrent et reparurent un instant après et en demandèrent un pour le Mont Blanc, ce qui annonce bien qu'ils ne voulaient pas voyager pour des affaires particulières. On m'a dit en dernier lieu qu'à présent même, il n'y avait pas, dans chacune de ces communes, onze chefs de famille... Nous avons, dans la Maison d'Arrêt de Baume, un nommé Jean-Baptiste Guey, de Scilley, qui avait pris à la municipalité de Baume un passeport pour Delemont; à Sancey, il trouve un nommé Bart qui lui négocie un certificat d'incendie avec lequel il a mendié dans les cantons du Russey et de Morteau, duquel dernier endroit il a été conduit de brigade en brigade jusqu'à Baume. Les particuliers de Scilley et Bretigney prennent leurs passeports à la municipalité de Baume, ceux de Dammartin celle de Nancray...

Nous voyons arrêter en 1816 un nommé Aysey, nanti d'un faux certificat du maire de Bretigney, attestant qu'il avait été victime d'un accident terrible causé par la foudre, recommandant le sinistré aux âmes charitables et bienfaisantes, convaincu d'avoir quitté la commune chaque année six semaines pour se rendre en Suisse et en Allemagne. Ces mendiants originaux, revenus chez eux, y dépensaient en abondantes beuveries les ressources rapportées de leurs « tunes », prélevant en outre des secours supplémentaires sur leurs compatriotes, dont ils n'étaient point d'ailleurs pour cela plus mal considérés. Dans ces tournées, leurs procédés étaient aussi habiles que variés. Au loin ils exhibaient des certificats qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes en les revêtant de cachets noircis à la lampe et, par suite, indéchiffrables. Et ces indigents sans sou ni maille affirmaient sérieusement qu'ils avaient perdu un nombre considérable de bêtes à cornes (c'était sans doute, disait le père Bourgeois, des escargots).

En Comté, toujours en se déclarant victimes d'accidents ou de sinistres dont ils exagéraient d'ailleurs l'importance, ils parcouraient les villages et les bourgs, traînant

péniblement une petite charrette, sur laquelle ils entassaient les denrées et même les vêtements qu'ils devaient à la générosité publique.

Souvent les Tuneurs profitaient de la crainte qu'avait fait naître la présence prolongée de loups dans la région très boisée de Bretigney, ce qui les avait fait désigner d'ailleurs sous le vocable de « Loups-Garous », de Loups de Bretigney.

Leurs procédés étaient divers. Parfois l'un d'eux s'affublait d'une peau de loup, frappait le soir à la porte des maisons n'abritant que des femmes ou des enfants et, terrifiant les occupants qui s'éloignaient, faisait main basse sur les victuailles et les comestibles abandonnés. Il arrivait aussi que les Tuneurs se présentaient en plein jour chez les habitants, portant sur leurs bras la peau d'un loup qu'ils disaient avoir fraîchement tué. Ils déclaraient qu'il s'agissait d'une bête furieuse, ayant dévoré des vieillards, des enfants et dont ils avaient débarrassé le pays; en récompense, ils se faisaient remettre des sommes plus ou moins considérables. Enfin, d'après une mise en scène plus compliquée, un Tuneur, à l'air égaré, les vêtements en désordre, bâillonné, ayant autour de la bouche de la bave produite par de la mousse de savon, était conduit dans les villages voisins par un camarade; celui-ci racontait que le malheureux qu'il accompagnait avait été mordu par un loup enragé, qu'il le conduisait dans un hôpital, mais qu'il ne pouvait continuer sa route, faute d'argent et qu'il se préparait à l'abandonner. Effrayés, les paysans désireux de se débarrasser à tout prix d'un hôte pareil, vidaient leurs bourses dans la main du plaignant, qui s'éloignait alors avec son complice, pour recommercer le même jeu dans un village voisin.

Les femmes de Bretigney, d'après le père Bourgeois, ne le cédaient alors en rien aux hommes pour la Tune. Tirant parti de la dévotion particulière des habitants de la région franc-comtoise pour Notre-Dame des Ermites d'Einsiedeln, en Suisse, elles se rendaient, d'ailleurs très proprement vêtues, dans les villages de montagne; pre-

nant un air modeste et contrit, elles déclaraient partir en pèlerinage et se montraient disposées à faire dire à Einsiedeln les messes dont le prix leur serait confié. Elles recevaient ainsi des sommes élevées et étaient en outre hébergées. Est-il besoin d'ajouter que, continuant leur course fructueuse, elles revenaient ensuite à Bretigney par un autre chemin? Plus vulgairement, elles se revêtaient d'habits noirs ou de haillons noirs et, une vieille femme accompagnant toujours une plus jeune, elles se dirigeaient, munies d'un cabas, dans des villages souvent éloignés : là, elles se disaient veuves avec plusieurs enfants en bas âge et appelaient la commisération des braves gens sur leur sort malheureux, récoltant ainsi quelque menue monnaie. Quand l'une d'elles apercevait un gendarme ou un garde, elle criait à sa compagne en patois : *Chaille, les pettins bleus!* ce qui signifie : *Sauve-toi, les gendarmes!* Quant à l'organisation des couples de tune, témoignage d'une longue complaisance conjugale entre les habitants de Bretigney, que je signalais au début de cet article, elle est en quelque sorte authentifiée par ces lignes du rapport du commissaire de Baume :

Un homme et une femme ayant fait ainsi quelques campagnes et revenant excessivement garnis d'argent, excitent la cupidité de leurs voisins qui demandent à faire leur apprentissage; alors il s'y forme une convention par laquelle l'homme s'associe sa voisine, la femme son voisin, et prennent ainsi des routes différentes; vous pensez qu'ils ne se bornent pas seulement à mendier.

Enfin la chanson suivante, *Les Tuneurs de Bretigney,* bien que déformée et tronquée, curieuse par ses allusions au départ du Tuneur avec une voisine qu'il initie aux secrets de la Tune, aux voyages lointains des Tuneurs et à leurs bombances du retour, conserve dans les mémoires des vieux de la région le souvenir de leurs ancêtres, paysans madrés, mais amateurs de « repues » franches, et habiles, comme les plus authentiques truands de la grand'ville, à se rire du guet en dupant le monde.

1er COUPLET

Aux beaux jours du mois d'avril,
La Rosalie et Remoly } (bis)
Sont partis à la foire. Eh bien!
Pour y manger les poires, et vous m'entendez bien. } (bis)

2e COUPLET

En arrivant au bois Rond
Remoly change de pantalon } (bis)
C'était pour plaire à sa mie. Eh bien!
Qui était la Rosalie. Et vous m'entendez bien. } (bis)

3e COUPLET

En arrivant à Dammartin,
A Dammartin, chez Jeannin, } (bis)
Ils couchèrent sur la paille. Eh bien!
Où loge la canaille. Et vous m'entendez bien. } (bis)

4e COUPLET

En arrivant à Besançon,
Tout le monde était sur le pont } (bis)
Pour voir cet équipage. Eh bien!
Formé de deux images. Et vous m'entendez bien. } (bis)

5e COUPLET

Au rendez-vous chez Margot
Le chat qu'est pas à moitié sot } (bis)
Epuisant la tirelire... Eh bien
Ne faisait que d'en rire. Et vous m'entendez bien. } (bis)

6e COUPLET

La Bécotte tout en courroux
Traita Remoly de fou, } (bis)
D'avoir traîné sa mère. Eh bien
Par terre et par mer. Et vous m'entendez bien. } (bis)

7e COUPLET

Après s'être bien repu
Et avoir aussi beaucoup bu, } (bis)
Rosalie fit pipi à la porte. Eh bien!
Et Remoly dans sa culotte. Et vous m'entendez bien. } (bis)

CHARLES DORNIER.

LES
FIORETTI DU PÈRE FRANCK[1]

—

OU IL EST QUESTION DE QUELQUES ŒUVRES DE FRANCK DONT TOUTE TRACE EST PERDUE

Sur les premières compositions de Franck figure un catalogue d'œuvres qui, presque toutes épuisées, sont devenues introuvables, tel le *Souvenir d'Aix-la-Chapelle*, unique morceau de genre assurément qu'il ait composé et qu'à ce titre il eût été curieux de connaître.

D'autres, comme la *Ballade op. 9* et la *Fantaisie op. 13*, dont les manuscrits sont conservés dans la famille du maître, bien qu'annoncées, n'ont peut-être pas été publiées. Mais il n'y a pas lieu sans doute de regretter la perte de ces œuvres, écrites sous la surveillance despotique de son père qui obligeait le futur auteur de *Prélude choral et fugue* à sacrifier avant tout aux habitudes de virtuosité à la mode.

Mais certaines, écrites alors que le maître ne subissait plus aucune contrainte, ont aussi disparu. Il est singulier qu'on ne trouve trace nulle part d'une *Litanie* insérée dans un recueil dont quelques-uns ont conservé le souvenir, non plus que d'un *Cantique de saint Hubert* avec cor, écrit à la prière d'un élève chasseur... Quel était cet élève inconnu des autres et qui ne s'est jamais révélé?... On n'a pu le savoir et ce cantique semble définitivement perdu.

En quelles mains aussi est demeurée la réduction pour piano du dernier acte d'*Hulda*? Cette réduction existait, plusieurs élèves en auraient pu témoigner, et c'est par erreur

(1) Voyez *Mercure de France*, nos des 1er septembre 1935, 1er janvier 1936 et 15 juillet 1937.

qu'une note de la partition gravée affirme que l'auteur n'avait pas achevé ce travail. Sans doute cette perte est de peu d'importance puisque la musique existe à l'orchestre, dont un arrangement pour piano n'offre aucune difficulté. Mais il est inexplicable, — à moins qu'un amateur d'autographes peu scrupuleux ne le conserve secrètement — qu'un manuscrit de Franck, écrit dans les dernières années de sa vie, ait été égaré.

COMMENT IL NE FAUT PAS CROIRE QUE TOUT CE QUI EST SIGNÉ FRANCK OU MÊME C. FRANCK, SOIT DE CÉSAR FRANCK

Si on consulte le *Dictionnaire universel de littérature musicale* de Pazdirek ou tout autre Bottin musical, — ce qu'il ne faut faire qu'avec une extrême prudence, — on découvre que César Franck aurait écrit de nombreux morceaux inconnus de ceux qui sont le plus familiers avec son œuvre, et dont certains, par leur titre même, ne peuvent que les surprendre (2) : *Dernière pensée de Jeanne d'Arc. — Faisons comme eux, mignonne! — Cantique de 1re Communion,* « paroles et musique sans accompagnement, en vente chez l'auteur ». — *Chant de fête pour supérieure,* ...puis plusieurs messes et de nombreux motets.

Après une minutieuse vérification, afin de ne rendre à César que ce qui appartient à César, on peut affirmer que les messes — à l'exception de la messe en *la* à trois voix, très connue — sont du frère de César Franck, Joseph — qui n'est pas, ainsi qu'il est dit plus loin dans l'article qui lui est consacré, l'auteur du *Chasseur maudit!* — et que la plupart des motets sont composés, parfois très librement, d'après des pièces pour harmonium, authentiques (3) celles-là.

Quant aux autres œuvres mentionnées, elles sont de certains Franck aux prénoms variés, indiqués par leurs seules initiales, et dont quelques-uns, grâce à celui qui leur a été

(2) Il en est de même dans l'article consacré à Alexis de Castillon, à qui sont attribuées des œuvres d'un certain Castillon, bien différent de l'auteur du *Concerto de piano,* du *quintette* et du *quatuor.*

(3) Il ne s'agit pas ici des 44 petites pièces pour orgue ou harmonium publiées sous le titre de *l'Organiste,* 2e volume dont il sera question ci-après.

heureusement attribué, peuvent signer C. Franck. L'un d'eux, après avoir fait savoir qu'il a obtenu un prix dans un concours de mélodie, ajoute cette mention : « noblesse oblige », dont on ne sait si elle se rapporte à sa qualité précitée de lauréat, ou au nom glorieux dont il se réclame.

Quoi qu'il en soit, peut-être la plupart des uns et des autres n'ont-ils même aucun lien de parenté avec César Franck.

Les programmes des concerts, souvent rédigés avec négligence, offrent aussi de fréquentes sources d'erreurs.

Récemment l'attention fut attirée sur un certain *rondo* de César Franck, interprété par deux artistes, et qu'il semblait impossible d'identifier. Renseignement pris, il s'agissait du *final* de la *sonate piano et violon!* Sur un autre programme — très ancien celui-là, car il remonte à 1898 — figure une *chaconne variée* de César Franck, demeurée jusqu'ici mystérieuse.

Au moins n'a-t-on pas attribué au Maître certain morceau, presque voisin de cette *chaconne* ce jour-là. Son auteur, professeur de violon à cette époque au conservatoire, avait sans doute veillé à ce que la paternité ne lui fût pas contestée de : *Invocation et castagnettes.*

QUELQUES MOTS AU SUJET DE " L'ORGANISTE ", RECUEIL DE PIÈCES POUR ORGUE OU HARMONIUM, 2e VOLUME, ENOCH., ÉDITEUR

La première édition de ce petit volume avait pour titre : « Pièces posthumes pour harmonium ou orgue à pédales pour l'office ordinaire », précédées de la note suivante :

Un très ancien élève de César Franck, qui habitait la province, lui avait demandé une direction pour tenir l'orgue du village où il habitait.

Mon père lui donna des conseils et, à sa demande, y joignit de temps à autre quelques exemples : ce sont ces pièces.

Nous avons pensé, les éditeurs et moi, que leur publication pourrait être utile parce qu'elle est pratique. Ces pièces furent écrites de 1858 à 1863 dans le but très spécial que nous rappelons ici.

GEORGES FRANCK.

Quel est cet élève dont le nom ne fut jamais révélé?

Que sont devenus les manuscrits de ces 44 pièces, qui auraient permis de les identifier?

Autant de mystères qui ne peuvent plus être éclaircis.

Si cet élève, inconnu de tous les autres, a réellement existé, il est probable qu'aux œuvres de son maître il a mêlé quelques-unes de ses œuvres personnelles, car si dans ce recueil il en est qui doivent avec certitude être attribuées à Franck, il en est d'autres où ne se reconnaissent ni le style ni l'écriture d'orgue du maître, et que tout désigne comme apocryphes.

Elles disparaîtront de la troisième édition revue par M. Tournemire, comme a déjà disparu de la seconde la note qui lui servait d'introduction.

Il ne faut pas confondre ce 2e volume avec celui qui, contenant 59 pièces, toutes très authentiques, a été publié sous le titre de l'*Organiste,* pièces pour harmonium, œuvre posthume (Enoch, éditeur). Celles-ci, qui devaient former un ensemble de 100 pièces composées spécialement pour harmonium, ont été écrites dans les derniers mois de la vie de Franck. Le manuscrit des premières, en *ut* majeur et mineur, est daté 16 août 1890, celles en *sol* majeur et mineur 30 septembre 1890.

Dans la même courte période nous trouvons le second choral pour orgue copié deux fois, selon l'habitude du maître, daté du 14 septembre, et le troisième, 30 septembre.

COMMENT FRANCK INDIQUA A TRÈS HAUTE VOIX A UN VIOLONISTE TRÈS SOURD QUE LE PREMIER MORCEAU DE SA SONATE PIANO ET VIOLON NE DEVAIT PAS ÊTRE JOUÉ LENTEMENT

Franck avait terminé sa sonate piano et violon, mais les quatre premières mesures en demeuraient en blanc. Longtemps il avait hésité à leur sujet. S'étant enfin décidé pour l'accord de neuvième arpégé tel qu'il existe définitivement, il l'envoya à Ysaye à qui elle était dédiée. Celui-ci eut la bonté de m'inviter à la lecture qu'il en fit, hors de la présence du maître, avec Mme Bordes-Pène, et je me souviens de l'enthousiasme de l'un et de l'autre à la découverte de ces pages, toutes si nouvelles et riches de la plus admirable musique.

Tout d'abord cependant la première partie, dont la forme diffère tellement de celle appelée communément *1er morceau*, les étonna. Ils n'en comprirent pas bien le caractère et la déchiffrèrent dans un mouvement un peu lent, dont ces deux grands artistes ne se départirent pas dans les nombreuses exécutions — admirables d'ailleurs — qu'ils donnèrent de cette sonate. Tout musicien sait combien persistantes sont ces premières impressions.

Un élève, à qui Franck avait indiqué le mouvement exact de cet *allegretto ben moderato,* lui fit remarquer que ce n'était pas celui qu'avait adopté Ysaye. « C'est vrai répondit Franck, mais l'exécution de mon œuvre par lui et Mme Bordes-Pène est si belle que je les laisse libres et ne leur fais pas d'observation. »

Malheureusement l'exemple venait de haut; il fut imité, et bien souvent devint une sorte de tradition.

A l'occasion cependant le maître, autant qu'il le pouvait, avait tenté de ne pas la laisser s'établir. Je me souviens encore d'une exécution de cette sonate, devenue le morceau de l'année même dans les milieux mondains. Le violoniste, très sourd, s'étant à la fin approché du maître pour recueillir son sentiment, celui-ci oubliant de prendre garde aux auditeurs, et désireux de se faire entendre de lui, cria de sa plus forte voix, qui porta jusqu'au fond du salon : « Bien compris, mais début un peu lent (4). »

Qne ne porta-t-elle plus loin encore, de manière à être perçue par tous les violonistes!

POURQUOI FURENT COMPOSÉS LES " DJINS " ET LES " VARIATIONS SYMPHONIQUES "

Dans une maison amie, Franck avait rencontré Mme X..., virtuose alors en renom. Celle-ci s'étant plainte devant lui de

(4) Dans ce premier morceau,beaucoup de violonistes commettent une autre erreur en allongeant la troisième croche du temps, dont ils font presque une noire. Presque tous, en outre, à la dernière page du *Final*, seconde accolade, mesure 1, animent brusquement le mouvement, donnant à toute la péroraison de l'œuvre l'allure non d'une joie populaire, mais celle d'une joie populacière, ne prenant pas garde que l'indication « *poco* animato » se réfère au « *poco* rit. » qui la précède, et la remplaçant par un subit « molto animato ». Il importe d'exécuter largement ces premières mesures, puis de les animer progressivement sans exagération.

n'avoir pas de morceau court pour piano et orchestre qu'elle pût ajouter au programme quand elle jouait un concerto, il prit ce regret pour une commande, et, l'été suivant, composa les *Djins.*

La grande pianiste ne porta aucune attention à cette œuvre écrite cependant pour elle et ne la joua jamais.

Ce fut Diémer qui, toujours complaisant et ne connaissant aucune difficulté technique, accepta de l'interpréter dans un concert donné par la Société nationale au théâtre du Châtelet.

A la sortie, Franck le remercia. « Vous avez très bien joué, lui dit-il. Pour vous récompenser, je vous ferai des variations symphoniques. »

Quelques mois après, il écrivit ce morceau délicieux que Fauré admirait sans réserve, et que tous les pianistes aujourd'hui ont dans leur répertoire, assurés qu'ils sont d'obtenir par lui un accueil triomphal.

Du vivant de Franck, Diémer en donna la première audition salle Pleyel dans un concert intime de la Société nationale. Plus tard, il le joua de nouveau au Cirque d'Hiver avec l'orchestre Pasdeloup, lors de la séance organisée le 30 janvier 1887 par les élèves et amis du maître.

On n'a pas souvenir que dans la presse les critiques, à cette époque, l'aient seulement mentionné.

COMMENT FUT ACCUEILLIE LA " SYMPHONIE EN RÉ MINEUR "

Alors que Franck venait d'achever sa symphonie en *ré* mineur, un de ses élèves ayant rencontré le chef d'orchestre d'une des principales sociétés de concert, qui n'avait que trop témoigné d'un constant mauvais vouloir à l'égard de son maître, et voulant éviter à celui-ci une démarche qu'il prévoyait péniblement inutile, lui dit : « Franck vient d'écrire une symphonie; il ne sait pas encore à qui il la proposera »... « Pas à moi... lui fut-il brusquement répondu. Qu'il la porte au conservatoire, c'est le temple de la symphonie. »

La société des concerts du Conservatoire avait alors à sa tête un musicien, Jules Garcin, qui, lui, accueillit chaleureu-

sement l'œuvre et parvint à l'imposer à son comité, où cependant bien des résistances s'étaient manifestées. « Ce n'est pas une symphonie », déclarait l'un de ses plus anciens membres. « A-t-on jamais employé un cor anglais dans une symphonie? »

Vint le jour de la dernière répétition.

Dans le rare public qui y était admis, — quelques invités, les élèves de composition et certains critiques, — la plupart se montrèrent indifférents et, souvenir honteux! quelques-uns hostiles et sans courtoisie émirent des propos blessants, presque à haute voix, sans égard pour la présence du maître et de son fils.

Mais Franck ne prenait garde à rien de tout cela. Ravi par la réalisation de son œuvre, il en suivait attentivement toutes les phases, et je le vois encore se tourner vers Chabrier et, d'un geste large, appeler son attention sur le retour des thèmes du premier et du second morceau dans le final.

Au concert l'accueil fut plus que froid. A ceux qui, très clairsemés, applaudissaient, faisant presque scandale dans le silence à peu près général, se joignit Delibes qui, par là, se compromit gravement, déclara le lendemain un critique.

« Qui est-ce Franck? disait un abonné. — Un professeur d'harmonium », répondait sa voisine avec l'assurance de quelqu'un bien informé.

A cette époque, la société des Concerts répétait le même programme à huit jours de distance, et les auditeurs de la seconde série passaient — on ne sait trop pourquoi — pour « plus avancés » — ainsi disait-on alors — que ceux de la première.

En cette occasion, ils n'en donnèrent aucune preuve, et, en dépit de quelques enthousiastes vers lesquels le public se tournait avec stupéfaction, l'exécution se termina comme la première fois dans l'indifférence.

Mais Franck ne s'en était pas aperçu; il avait entendu sa musique, il lui semblait impossible qu'elle n'eût pas été comprise, et il croyait naïvement qu'elle avait obtenu un vrai succès.

Nous étions atterrés autant que révoltés, et, à la sortie,

hésitions à l'aborder, craignant de le trouver attristé et ayant conscience d'un échec.

Nous fûmes vite rassurés.

Il était radieux. Tout à son illusion il nous dit sa confiance, puis, avec sa modestie habituelle, il ajouta : « Une exécution par un tel orchestre apporte assurément de la joie, mais elle est aussi un enseignement. Personnellement j'en ai reçu un précieux aujourd'hui sur la manière d'employer les cuivres. »

Pendant ce temps, dans un autre groupe, des fidèles, avides de recueillir ses « mots », entouraient Gounod, et celui-ci vaticinait : « C'est l'affirmation de l'impuissance poussée jusqu'au dogme. »

COMMENT FRANCK COMPOSA SON QUATUOR A CORDES

Un peu à l'instigation d'Ysaye, Franck avait résolu d'écrire un quatuor.

A la différence des jeunes gens qui n'hésitent pas plus à entreprendre la composition d'une œuvre de ce genre que celle d'une simple mélodie, il estimait que pour s'y risquer, une maturité d'esprit, une expérience, une maîtrise particulière étaient nécessaires. Aussi est-ce seulement à la fin de sa vie qu'il s'y décida et, annonçant son projet à certains de ses élèves, il le fit sous cette forme : « Je crois que maintenant je suis capable d'écrire un quatuor. »

Du chef-d'œuvre terminé d'Indy a fait une magistrale analyse à laquelle rien ne saurait être ajouté. Mais, comme lui, je puis témoigner combien notre maître était heureux d'avoir découvert, après l'avoir longtemps cherché, exactement ce qu'il voulait pour son *larghetto*.

J'étais venu, entre deux leçons, lui demander un rendez-vous. « Vite, me dit-il tandis qu'un élève sortait, je vais vous faire voir quelque chose dont je suis très content. » Et feuilletant le manuscrit étalé sur le piano, il ajouta : « J'ai voulu une phrase expressive, très longue, d'une seule venue, sans reprise, sans retour sur elle-même. Voilà ce que j'ai trouvé. » Puis, sans me laisser le temps de dire un mot, il me congédia. Un autre élève entrait à l'heure précise de sa leçon.

Quelques mois plus tard, le 19 avril 1890, la première audi-

tion du quatuor en *ré* majeur eut lieu à la Société nationale. Elle fut triomphale. « Tous les assistants, raconte d'Indy, étaient debout, acclamant le maître qui, ne pouvant imaginer pareil succès pour... un quatuor, s'obstinait à croire que ces manifestations allaient à l'adresse de ses interprètes. Cependant lorsque souriant, effaré, il reparut sur l'estrade, il lui fallut bien se rendre à l'évidence de l'hommage. » Il en fut ému, mais, songeant déjà à l'œuvre future : « Cette fois, dit-il, j'ai encore été un peu timide. La prochaine fois, j'oserai davantage. »

COMMENT LE PÈRE FRANCK SE LAISSA UNE FOIS EMMENER AUX FOLIES-BERGÈRE ET SANS DOUTE N'Y RETOURNA JAMAIS

Les membres du comité de la Société nationale, d'Indy, Duparc, Fauré, Chausson, Chabrier et Messager, se trouvant réunis dans un dîner avec leur Président, selon leur habitude annuelle à la fin de la saison, l'un d'eux proposa de terminer la soirée aux Folies-Bergère et d'y emmener le père Franck. Celui-ci se laissa faire de bonne grâce, et, quoique un peu étonné, ne se montra nullement scandalisé en se trouvant dans cet établissement que certainement il ignorait quelques minutes auparavant.

En sortant, nous raconta Messager, il exprima son impression par ces seuls mots, dits de la voix grave qui lui était si particulière : « C'est très intéressant. »

Il est probable qu'il n'y retourna jamais.

Une autre fois, ses enfants l'emmenèrent au théâtre entendre *La Fille de Mme Angot*. Il s'y amusa extrêmement.

COMMENT FRANCK AYANT ÉCRIT UN OPÉRA " HULDA ", N'EN ENTENDIT QUE QUELQUES PAGES A L'ORCHESTRE, ET COMMENT LA PARTITION, PUBLIÉE APRÈS SA MORT, SUBIT DE GRANDES MODIFICATIONS

Notoriété et succès ne s'obtenaient guère en France que par des œuvres de théâtre; aussi autour de lui pressait-on Franck d'écrire un opéra. Il s'y décida et accepta le livret d'*Hulda,* quoique bien médiocre!

Aussitôt il se mit avec ardeur au travail et, l'œuvre terminée,

la proposa inutilement aux directeurs des scènes musicales.

Pour ceux du théâtre de la Monnaie, — qui commençait déjà à devenir le refuge vers lequel se tournaient les yeux des compositeurs français, — il organisa chez lui une audition avec une de ses élèves, Mme D., et un de ses amis, respectueusement dévoué, Maurice Bagès.

Lui-même tenait le piano et chantait certains rôles.

Dupont et Lapissida se montrèrent fort courtois, si bien que Franck, toujours disposé aux illusions, fut persuadé qu'ils allaient monter son œuvre... Il ne savait pas qu'en sortant ils s'étaient contentés de dire : « On ne débute pas au théâtre à soixante ans. »

Du vivant de Franck, *Hulda* ne fut donc connue que par quelques très rares auditions partielles au piano, dont une chez Mme D., où une artiste, engagée pour le petit rôle de Thordis, avait apporté pour son succès personnel la cavatine du page des *Huguenots*, que Franck lui accompagna soigneusement, en ne lui ménageant pas les compliments. Une autre eut lieu chez le Dr Ferréol le soir de l'incendie de l'Opéra-Comique.

A l'orchestre, le ballet fut le seul fragment de sa partition que Franck entendit, d'abord dans un concert au Trocadéro où l'éditeur Bruneau fit exécuter quelques-unes des œuvres qu'il avait accueillies dans sa maison d'édition, et le 30 janvier 1887 au Cirque d'Hiver, dans la séance organisée par ses élèves et amis.

Après sa mort, *Hulda* fut représentée à Monte-Carlo. La partition subit alors de grandes modifications, ainsi qu'il est d'usage quand une œuvre est mise à la scène.

Le prologue n'existe plus dans son ancienne forme, il s'enchaîne avec le premier acte, ce qui est un non-sens, un temps assez long devant s'être écoulé entre l'un et l'autre. Les actes et les scènes ne sont plus distribués comme primitivement; de grandes coupures sont pratiquées et des interversions dans les parties vocales (5).

Sans doute il n'y a pas lieu de regretter l'exclamation du vieil Aslak répondant à la malédiction d'Hulda par un iro-

(5) Ce qui dans la partition de piano page 258 appartenait au rôle de Swanilde est attribué à celui d'Eiolf dans la partition d'orchestre publiée. Celle-ci, autographe, complète, est conservée par la famille de Franck.

nique : *Propos de jeune fille...* dont certains n'ont pas oublié l'accent que, de sa plus rude voix, lui conférait le père Franck. Mais il est inconcevable qu'ait été supprimée dans la partition d'orchestre la scène émouvante où la mère des Aslak apaise la violence de ses fils. Duparc avait insisté pour que son maître la développât. Franck ne suivit pas ce conseil, se laissant persuader qu'au théâtre il importe d'être court. Mais, telle qu'elle subsiste heureusement dans la partition de piano, elle demeure une des pages les plus expressives de l'œuvre.

Quant aux dernières scènes, probablement par la volonté d'un régisseur, elles ont été particulièrement bouleversées.

Par suite de coupures continuelles, la partition de piano contient cinq cent soixante mesures qu'on ne trouve pas dans la partition d'orchestre où, en revanche, on en rencontre un certain nombre qui n'existent pas dans la première.

Sans doute l'essentiel de la musique a été respecté; mais on peut regretter que, sans tenter — inutilement du reste (les divergences entre la partition d'orchestre et la partition de piano le prouvent) — d'obtenir une édition conforme à la représentation, on ne se soit pas borné à publier le manuscrit tel que l'avait laissé le maître.

Ce manuscrit, si on consulte certains souvenirs précis, était complet. Une note, page 145, dit cependant : « Là s'arrête la réduction du piano définitivement mise au point par l'auteur. » La dernière partie n'aurait donc pas été retrouvée après sa mort?... Ce fait inexplicable constaté, pourquoi n'avoir pas tout simplement fait une réduction pour le piano d'après la partition d'orchestre qui, elle, n'avait pas été égarée?... Cela n'eût-il pas mieux valu que de « tirer l'accompagnement à partir de cet endroit des notes manuscrites de l'auteur », ce qui n'offre pas un sens très appréciable?

Si la musique d'*Hulda* subit, lors de sa représentation au théâtre et de son édition, certaines modifications, il en fut de même du livret, où les noms des personnages et le texte ont été souvent changés. Assurément personne ne trouvera grand inconvénient à ce que Thordis soit devenue Edel, que Gunnar ait pris le nom de Gunther, ni que : *je l'abhorre* ait été remplacé par : *je l'ignore*, et *elle me plaît*, par : *moi, je l'aime...*,

mais alors, pourquoi avoir conservé, parmi tant d'autres gentillesses, « Oh! douceurs éclipsées! », et avoir respecté le gémissement (6) du coq de bruyère?

POURQUOI LA PARTITION GRAVÉE DE GHISELLE NE DONNE PAS L'IMPRESSION EXACTE DE LA MUSIQUE DE FRANCK

La composition de *Ghiselle* fut étonnamment rapide puisque, commencée à l'automne de 1888, elle fut terminée le 21 septembre 1889. Quand le maître mourut, le 8 novembre 1890, il avait encore travaillé à cette œuvre pendant les derniers mois de sa vie et terminé l'instrumentation du 1er acte. A cinq de ses élèves, S. Rousseau, A. Coquard, V. d'Indy, A. Chausson et P. de Breville, fut confiée celle des deux derniers, puis, comme *Hulda, Ghiselle* fut représentée à Monte-Carlo le 5 avril 1896.

La partition publiée respecte, nous dit l'avant-propos, l'exacte physionomie du manuscrit original, c'est-à-dire reproduit l'esquisse de Franck qui, nullement écrite en vue du piano, est un simple abrégé où le plus souvent l'harmonie est seule indiquée. Il importe donc de ne pas oublier que, dans bien des cas, celle-ci doit être mouvementée, c'est-à-dire réalisée par des dessins (7).

En même temps que son opéra, Franck écrivait son sublime quatuor à cordes. Quelle différence de style entre ces deux œuvres! Son vrai domaine, celui où il osait être créateur, était la musique pure. Au théâtre, il ne prétendait pas innover (8); il acceptait les conventions et se contentait de faire de la musique sans chercher une nouvelle expression dramatique.

Peut-être l'eût-on quand même accusé de wagnérisme? Mais la mort ne lui permit de proposer sa partition à aucun directeur.

(6) L'heure où le jour est endormi,
Où le coq de bruyère a longuement gémi...

(7) Parfois cette nécessité est expressément indiquée. Sinon que signifierait, page 196, la mention : « Plus de mouvement », alors que se succèdent des valeurs longues et que *noire*=69 au métronome remplaçant *noire*=80 augmente la durée de chaque temps.

(8) Lorsque Franck demanda un livret à Gilbert-Augustin Thierry, il le réclama « dramatique, à la manière des opéras de Meyerbeer » (Propos cité par le fils du poète.)

UNE IMPROVISATION DE CÉSAR FRANCK

Sous le portail de Sainte-Clotilde, à gauche, une petite porte (9) s'ouvre sur un escalier tortueux. C'est par là que régulièrement pendant trente ans, deux fois par semaine, Franck monta à la tribune de son orgue, où venaient souvent le trouver quelques élèves et amis fidèles.

Là se rencontraient d'Indy, Duparc, Pierné, Bordes, Poujaud, Chausson, Benoit, Ropartz, Tournemire, de Wailly, de Serres... Et là, un matin, Ysaye présenta au maître un admirateur encore inconnu : Jules Laforgue.

Il aimait voir auprès de lui ces auditeurs attentifs, qu'il accueillait avec son large sourire et, selon l'expression si juste de son curé, M. le chanoine Gardey, « les mains ouvertes, comme le cœur ».

Un des plus assidus à ces offices, — office religieux, office musical, — se souvient particulièrement d'un jour où, à l'instant où Franck s'apprêtait à commencer une improvisation pendant l'offertoire, arriva Duparc.

L'accueillant joyeusement : « Vite, lui dit-il, en lui tendant le petit cahier où il en avait noté un grand nombre, choisissez un thème. » Et Duparc lui en ayant aussitôt indiqué un : « Mais vous êtes fou, se récria-t-il... Que voulez-vous que je fasse de cela? Il n'y a plus rien à dire, c'est un sujet traité d'une manière définitive. »

Cependant Duparc insistait et le temps pressait...

Soudain, comme saisi d'une inspiration subite, le maître abaissa ses mains sur le clavier, et alors, à l'admiration stupéfaite de tous, se déroula une extraordinaire fantaisie où le thème donné (c'était l'*Hymne à la joie*, le final de la IX[e] symphonie) après des transformations, ou plutôt des créations successives, pour conclure se mua en prière, mais en *prière de Franck*, telle que les derniers chorals nous en ont laissé d'immortels exemples.

« Nous venons d'assister à un véritable prodige, et ce que nous avons entendu — à jamais perdu, hélas! — est miraculeux », murmura Duparc, tandis que Franck achevait de

(9) Depuis novembre 1923, une plaque de marbre indique que cet escalier conduit à l'orgue de César Franck.

repousser ses jeux et de décrocher ses pédales. Mais lui, imposant silence à l'enthousiasme dont il sentait que chacun de nous voulait lui faire part, se contenta de dire en souriant : « Vous m'avez tendu un piège, je crois n'y être pas tombé. »

Puis, ainsi qu'il en avait coutume à ce moment de la messe, il descendit de son banc, et, confirmant par un geste humain de foi la prière que venait d'exhaler son âme d'artiste, il s'inclina profondément tandis qu'à l'autel les tintements de la clochette annonçaient les phases de l'Elévation.

COMMENT FRANCK TRÈS MALADE ASSISTA CEPENDANT AU CONCOURS D'ORGUE DE SA CLASSE

Franck était très malade des suites de l'accident de voiture (10) qu'il avait subi en mai. Un repos absolu lui était imposé.

Mais l'idée de ne pas être présent, pour la première fois, à son concours d'orgue, l'agitait tellement que son médecin, le Dr Ferréol, estima que mieux valait encore l'autoriser à y assister que de provoquer peut-être un accès de fièvre en le lui interdisant.

Un élève l'accompagna dans une voiture qui, afin de lui épargner de douloureuses secousses, marchait au pas, car le moindre mouvement lui était une souffrance.

Mais, une fois au Conservatoire, rien ne l'empêcha d'aller et venir avec vivacité de l'orgue à la table du jury.

Un des concurrents joua une des pièces de son premier recueil, et il put entendre Ambroise Thomas qui, hochant la tête, déclarait presque à haute voix : « C'est vague... c'est vague... »

Il est juste d'ajouter qu'ensuite, un autre ayant exécuté son admirable *Prière en ut dièse,* le même Ambroise Thomas daigna lui dire : « Un beau morceau, Franck... » Et le pauvre maître, tout joyeux de ce compliment, s'inclina avec un : « Monsieur le Directeur » reconnaissant.

(10) Au mois de mai 1890, se rendant un soir chez son élève Paul Braud, il ne put se garer du choc d'un omnibus dont le timon le frappa au côté. Quelques mois après, une pleurésie se déclara, puis une péricardite qui devaient l'emporter le 8 novembre de la même année.

COMMENT FRANCK ÉPROUVA QUELQUES SCRUPULES A UTILISER POUR UNE ŒUVRE COMMANDÉE PAR UN ÉDITEUR CERTAINS THÈMES PERSONNELS DONT IL S'ÉTAIT SERVI COMME SUJETS D'IMPROVISATION

Tous les élèves de Franck se souviennent du petit cahier (11) où il notait des thèmes parmi lesquels il choisissait les sujets de ses improvisations. Il y en avait de Schubert, de Beethoven, de Mozart, de Berlioz, d'Alcan, de Castillon... Il y en avait aussi beaucoup de personnels.

Peu de mois avant sa mort il me fut donné de le feuilleter avec lui-même.

Il venait de me jouer les deux premiers chorals d'orgue qui, avec le troisième seulement esquissé alors, forment un émouvant testament musical tel que Bach seul en a laissé un semblable, — et je me souviens du funèbre pressentiment qui m'envahit alors en pensant que, l'année précédente, il m'avait dit : « Avant de mourir, j'écrirai des chorals d'orgue, ainsi qu'a fait Bach, mais sur un autre plan. »

M'ayant montré ces incomparables chefs-d'œuvre, il me dit encore : « Je travaille aussi à de petites pièces pour harmonium. C'est une commande que m'a faite un éditeur », et il insistait avec une sorte de fierté naïve sur ce mot *commande*, tout nouveau, je crois, dans sa vie. Aussi est-ce avec toute sa conscience qu'il entendait lui faire honneur.

Il m'expliqua : « Ce recueil doit se composer de cent pièces. Voici comment je les conçois... Mais cent pièces cela nécessite une grande dépense d'idées. J'en pourrais prendre dans ce petit cahier que vous connaissez bien, ajouta-t-il. Après tout, elles sont de moi, elles m'appartiennent. Mais, à la vérité, je les ai souvent utilisées pour improviser. Ai-je le droit de m'en servir en cette occasion où, en somme, ce qui m'est demandé, c'est une œuvre nouvelle?... »

Pour nous musiciens, pour d'autres aussi, pareille préoccupation et semblable scrupule ne sont-ils pas un enseignement?

Par eux, en outre, il me semble que se dévoile un peu l'âme

(11) Ce petit cahier appartient actuellement à Gabriel Pierné auquel Franck témoignait une grande affection et qui lui succéda à l'orgue de Sainte-Clotilde.

candide de celui devant lequel, tout confus, une charmante élève, à qui il venait d'accompagner l'air de l'*Archange de Rédemption*, s'écriait, — comme avait fait jadis A. de Castillon : « Le père Franck, c'est un séraphin. »

QUELS FURENT LES DERNIERS MOMENTS DU PÈRE FRANCK

C'est la dernière fois que je le vis. Au retour de l'été j'appris que la maladie s'était aggravée, et bientôt tout espoir fut perdu.

Depuis quinze jours déjà il ne recevait plus personne.

Mon camarade Charles Bordes et moi-même résolûmes alors de forcer sa porte et de lui apporter une dernière fois l'hommage de notre affectueuse admiration.

Nous prîmes rendez-vous pour cette suprême démarche à Saint-Gervais, où Bordes était maître de chapelle. Mais le matin, de bonne heure, je passai boulevard Saint-Michel. Hélas! Tout était fini...

Je courus à Saint-Gervais apprendre à Bordes la triste nouvelle, et tous deux nous vînmes nous agenouiller en pleurant au pied du lit où, un bouquet de violettes entre les mains et éclairé par un pâle soleil de novembre qui mettait un nimbe d'or à son front, reposait notre maître.

Nous recueillîmes alors quelques détails sur ses derniers jours.

Tandis que d'heure en heure déclinaient ses forces physiques, son génie musical survivait, presque malgré lui. Une fugue s'organisait dans sa tête, il en voyait distinctement tous les épisodes et éprouvait de ce travail inconscient une grande fatigue, dont il demandait à son médecin de le délivrer.

Puis il ne parla plus, sinon pour murmurer parfois : « Mes enfants... mes pauvres enfants!... »

Quelques heures auparavant, il avait reçu la visite de son curé, M. le chanoine Gardey. Comme, de peur de l'impressionner, les siens lui disaient : « Voici Monsieur le Curé qui vient... en ami », celui-ci les écartant demanda : « Monsieur Franck, ne voulez-vous pas causer avec moi en particulier? — Je le veux », répondit à très haute voix le mourant.

Ils restèrent seuls quelques instants... et Franck mourut en chrétien.

COMMENT FRANCK PAR SA VIE, PAR SES ŒUVRES, FUT UN ARTISTE CHRÉTIEN

Si, un instant, il s'était laissé séduire par le jeune galiléen de Renan, à une allusion qui, à ses derniers jours, lui fut faite à ce sujet il se hâta de répondre : « Tout cela est oublié. » Car sincèrement, simplement chrétien, il le fut pendant toute sa vie, et l'œuvre musicale de cette vie entière fut une prière et une actions de grâces.

Sa foi, qu'il confessa à sa dernière heure, il l'affirmait déjà en 1860 lorsque, dans sa messe, s'inclinant devant le mystère de l'Incarnation, après : *Et Homo factus est*, il faisait murmurer par le chœur : *Credo*, — et quand, acceptant le poème de *Rédemption*, tout d'abord destiné à un autre, il déclarait : « J'en ferai la musique, et je la ferai très bien, parce que, ce qu'il y a là, je le crois. »

De même, c'est par une œuvre de sujet religieux, exprimant par l'art dont il avait reçu le don sa reconnaissance envers Dieu qui le lui avait accordé, qu'il célébrait ses joies intimes.

En 1881, il avait résolu de se consacrer désormais à la musique instrumentale, mais — il le révéla lui-même — un événement heureux ayant eu lieu dans sa famille, en action de grâces il composa encore le petit oratorio de Rébecca.

La liste serait longue, comprenant presque toutes ses œuvres, si on voulait énumérer celles qui lui furent inspirées par le sentiment religieux, depuis *l'Ange et l'enfant* : *Ruth*, nombreux motets, *Messe*, *Rédemption*, les *Béatitudes*, *Rébecca*, la *Procession*, la *Vierge à la crèche* enfin, cette exquise miniature qui suffirait à justifier le nom de *pater seraphicus* qui souvent lui fut donné.

Il n'est pas jusqu'au vieux mythe païen qu'il ne transforme sous cette influence chrétienne, — ainsi que dans certaines églises d'Italie sont devenues statues de saints celles qui figuraient jadis les dieux de la mythologie, — et on peut dire que volontairement il a fait du duo d'*Eros et Psyché*, dont il a banni toute sensualité, ainsi que l'a remarqué d'Indy, presque comme dans l'*Imitation* le dialogue de l'âme et d'un séraphin.

Enfin ne sont-ce pas aussi des méditations religieuses que

4



la plupart de ces magnifiques morceaux destinés à l'instrument chrétien par excellence, l'orgue : la *Grande pièce symphonique*, la *Prière* dédiée à son maître Benoist, et avant tout le *Cantabile*, oraison d'une expression si intense, enfin les sublimes *Chorals* qui, écrits pendant ses derniers jours en 1890, en sont en quelque sorte l'émouvant *Amen*.

CE QUE FUT LA CÉRÉMONIE FUNÈBRE A S[te]-CLOTILDE, PUIS L'INHUMATION

Quelques élèves s'ingéniaient à composer un programme musical pour la cérémonie funèbre, quand on apprit que Colonne, accomplissant un généreux geste de réparation et d'amende honorable, viendrait avec l'orchestre des concerts du Châtelet rendre hommage au maître disparu.

Mais pas une note de Franck ne figurant à son répertoire, en guise de *Requiem* il exécuta le début d'*Irlande*, poème symphonique de Mlle Holmès, introduction à des danses!... A l'offertoire, Gigoux joua à l'orgue le *Cantabile*, une des plus belles pièces de Franck, puis M. le chanoine Gardey, curé de Sainte-Clotilde, prononça en chaire un éloquent éloge funèbre de celui qui, pendant trente ans, avait fait retentir de ses sublimes improvisations les voûtes de son église.

Sans faste, sans apparat, le cortège se dirigea ensuite vers le cimetière de Montrouge où Chabrier, au nom de la Société nationale, dit un touchant adieu au maître, « un des plus grands artistes du siècle ». (1)

Ni ministre des Beaux-Arts, ni directeur du Conservatoire où Franck était le doyen des professeurs, ne s'était fait représenter. Pas même n'était présent un délégué de la Société des auteurs! Seuls, derrière le groupe ému de ses élèves, qui avaient accompagné jusqu'à sa tombe leur bon père Franck, quelques humbles, des pauvres qui chaque dimanche imploraient sa générosité lorsqu'il descendait de la tribune de son orgue, et son facteur dont certains se souviennent de l'avoir vu en larmes auprès de la fosse où allait provisoirement être descendu son cercueil (12).

PIERRE DE BREVILLE.

(12) Quelques années plus tard, il fut exhumé et transporté au cimetière Montparnasse dans un mausolée dont l'architecte fut G. Redon. Un médaillon du maître Rodin y est encastré.

(1) Il repose aujourd'hui au Cim. Montparnasse

TROIS CONTES NÈGRES

—

LE SECRET DU MALAFOUTIER

Ce jour-là, le malafoutier était allé dans la forêt avec son chien. Arrivé à ses palmiers, il était monté pour prendre le vin de palme, mais, à cause d'un geste un peu brusque, les bretelles de raphia qui tenaient la calebasse devant le trou d'où le jus coule s'étaient rompues; la calebasse toute pleine était tombée par terre.

L'homme descend pour retrouver la calebasse, mais sans réussir à mettre la main dessus.

— Si pourtant mon chien était un homme, soupirait-il, au lieu d'être le chien qu'il est!

La-dessus le chien se met à rechercher la calebasse et la découvre dans les épines d'un buisson.

— Que vouliez-vous me dire, dit alors le chien à l'homme, en souhaitant que je sois plutôt un homme qu'un chien?

— Je voulais dire qu'alors tu eusses retrouvé et rapporté la calebasse à ton maître...

— Voulez-vous que je vous la rapporte?

Comme l'homme avait fait signe que oui, le chien courut la prendre où il l'avait vue et la rapporta au malafoutier.

— Tu comprends donc ce que les hommes disent? demanda-t-il au chien.

— Tout ce que vous dites, vous, les hommes, tout ce que disent les animaux, tout ce que chantent les oiseaux, nous le comprenons. Notre flair nous permet de dépister les bêtes de la forêt rien qu'à l'odeur qu'elles laissent derrière elles.

— Ah! il nous faudrait votre flair, dit l'homme, c'est alors que nous prendrions des bêtes à la chasse!

— Ce n'est pas tellement difficile, répliqua le chien. Il suffit de vous mettre dans les oreilles le petit appareil qui sert à comprendre les animaux, et dans le nez celui qui sert à les dépister, à l'odeur!

— Et tu crois qu'alors je comprendrai le langage des bêtes et des oiseaux et que je reconnaîtrai les traces de leur passage?

— Bien sûr.

— Alors veux-tu me les placer dans le nez et les oreilles?

— Je le ferais volontiers, si je ne savais d'avance que ces secrets sont capables de vous jeter dans la misère.

— Comment cela?

— Infailliblement, vous qui respectez aujourd'hui votre chef et les notables de la tribu, vous qui êtes convaincu du prestige de l'homme sur les animaux, quand vous comprendrez ce que disent entre elles les poules de votre basse-cour, vous ne pourrez vous empêcher de rire.

— Et alors?

— Et alors votre chef voudra savoir pourquoi vous riez et vous ne pourrez vous empêcher de le lui dire. Or l'homme qui révèle les secrets des animaux se condamne du fait même à mourir, aussitôt.

— Je ne dirai rien!

— Si ce n'est au chef, ce sera à vos amis, à votre femme, à un petit enfant qui voudra savoir.

— Je suis courageux, j'ai le cœur solide. Je te promets que je me tiendrai à quatre pour ne pas rire et surtout pour ne pas dévoiler les secrets que tu vas me confier.

— Puisque vous le voulez! dit le chien, et il prit aussitôt les mesures des oreilles et du nez de son maître, afin que les petits appareils s'y adaptent parfaitement.

Et dès qu'il les eut placés au bon endroit, l'homme en effet prit à la chasse autant de bêtes qu'il voulut, un jour un beau buffle, un autre jour un éléphant ou bien un hippopotame. Il faisait boucaner la viande et la ven-

dait au marché, ce qui le rendit bientôt très riche.

Sa femme, devant cette veine extraordinaire, était intriguée; elle aurait voulu savoir à quoi la devait, tout à coup, son mari, puisque..., jusque-là, il avait été un très médiocre chasseur.

L'homme cependant défendait adroitement son secret et se taisait.



Un soir qu'il se croyait seul dans sa hutte, il entendit une fourmi dire à une autre fourmi :« Ce soir, je la mordrai dans la fesse, ça lui apprendra à venir toujours s'asseoir où je me chauffe! »

Evidemment la fourmi parlait de la femme du malafoutier.

Cela fit rire le mari.

— Pourquoi as-tu ri? dit la femme en se montrant sur le seuil, car tu as ri, je t'ai entendu.

— Oui, j'ai ri; j'ai ri, pour rien, parce qu'il y a de drôles de choses dans la vie!

— Voilà longtemps que je l'ai remarqué, dit la femme, tu n'as plus confiance en moi. Je ne sais rien de ce que tu fais et de ce que tu penses. Tu me traites exactement comme une esclave à qui tu ne dois aucune considération. Je suis pourtant ta collaboratrice, ta conseillère et j'ai le droit de partager tes pensées et tes desseins!

En ce moment, la malicieuse fourmi se mit à dire à son amie :

— L'entends-tu, la « collaboratrice » et la « conseillère ». C'est deux fois que je la mordrai, ce soir et à l'endroit le plus sensible, encore!

Le pauvre homme, en entendant ces paroles de la fourmi, ne put s'empêcher de rire de plus belle.

Cela mit au comble la colère de la femme.

— Ecoute bien, mon ami, reprit-elle, cette comédie a suffisamment duré. J'ai eu patience jusqu'à ce jour, mais si tu ne dis à l'instant pourquoi tu te mets à rire devant moi, je retourne chez mes parents... et tu pourras chercher une autre femme, disposée à supporter tes affronts.

— ...

— Pourquoi ris-tu?

— Je te le dis, pour rien du tout.

— On ne rit pas pour rien. Donc, je m'en vais.

Le malafoutier aimait beaucoup sa femme, beaucoup trop sans doute; car il lui demanda sept jours pour réfléchir à la réponse qu'il lui devait faire.

— Non, répondit-elle, plus enragée que jamais, c'est tout de suite que je veux savoir!

Evidemment, l'importance que le mari semblait attacher à son refus de parler ne faisait qu'exaspérer la curiosité de sa femme : elle bouillait, comme une marmite sur le feu!

Or voilà qu'elle s'assit, en ce moment, juste là où la fourmi l'attendait.

— Ne t'assieds pas là, dit le mari.

— Pourquoi ne m'assierais-je pas où cela me plaît?

— Parce que... parce que...

— Trop tard! « Aïe! » crie la femme, pincée au siège par la fourmi; et, du coup, croyant que son mari y est pour quelque chose, elle lui donne un soufflet.

Déjà elle décroche ses paniers, ses calebasses, elle plie ses pagnes et range ses colliers, elle va partir : le mari la laissera-t-elle aller?

— Ecoute, mon amie, c'est un secret. J'avais promis de ne le dire à personne, mais puisque tu m'obliges à parler, le voici!

C'est ainsi que le malafoutier raconta à sa femme ce qu'il avait pourtant bien promis de garder pour lui seul.

En ce moment, le chien vint aboyer sur le seuil : « C'est vrai, dit le malafoutier, j'avais promis... » Mais il n'eut pas le loisir d'en dire plus long, il tourna ses yeux en dedans et la mort l'avala.

FAIRE DU BIEN A TOUT LE MONDE

Mabokwansefu était la risée des autres hommes. Il avait le cœur si compatissant qu'il faisait du bien à tout le monde et du mal à personne.

Un matin, tandis qu'il se rendait à ses plantations, la houe sur l'épaule et la lance en main, il entendit, non loin du sentier, dans un grand piège qui se trouvait là, se débattre un gibier.

Il approcha et, se penchant sur la fosse, il reconnut à ses grands yeux mouillés, à la soie noire de son museau, aux petites cornes de son front, une mignonne Kashia qui se désespérait d'être prise.

La pauvrette, en voyant l'homme à la lance, se crut perdue. Que savait-elle de Mabokwansefu?

Aussi, lorsque l'ayant tirée de la fosse tandis qu'elle se débattait dans ses bras et essayait de lui porter quelques coups de cornes, elle l'entendit lui parler doucement à l'oreille, elle fut bien étonnée.

— Sauve-toi vite, lui disait-il, qu'on ne sache pas que je t'ai libérée! Ce n'est pas pour toi qu'on a fait cette grande fosse, petite nigaude!

Dès qu'il l'eut posée sur ses pattes, elle le regarda et, voyant qu'il parlait sérieusement, elle partit comme un trait.

Peu après, Mabokwansefu trébuchait sur un grand python avec une nichée de cinq jeunes, enroulés aux côtés de leur père et si raides de froid qu'il leur était impossible de faire un mouvement.

Dès qu'il les vit, Mabokwansefu leva sa lance pour se défendre, mais le python ne bougea pas.

— Ne frappe pas! disait-il. Prends-nous plutôt dans ton panier pour nous porter de l'autre côté de la rivière, là-bas, sur une roche où le soleil va darder bientôt.

Mabokwansefu aurait préféré continuer son chemin, sans se charger du python et de ses petits, mais il comptait sans son bon cœur qui, aussitôt, se mit à frapper dans sa poitrine et à lui répéter : « Oui, porte-le! Oui, porte-le! Oui, porte-le! »

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il enfin au serpent, en posant sa lance. Pourquoi es-tu là sur le sol?

— Il a tellement plu, la nuit dernière, que nous nous sommes laissés surprendre par le froid et, vraiment, il nous est impossible de nous déraidir!

Avec mille précautions, pour ne pas les blesser, Mabokwansefu parvint à faire entrer le python et ses cinq petits dans son panier; il serra au-dessus le couvercle et passa une cheville de bois dans l'œillet et, sa charge sur la tête, le voilà parti, dans la direction de la rivière.

A peu de là, le soleil se leva et se mit à darder à travers les joints du panier. Le python le sentait et se dégelait, les cinq petits pythons revenaient à la vie.

— Ne remuez pas, là-haut! dit l'homme à qui les pythons commençaient à peser, ne remuez pas, s'il vous plaît!

Le grand python morigéna ses petits et l'on se tint tranquille. Comme il faisait de plus en plus chaud, Mabokwansefu fut bien content d'arriver à la rivière : il allait pouvoir se désaltérer.

— Porte-nous dans la rivière aussi, demanda le grand python, pour que mes petits et moi, nous puissions un peu nous rafraîchir!

Sefu ne refusait jamais rien à personne. Il défit le couvercle du panier et entra dans l'eau avec eux, pour qu'ils puissent s'y rafraîchir.

— Un peu plus loin! demanda le python.

Sefu, le brave homme, avait de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Plus loin encore! suppliait le python. Et toujours Mabokwansefu entrait plus avant dans le courant. Quand il eu de l'eau jusqu'aux épaules, il s'arrêta et laissa sortir le python et ses petits.

Dès qu'ils furent dehors, le python enlaça son bienfaiteur et se mit à serrer ses anneaux de plus en plus fort.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui demanda l'homme.

— Je m'en vais t'étouffer, répondit le python. Il y a trop longtemps que j'entends parler du compatissant Mabokwansefu.

— Ce que tu vas faire est malhonnête, répondit le pauvre homme. Ce n'est pas ainsi qu'on récompense son bienfaiteur.

— Ma parole, on dirait que les hommes s'y prennent autrement, siffla le serpent.

— Mais oui, objectait Mabokwansefu, en se souvenant qu'il ne lui était jamais arrivé de faire du mal à personne. Mais oui, les hommes s'y prennent autrement : ils rendent le bien pour le bien.

Le python secoua la tête :

— Si nous allions le demander au bananier qui pousse à la rive? proposa-t-il avec un mauvais rire.

Et ils allèrent près du bananier.

— Frère bananier, demanda Mabokwansefu au bananier, est-il honnête de maltraiter son bienfaiteur pour le récompenser? L'étouffe-t-on, le tue-t-on, le dévore-t-on?

Le bananier balança un peu ses longues feuilles et se mit à bruisser, comme si le vent les agitait et voici ce qu'il leur répondit :

— Je ne suis né que de l'an passé et déjà j'ai vu bien des choses! Mes oncles et mes tantes, de bons bananiers, portaient de généreux régimes de bananes. Les hommes sont venus avec un grand couteau, ont coupé les régimes et, pour remercier les bananiers, les ont cruellement abattus et jetés à terre. C'est le sort qui m'attend, moi aussi; car les hommes n'ont pas d'autre façon de récompenser le bienfait des bananiers.

Le python se jeta sur l'homme et s'enroula avec colère autour de sa poitrine.

— As-tu entendu ce qu'a dit ton frère le bananier? ricana-t-il.

— De grâce, supplia l'homme, retarde un peu ton ingratitude! Il ne faut pas juger par un seul témoin et n'entendre qu'une seule sentence!

Le python consentit et déroula ses anneaux.

D'un grand arbre de la forêt jaillissait, en bourdonnant, un essaim d'abeilles.

— C'est cela, dit Mabokwansefu, consultons les abeilles!

— Sœurs abeilles, sœurs abeilles, est-il honnête de maltraiter son bienfaiteur pour le récompenser! L'étouffe-t-on, le tue-t-on, le dévore-t-on?

Les abeilles agitèrent leurs ailes un peu plus vite et ainsi bourdonnèrent un peu plus fort, et voici ce qu'elles répondirent après s'être consultées :

— Nous ne savons pas ce qui est honnête ou ne l'est pas, mais voici comment les hommes récompensent les abeilles. Lorsque l'oiseau à miel les a conduits à notre nid, ils prennent leur hache et abattent l'arbre, puis ils y mettent le feu pour nous détruire et nous voler notre miel. Voilà ce que font les hommes!

De nouveau, le python s'élança sur Mabokwansefu et voulut le dévorer.

— Non, non, pas encore! criait le malheureux, pas encore! Il est impossible que les choses se passent toujours ainsi. Il nous faut encore d'autres juges, avant que tu me dévores!

Il eut beaucoup de peine à persuader le python, mais, « somme toute, comme je te mangerai quand même, à la fin!... », grommela le serpent.

Ils virent débusquer du fourré un fin museau de soie, deux petites cornes pointues, et deux yeux très doux. C'était une Kashia.

— Petite Kashia, ma sœur, lui dit Mabokwansefu, en la reconnaissant, trouves-tu juste que le serpent me dévore pour me récompenser de lui avoir sauvé la vie?

— Cela dépend, répondit la fine bête.

— Ah! ah! se rengorgea le python.

— Cela dépend du péril d'où tu l'as tiré.

— Faut-il raconter l'affaire?

— Oui, certes, reprit la Kashia, mais va lentement, ne passe rien et si possible, des gestes, oui, des gestes; car je suis difficilement attentive!

Mabokwansefu se mit donc à raconter comment il avait rencontré la famille du python, tout engourdie de froid, et l'avait transportée dans son panier jusqu'à la rivière.

— Ce que tu racontes là est impossible; il faut que je le voie de mes yeux pour y croire!

— Que tu es incrédule!

— Il ne ment pas, dit le python.

— Rien à faire. Je ne vous croirai que lorsque je verrai le python et ses petits dans le panier, exactement comme ils y étaient, quand l'homme le portait sur sa tête.

Le python commençait à s'impatienter. Il ouvrit lui-même le panier, y fit entrer les cinq petits et y entra lui-même.

— Excusez-moi, ajouta l'incorrigible Kashia, excusez-moi si je vous demande si vraiment la tête du serpent était, ainsi, hors du panier ou bien si elle était dans le panier, sous le couvercle.

— Qu'importe! dit le python.

— Pas du tout, insista la Kashia, je me refuse à vous donner mon avis, si cet homme ne me prouve pas qu'il vous a pu mettre tous dans le panier...

— Sotte! vitupéra le serpent, bien sûr que nous étions dans le panier, comme ceci, la tête posée sur les derniers anneaux du cou, sous le couvercle.

— Je ne comprends pas encore : est-ce que le couvercle était fermé ou libre?

— Il était comme cela, acheva Mabokwansefu, en poussant la cheville de bois dans l'œillet du panier.

— Je commence à comprendre, sourit la Kashia, mais dites-moi, l'homme, lorsque le couvercle est fermé ainsi, peut-on l'ouvrir de l'intérieur?

— Pas du tout...

— Très bien, très bien, voilà le cas bien exposé. Désirez-vous toujours mon avis, seigneur python?

— J'enrage de vous l'entendre donner!

— Maintenant que la cheville de bois est mise et que l'on ne peut pas ouvrir le couvercle de l'intérieur, il me semble que la question ne se pose plus de savoir si le python doit dévorer Mabokwansefu. C'est plutôt celle-ci : Mabokwansefu échappera-t-il à la mort en tuant le python? Mais cette question, permettez-moi de la lui laisser trancher lui-même, je n'ai pas assez d'expérience pour en être juge!

Mabokwansefu comprit alors, enfin, la ruse de la petite

Kashia. Il la chatouilla au front, entre les cornes, et lui sourit.

— Je te dois la vie! lui dit-il plein de gratitude.

— Tu m'as sauvé la mienne ce matin, répond la Kashia. Nous sommes quittes.

Et elle détala, de toute la prestesse de ses fines pattes.

Du méchant python et des petits pythons, il est inutile d'ajouter qu'ils ne feront jamais plus de mal à personne.

LE MARI ET SES DEUX FEMMES

Un homme avait épousé deux femmes. L'une travaillait aux champs, l'autre était habile à la pêche.

« Comme elles sont laborieuses! se disait le mari. Comme chacune fait bien sa besogne! »

Mais chacune voulait être la préférée et le mari n'arrivait pas à fixer son choix.

Cependant, tandis que la femme des champs débroussaillait la forêt, labourait la terre et ensemençait son champ, la pêcheuse apportait, chaque jour, du poisson frais à son mari.

Peu à peu, le mari, sensible à la bonne table, accorda la préférence à la pêcheuse. Que voulez-vous, du poisson, cela fait un plat excellent.

— Qu'est-ce que l'autre peut m'offrir? De la pâtée de manioc, quelques feuilles d'épinards? La belle affaire!... La pêcheuse est décidément la meilleure.

Donc, c'est la pêcheuse qui recevait ses faveurs, elle seule qui l'accaparait, tout entier.

La femme des champs ne le voyait presque plus chez elle et souffrait, sans rien dire, son injuste abandon.

Elle ne cherchait pas à savoir comment sa rivale avait réussi à la supplanter si absolument dans le cœur de leur égoïste époux.

Mais quand vint la saison des pluies, les ruisseaux se mirent à déborder de toutes parts, le fleuve grossit tellement qu'il envahit les rives et recouvrit les roseaux.

Il n'était plus possible à la pêcheuse d'aller à la pêche.

De là, plus de poisson frais dans l'ordinaire de M. le Mari.

Dans le champ de l'autre femme, au contraire la pluie avait favorisé la germination des graines. Le maïs s'était déjà élevé très haut. Puis il était venu à produire de beaux fuseaux tout gonflés de beaux grains et empanachés de longues barbes soyeuses et douces.

Le mil avait couvert tout le sol, les haricots étaient à point, le sorgho n'attendait plus que le moment d'être cueilli et broyé en farine. Le manioc avait déjà des racines grosses comme une jambe.

Tous les jours, la femme des champs se préparait d'excellent « bidja », bruni de sauce aux chenilles et aux fourmis ailées. Mais elle dînait seule, comme toujours. L'odeur ne pouvait manquer d'attirer le mari, mais il avait beau tourner autour de sa maison, elle n'y prenait pas plus garde que s'il avait été l'ombre de lui-même.

— Sans doute, se disait-elle en elle-même, son autre femme ne parvient-elle plus à l'intéresser?

Le mari maigrissait, mais il était si honteux de sa conduite passée qu'il n'osait rien dire.

Un jour, il n'y tint plus et, ayant mis son meilleur sourire sur ses lèvres, il lui dit, en l'appelant par son nom :

— Et vos plantations, comment vont-elles?

— Très bien, je suppose, répondit la femme avec une tranquille indifférence.

— Je les ai aperçues, l'autre jour, en passant : il me semble que votre maïs est à point pour en faire des « makende ». Croyez-moi, si vous attendez encore pour le cueillir, il sera trop sec.

— De quoi vous inquiétez-vous? Le maïs peut sécher, cela m'est égal. Je le mettrai au grenier, pour avoir des semences à la prochaine saison. Des « makende », d'ailleurs, j'en mange tous les jours!

A cela le mari n'avait rien à répondre.

Il se disait pourtant que cette femme des champs était la plus précieuse des deux, puisqu'elle pouvait avoir de la nourriture en toute saison.

Du côté de la pêcheuse, on entendait souvent des reproches et même des disputes.

Mais puisqu'on ne l'avait pas connue au temps des poissons, la seconde femme continuait d'ignorer ce qui se passait par là.

Mais voilà qu'un matin, elle découvrit qu'on était venu piller son champ. Des voleurs avaient brisé la cordelette en raphia à laquelle elle avait suspendu une amulette protectrice et avaient enlevé du maïs frais.

Elle rentra chez elle et mit son mari au courant du larcin dont elle avait été victime.

— Je m'en vais donc placer un piège dans votre champ, mon amie, répondit-il, et malheur à celui qui s'y fera prendre!

Pour savoir elle-même comment était arrangé le piège, elle accompagna son mari au champ; elle ne désirait évidemment pas y être prise elle-même.

Le lendemain, comme elle venait au champ, elle entendit une voix qui se lamentait :

Ah! douleur de mes reins!
Me voilà prise au piège!
Si je pouvais mourir
Avant qu'on ne m'y trouve!
Eyo, que vont-ils penser,
Mon mari et sa femme,
En me trouvant, ici?

A ces mots, la femme courut chez elle :

— Vite, dit-elle à son mari, allez à mon champ délivrer votre préférée; car la voleuse de maïs, c'était elle!

— Qu'elle y reste donc! répondit le mari; car moi je ne veux pas de voleuse ici.

— Vous ne pouvez pas la laisser là. Vous savez bien que, si elle y reste seulement une nuit, elle sera morte, demain matin!

— Ce n'est pas mon affaire, elle n'avait qu'à n'aller pas voler.

— Vous avez donc oublié la préférence dont vous la favorisiez naguère, lorsque les grandes eaux ne l'empêchaient pas d'aller à la pêche?

— Est-ce à vous, dont elle n'eut pas pitié en ce temps-là, d'avoir aujourd'hui pitié d'elle?

— Si vous nous traitez plus équitablement l'une et l'autre, je suis prête à pardonner. Allons, faites-moi le plaisir d'aller la délivrer. Désirez-vous qu'elle pourrisse là sans sépulture?

— Nous irons donc, puisque vous-même en avez pitié.

Ils allèrent donc et n'arrivèrent que juste à temps pour l'empêcher d'étouffer sous le tronc d'arbre qui la clouait au sol.

Désormais, on fut plus juste pour la femme des champs.

Le mari et sa première femme avaient payé trop cher la leçon pour oublier que les choses les plus utiles sont parfois cachées sous des apparences très modestes.

— Le temps est l'allié des patients, se contentait de leur répondre la femme des champs. C'est lui qui finit par faire rendre justice à leur tranquille résignation et à leur travail obstiné.

OLIVIER DE BOUVEIGNES.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

John Charpentier : *La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France,* Les Libertés françaises. — Maurice Le Blond : *La publication de la Terre,* Edgar Malfère. — Heinrich Mann : *Zola,* Nouvelle Revue Critique.

Sur le nom de Jeanne d'Arc, l'accord de tous les esprits se fait avec bonheur. Héroïne du rêve et du réel, personnage de légende et d'histoire, quelle âme pourrait-elle laisser insensible? Lire sa biographie, c'est entrer au pays des merveilles et c'est constater que le monde terrestre parfois fait accueil à l'Impossible. Le sujet d'une belle tragédie doit être invraisemblable, disait le vieux Corneille. Le sujet de l'épopée vécue par Jeanne est lui aussi chose invraisemblable. Quand on lit la fabuleuse aventure de la jeune fille, on découvre au moins une raison pour ne pas mépriser l'histoire : elle montre çà et là qu'il y a place pour l'extraordinaire dans le monde et qu'il est des moments où la réalité se fait docile à quelque rêve à première vue déraisonnable, né dans une âme subjuguée par sa révélation intérieure. Et l'on se dit pour un instant que si la réalité n'est pas sœur du rêve, c'est peut-être que le rêveur n'accorde pas une foi assez vive à la chimère qui l'éblouit. Jeanne est de la race des rêveurs qui commandent au réel parce qu'ils engagent à fond leur vie dans la partie qu'ils jouent, parce qu'ils aimeraient mieux ne pas vivre que de ne pas imposer leur rêve au réel. Mais il faut d'abord un rêve puissant et ardent! Et la plupart des rêveurs, à bien les prendre, n'ont que des velléités de rêve! C'est pourquoi ils manquent des ressources terribles et irrésistibles de la passion. Il y a d'ailleurs rêve et rêve! Il est

des moments dans l'histoire où flotte sur une époque l'obscur sentiment d'une tâche à faire, d'une mission à accomplir coûte que coûte. La mission est dans l'air et l'on dirait qu'elle cherche une âme pour l'accomplir. L'âme élue est alors dévorée par une chimère, mais par une chimère toute particulière qui a l'accent et la puissance de la Fatalité, par une chimère qui se présente, évidente et incontestable, comme la force des choses elle-même. Cette âme se sent choisie par le destin, elle s'apparaît comme l'instrument d'un dessein qui la dépasse, le doute lui semble presque sacrilège, elle perd même le sens de sa vie personnelle.

M. Jacoby a dit de Jeanne d'Arc :

> Le merveilleux de son existence se passe dans son monde intérieur, dans lequel nul ne pénètre et que nul ne connaîtra et ne comprendra jamais.

Oui, dans cette féerie qu'est la vie intérieure, il y a du merveilleux, du merveilleux qui le plus souvent est une floraison vaine, mais qui parfois correspond à quelque exigence impérieuse du Réel. C'est alors que le merveilleux intérieur né au secret d'une âme est capable de mordre et de façon décisive sur le monde des réalités...

M. John Charpentier donne pour titre à son très vivant ouvrage **La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France.**

> Si loin, dit-il, qu'on remonte dans l'histoire de tous les peuples, il n'est pas de phénomène plus étonnant que celui de la mission de Jeanne d'Arc; il n'est pas davantage de personnalité plus singulière que celle de cette jeune fille de dix-neuf ans, par les contrastes qu'elle présente.

Au cœur de son héroïne, M. John Charpentier nous conduit par sept chemins différents... Ou si vous voulez, ce sont sept pèlerinages successifs que nous faisons dans l'esprit de Jeanne d'Arc et dont chacun révèle un aspect essentiel de l'âme. Tour à tour nous apparaissent « la Foi », « le Bon sens », « l'Héroïsme », « la Charité », « la Pureté », « la bonne humeur » et enfin « la Poésie ». Nulle part le ton de la dissertation, ni celui de l'emphase. M. John Charpentier aime laisser parler les faits eux-mêmes. Le ton qu'il a choisi

est celui d'une simplicité vive qui convient tout particulièrement à l'héroïne. Le bon Faguet nous a dit que du personnage surhumain, déclamatoire et affecté qui régnait dans le théâtre de son temps, Corneille a fait « le personnage extraordinaire qui ne se trouve pas extraordinaire lui-même, et qui est simple dans la grandeur ». Affirmation qui ne convient pas toujours au personnage cornélien, mais qui semble faite à ravir pour Jeanne d'Arc. Car Jeanne d'Arc ne se trouve pas extraordinaire elle-même et elle reste simple dans la grandeur. Rien dans ses paroles qui sente l'infatuation ni l'orgueil. Ce qu'elle a fait lui semble tout naturel; ce sont choses qui devaient être faites! On respire même un savoureux parfum de naïveté dans la grandeur de Jeanne d'Arc. Son parler est direct, dru, avec une odeur charnue de terroir. Interrogée sur l'épée d'un Bourguignon qu'elle portait lorsqu'elle fut prise, elle répond : « Depuis Lagny jusqu'à Compiègne, j'ai porté l'épée du Bourguignon, qui était bonne épée de guerre, et bonne à donner de bonnes buffes et de bons torchons. » M. John Charpentier nous présente Jeanne avec pertinence au cours de son procès :

Les nœuds les plus serrés de l'argutie, elle ne se donne pas la peine de les dénouer, elle les tranche d'une réplique acérée par la moquerie. Toute l'ombre qu'on s'efforce d'épaissir autour d'elle n'assombrit pas la lumière qu'elle porte dans son cœur, et que traduit son limpide langage. Rien n'altère sa jovialité juvénile, ne flétrit la fraîcheur drue de son pittoresque.

M. John Charpentier nous donne de copieuses tranches de l'interrogatoire. Il y a grande joie à relire ces pages fort souvent étonnantes. De Jeanne d'Arc, M. John Charpentier a voulu faire avant tout la Fille de France par excellence. « Jeanne n'est pas une Française d'ici ou de là. C'est la Française. » En sorte qu'approfondir l'âme de Jeanne d'Arc, c'est descendre au plus vif du tempérament français... Voilà ce que M. John Charpentier a montré avec beaucoup d'aisance et de vivacité dans son livre qui vous prend tout de suite et ne vous lâche plus.

§

Zola, fort dédaigné au cours de l'après-guerre, a retrouvé

une vive faveur. Certains délicats comme M. André Gide ne lui refusent plus leur hommage. Il serait désirable qu'on essayât de faire le point avec équité sur le cas de cet écrivain. De force, il a donné droit de cité dans le roman à des aspects du réel qu'il n'y avait aucune raison d'exclure. Il a su rendre intéressantes les visions des tâches humaines dites grossières. Il a su donner du relief et de l'éclat à de pauvres êtres qu'on ne daignait pas regarder. Il a su insuffler de l'accent, du pathétique et du pittoresque à des vies misérables perdues dans la foule anonyme. Au monde de la trivialité, il a découvert une allure épique. Il a conquis le droit pour le romancier de se pencher sur les parlers populaires si aptes à rendre dans leur fraîcheur drue, dans leur intensité gaillarde, tout un monde capiteux de sensations. Il nous a fait sentir que la pruderie, la distinction anémique, la grisaille académique, la prudence universitaire et le goût prétendu aristocratique des élites de la Troisième République n'étaient pas les seules qualités possibles pour un romancier. Ses insuffisances? Pourquoi les dissimuler? Il parlait du « vrai », voire de son culte du vrai. Mais de ce côté, il se contentait un peu facilement. Le vrai dont il faisait sa proie était parfois chose un peu grosse. Il ne soupçonnait pas que, même pour étudier les gens « simples », il faut parfois des instruments plus fins et plus aiguisés que les siens. Au vrai les gens les plus frustes ont leurs complications et leurs subtilités. Il se voulait un romancier d'esprit scientifique, mais il ne savait guère que l'esprit scientifique est d'abord et avant tout un esprit d'investigation anxieuse qui ne veut se reposer sur aucune certitude. Sa conception de l'homme et du monde, Zola l'avait établie un peu vite et ne songeait guère à la remettre en question. Ses romans manquent de curiosité véritable pour certains aspects de la nature humaine. On a rarement avec Zola la sensation de toucher de l'irrévélé, du secret, de l'inconnu. Il exerce puissamment ses dons incontestables dans une gamme d'humanité un peu étroite. Se réclamer de l'esprit scientifique pour un romancier d'aujourd'hui conduirait à affirmer que Zola ne peint qu'une réalité partielle. La réalité intégrale déborde et de beaucoup cette œuvre. Car elle comprend les normes et l'exception, ce qu'il

y a de social dans les êtres et aussi ce qu'ils peuvent avoir de différent et d'unique. Et l'homme intérieur, pour un esprit vraiment scientifique, est tout aussi réel que l'homme physiologique. Zola ne s'aventure pas dans les zones de l'esprit humain qui correspondent, métaphoriquement parlant, à l'infra-rouge et à l'ultra-violet. Pour traquer les secrets de la nature, la science doit se faire parfois singulièrement ingénieuse, minutieuse et subtile. Qu'on songe à la microphysique! Pour Zola, le romancier doit se contenter de voir les choses en gros et au fond, toujours avec le regard de l'homme moyen et les habitudes du sens commun. L'esprit scientifique réclame autre chose que cela et, sans aller chercher si loin, l'observation humaine bien comprise a d'autres exigences. Dans la jeune revue *Arts et Idées,* M. Marc Le Breiz parlant de l'Italie de la Renaissance et de son art, les désigne ainsi : « cette outrance, ce paroxysme riche à la fois des affirmations les plus âpres, les plus barbares, et des sentiments les plus quintessencié ». En lisant cette phrase je songe à certains manques de Zola. Et cette phrase me semble capable de nous toucher, tout particulièrement, nous, hommes d'aujourd'hui. M. Georges Gruau, dans l'avant-propos à l'ouvrage de Heinrich Mann, rapporte que le critique allemand Holz nommait Zola le « Shakespeare du roman ».. .Je tombe en arrêt devant cette phrase et je suis content de la rencontrer. Elle m'aide à faire le point. Disons que l'œuvre de Zola n'est pas sans rapport avec une tranche du théâtre shakespearien. Je vois fort bien Zola campant à sa manière un Falstaff, mais il n'aurait pu nous donner l'équivalent d'un Hamlet... Or, il me semble que se sentir une vocation de romancier en l'an 1937, c'est être séduit par la trogne illuminée de ce vieux soudard de Falstaff, par la cynique scélératesse d'un Richard III, par la fantaisie voltigeante du *Songe d'une Nuit d'été* et enfin par l'âme problématique et complexe d'Hamlet. Je fais une place dans mon admiration à Zola, mais Shakespeare me semble plus intimement proche de nous. Et cela ne doit pas nous faire oublier que le roman d'aujourd'hui met Zola parmi ses précurseurs et que cet hommage est mérité.

Je ne puis que vous recommander la lecture de l'ouvrage

de M. Maurice Le Blond : **La Publication de la Terre.** Il est alerte et bien informé. Vous verrez comment ce roman s'est imposé à l'esprit de Zola; vous verrez comment il s'est documenté et comment il a conduit l'exécution du livre. M. Le Blond rapporte le mot du docteur Toulouse : « M. Zola, imaginant un roman, part toujours d'une idée générale. » Pour mon propre compte, je me défie un peu d'une telle méthode; je crois qu'il y a intérêt à partir de choses particulières et à leur donner des résonances dans l'universel. Sophocle, disait Goethe, ne part pas d'une idée, mais d'une légende. M. Le Blond a raison de faire un sort au mot de M. de Villeroy traitant Zola de « génial symphoniste ». J'applaudis avec conviction. Il me semble évident qu'avant les qualités d'investigateur psychologique ou social, la qualité de « symphoniste » est la qualité innée du romancier. En définitive, c'est peut-être ce génie de « symphoniste » qui fait émerger les romans de Zola parmi beaucoup d'autres romans réalistes et naturalistes. Je le répète, le livre de M. Le Blond est de première utilité pour apprécier l'œuvre de Zola.

Le livre de M. Heinrich Mann **(Zola)** est un ardent panégyrique plutôt qu'une étude à proprement parler. M. Heinrich Mann s'efforce de donner Zola en exemple aux romanciers d'aujourd'hui. A l'entendre, le romancier d'à présent doit, comme Zola, communier avec le mouvement profond de son époque et avec l'âme des masses. Je veux bien, mais si des œuvres intéressantes peuvent naître de cette manière, je sais bien qu'il en est — et de premier ordre — qui naissent d'une impulsion toute différente.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Hommage à Raoul Ponchon. — Philéas Lebesgue : *La Corbeille du* *'oir, ou le Livre des Zéjels*, la Neuville-Vault. — Philéas Lebesgue : *.'Arbre des Fées, poèmes d'hier et d'aujourd'hui*. « Petite Collection la Primevère ». — Nicolas Beauduin : *Santa Venezia*, « Editions du Trident ». — Roland Bernhard : *Evasions*, « les Feuillets Poétiques et Littéraires ». — Paul Fontan : *Quelques Vers*, Editions Cosmopolites.

Je ne peux pas omettre, en tête de cette chronique, de saluer la mémoire de **Raoul Ponchon** que la mort, le 2 décembre dernier, nous ravit. Il n'a publié qu'un livre, *la Muse au Cabaret*, choix établi par lui-même entre les innom-

brables chroniques rimées dont il enrichit pendant des années feu *le Courrier Français* et *le Journal.* Ce choix, qui lui a valu tant d'admirateurs, est cependant insuffisant à le faire connaître. La poésie dite burlesque ne s'honore pas de nom plus grand que le nom de Raoul Ponchon. Las! s'est-il, un jour, écrié,

> Las! pauvre poète burlesque,
> Tintamarre-funambulesque,
> Qu'est-ce que je viens faire ici?
> Moi qui m'attarde en quelque sorte,
> — Si la vanité ne m'emporte —
> Entre Scarron et d'Assoucy.

« Entre Scarron et d'Assoucy! » N'était-ce étrangement se méconnaître? Paul Scarron, dit avec raison André Dumas dans son *Anthologie des Poètes français du XVIIe siècle,* doit le plus clair de sa renommée à l'étrange hymen qui fit de lui le prédécesseur du Roi-Soleil et aux infirmités qui firent de lui une sorte de monstre... Ses poèmes « dont le succès fut énorme, nous semblent aujourd'hui presque illisibles ». J'estime le « presque » fort indulgent, et d'Assoucy n'est rien auprès de Scarron. Les épigrammatistes du XVIII[e] siècle sont parfois spirituels, mordants, cruels, amusants même; ils n'ont rien qui permette de leur attribuer le nom de poète. Au XVII[e] siècle, il y a le puissant « bon gros » Saint-Amant, poète dont jamais assez on ne reconnaîtra la verve lyrique spontanée, mouvante, colorée, truculente si l'on veut, la joyeuse humeur en dépit même de la fortune, l'accent imperturbablement lyrique, et parfois même la grandeur. Au XIX[e] siècle, comme en toute forme qu'ait prise le lyrisme, Hugo domine avec le 4[e] acte de *Ruy-Blas,* la *Forêt Mouillée,* certaines pièces dans *Toute la lyre,* etc..., puis, quoique raffiné, délicat, mais, en aucun cas, débraillé, Théodore de Banville... Je ne vois à Ponchon aucun autre prédécesseur qui vaille qu'on le nomme. Aussi grand que Saint-Amant, pour le moins, il a de lui ingénument le ton de gouaille bon enfant, la prodigieuse et presque candide invention familière et comique, la justesse d'images et la musicalité parfaite. Et, à côté de cela, s'il chante les fleurs ou la femme, quelle ferme tendresse, quelle sensibilité

trempée de grâce et de ferveur! Et quel culte sans défaillance pour l'amitié, la nature, les poètes et la poésie. Un fin et souple artisan de tous les rythmes, un parfait, un grand parmi les grands poètes, à qui jamais ne fut rendue la justice due, tel était et restera pour les amateurs de poésie à venir Raoul Ponchon.

Le paisible bonheur d'un petit propriétaire à la campagne qui, chaque jour, de l'aurore au crépuscule, veille au bien-être de son jardin, rassure de ses soins l'éclosion d'une rose, encourage un frisson de ses fleurs, déroule une foliole embarrassée, pourchasse un insecte agressif et nocif, se délecte à un parfum, aspire le baume salubre de la terre remuée, arrose d'une main doucement experte et diligente ses plantations, et, entre temps, rêve, assis au penchant d'un cours d'eau léger qui tremble dans l'interstice des buissons, y trempe sa ligne, ou, négligemment, entr'ouvre les pages d'un vieux livre jamais lu jusqu'à la fin, j'y ai songé sans cesse tandis que m'enchantaient de lumière tendre et précise les poèmes réunis par Philéas Lebesgue sous ce délicieux titre : **La Corbeille du Soir, ou le Livre des Zéjels.** Il y a, en effet, chez Philéas Lebesgue l'homme de la nature, qui aime sa province, sa terre, les bois, les eaux qui l'environnent, la maison où il naquit et où il mourra, entouré des siens, les champs qu'il a ensemencés,et il y a, aussi, — c'est la merveille! — le prodigieux érudit, qui n'ignore rien des choses de l'Orient et de la Grèce d'autrefois et d'aujourd'hui, des choses de l'Europe balkanique, des choses de Lusitanie et du Brésil. Les grands poèmes épiques ou populaires, les recueils de chants populaires de ces contrées si diverses de langues, de mœurs et de pensée, il les connaît, et tous les sages, les savants, les poètes il les a fréquentés dans le passé, il est l'ami de ceux qui vivent de nos jours. Singulière vraiment et sympathique figure, grande figure que celle de ce laboureur passionné de culture au double sens, matériel et spirituel, du mot, et qui ne quitte l'araire que pour le« grimoire dans un livre de fer vêtu ». Homme admirable, savant si simple et pur, exempt des préventions d'école et des systèmes stérilisants, poète insoucieux de ce qui est de la mode, qui chante selon son gré, à son heure, parce qu'il lui est inspiré, bien ou mal, qu'importe, de chanter

comme l'oiseau chante, à son heure et pour gagner, lorsqu'il l'aura mérité, le ciel.

Il nous enseigne, modestement, au repli dernier de son recueil nouveau, ce qu'il sied d'entendre par *le Livre des Zéjels :* « Le Zéjel — dit-il — est un poème arabe à forme fixe, créé, au temps des Maures, en Andalousie, d'après des chants de bergers venus de Galice. Le Zéjel est également entré dans la poésie persane. » Quelles caractéristiques ce poème présente-t-il? Il met en valeur une impression, de nature, très simple; il est court, construit surtout en dizain, sur deux rimes ou assonances, disposées, en général, selon une loi fixe : un distique monorime, deux quatrains, dont les trois premiers vers riment entre eux, dont le dernier fait écho à la rime du distique. Du moins, est-ce cette ordonnance qui apparaît le plus fréquemment, dans les « Zéjels » de Philéas Lebesgue. Mais voici, au milieu de ceux-là, un poème de neuf vers (*Parfois je rêve...*), en voici un autre (*Minuit*) qui n'en a que sept. J'en citerai un, charmant, selon la formule que je crois « classique » :

Une rose au parterre, un sourire de femme :
Que faut-il donc de plus pour enchanter une âme?

Pourtant il vient un jour où Décembre flétrit
Les roses, où défaille en pleurs l'amour meurtri;
Dans le morne jardin nulle fleur ne sourit :
Où trouver désormais du rêve et de la flamme?

Au creux du violon qui sommeille en un coin?
Mais l'archet est rétif aux doigts gourds... Il est loin
Le temps où les chansons ne s'interrompaient point :
Reste le Souvenir... J'en dévide la trame...

En même temps qu'il recueille de si fraîches corolles en *la Corbeille du Soir,* Philéas Lebesgue, prodigue de ce qu'il dénomme ses « poèmes d'hier et d'aujourd'hui », a hanté **l'Arbre des Fées,** où sa méditation, ses songes, ses aspirations se font moins sereins parfois, plus mélancoliques, plus profonds : « Chaque heure a son secret » déclare-t-il, et il interroge, palpe, creuse, contemple en soi-même les visages de ses souvenirs, de ses mirages, de ses rêves, les frissons anciens de ses

lectures, les espoirs de ses longues études, leurs conquêtes, leurs humiliations aussi sans doute, son attachement aux traditions familiales, sociales, au bon labeur des champs, à sa maison, à sa terre. Mais on se trompe si l'on croit que son amour de la terre n'est que matériel, n'est pas l'expression d'un autre amour plus haut placé, éternel et quasi divin :

J'ai la terre, croit-on, pour seule souveraine;
C'est au Ciel que j'aspire, et le Ciel m'a dit : Oui !...

Il y a plus, il y a autre chose, dans **Santa Venezia,** que dans les recueils précédents de Nicolas Beauduin, *les Dieux-Cygnes* et *Mare Nostrum*. Il y a une expérience plus proche, de tendresse, de volupté, de désespoir et de désastre humains. Ou du moins, l'expression aux poèmes nouveaux en est plus proche. C'est un des prestiges les plus prenants du livre qui nous est offert que l'incessant amalgame d'élans et de désirs ou d'assouvissements amoureux avec le développement continu et volontaire d'un thème qui ardemment les illustre, s'en rehausse et ne parvient jamais à les absorber. La forte poigne du poète s'assouplit, caresse, soucieux, cette fois, d'un art accessible plus aisément, parce que la part du sentiment qui s'y exprime n'y est pas moindre que celle de la transposition sur un plan uniquement idéaliste et lyrique, ou mythique, avec une sorte d'ivresse aveugle, ou épique. Certes l'évocation de Venise dans cette suite de poèmes voués à sa gloire demeure prépondérante, et la brisure ne s'impose pas; le superbe orgueil de la Ville Sainte se retrempe en la splendeur évoquée de celle qui fut présente et qui a disparu. Le poète les distingue avec peine l'une de l'autre.

L'Exaltation consacre aux miroirs des rêves l'émoi, l'arome, la glorieuse splendeur, parmi les perles et le rire, de la Femme Aimée; un *Beau Voyage* les transporte, sans qu'elle s'éteigne, la Ville sainte, dans l'indécis des nuées marines, parmi les vagues dalmates et l'Orient entrevu sur les flots adriatiques. La Sérénissime, la Dogaresse resplendit « d'ambre et d'or », de marbres et de lumières, même si elle accepte, un instant, de déchoir, mais elle renaît, sainte et grandiose, et « musicienne du silence » eût dit Mallarmé, sur les bords mêmes de ce qu'on a cru être son sépulcre, et elle vit, elle revit, magique, atti-

rante, impérieuse, dans le rêve indéfini et le constant souvenir de qui l'a aimée et y a confronté ses amours. Solitaire, au long des flots, elle se peuple de tout l'orgueil des passions qui ont fécondé sa splendeur, et du rythme à jamais éclatant des flammes en fête où l'on crut la voir s'évanouir. Le Temps n'est plus, et l'éternité la ressuscite,

> L'ombre s'éloigne du visage de la terre.
> J'ai dormi cette nuit seul avec ma douleur!
> Maintenant devant toi, poète solitaire,
> L'aurore est à genoux comme une jeune sœur.

Est-ce un retour du Désir qui le tente? Il se croyait résigné ou du moins à l'abri par l'acceptation de la vie dans la vérité et la sagesse. Il n'attend plus rien. Et si les images anciennes renaissent, si la bonté pénètre encore en son cœur déçu, qu'importe l'amertume des durs regrets : toujours

> Et l'Espoir est debout sur la tombe des morts.
> Le baiser de la vie enivre la colline.

L'inspiration vénitienne n'est pas, on le voit, pour Nicolas Beauduin, uniquement objective ou pittoresque; il s'aperçoit, se sent, se voit vivre d'elle et en elle, ou c'est Venise qui est en lui, réagit, fermente ou succombe, se dresse en ses désirs secrets ou s'apaise langoureuse en sa résignation.

Je me suis laissé persuader par la confiante et généreuse préface de Pierre Créange, appui des très jeunes talents libres, mais je suppose que Roland Bernhard est extrêmement jeune. Ses **Evasions** sont touchantes un peu par leur puérilité romantique et l'inconsciente reprise de thèmes surannés. Du moins, le rythme ne s'embarrasse pas et ne s'entrave pas à vouloir esquiver les obstacles difficiles aux débutants. Il va droit devant soi, rien ne l'arrête, et il aboutit où il veut sans contrainte ni contorsion. C'est pour un poète à venir le point de départ. Qu'il se développe à présent et se trouve dans le labeur, la lecture et la méditation.

Quelques Vers, la modestie de ce titre m'avait attiré, mais l'auteur se satisfait d'une aisance comme impromptue et d'un travail banal. Peut-être si M. Paul Fontan le voulait, pourrait-il s'élever vers un plan supérieur; je crains qu'il n'en ait pas pris le chemin.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gabriel Brunet : *Etoile du matin*, Mercure de France. — Robert Brasillach : *Comme le temps passe*, Plon. — André Maurois : *La machine à lire les pensées*, Gallimard. — André Armandy : *Le Paradis de Satan*, Lemerre. — Mathilde Alanic : *L'oiseau couleur du temps*, Flammarion.

Les lecteurs du *Mercure* connaissent M. Gabriel Brunet, critique, et sans doute ils apprécient comme il convient, non seulement l'étendue de ses connaissances, mais la subtilité et la force de sa pensée, son aptitude à découvrir, entre les sentiments et les idées, des rapports nouveaux. Point d'esprit plus éloigné que le sien de la sécheresse et surtout de la convention. Et sa curiosité de la vie est insatiable. Après *Une femme se cherche* (titre, à cet égard, significatif) voici qu'il donne **Etoile du matin,** qui est, à la fois, comme il le précise, le « roman d'un enfant » et la « comédie d'une bourgade ». M. Brunet avait orchestré son œuvre précédente comme une symphonie. C'est encore musicalement qu'il développe celle-ci où les variations d'un amour puéril (ce qui ne veut pas dire insignifiant — bien au contraire!) brodent leurs fils d'or sur le fond de grosse laine, hautement colorée, que compose l'existence d'une agglomération de France dans une région — le pays de Combrailles — qui se situe entre Guéret et Montluçon, partie sur l'Auvergne, partie sur le Bourbonnais. Sa connaissance de la population qui vivait voilà trente ans, sur cette partie de notre sol est profonde, et résulte, à coup sûr, d'une intime fréquentation. Le réalisme qu'il apporte à sa peinture est d'un historien; et son pittoresque s'apparente, par l'exactitude que la trivialité même ne rebute pas, à celui de Téniers, ou pour ne pas sortir de chez nous, des frères Le Nain. On apprend, à lire *Etoile du matin,* bien des choses que l'on ignorait, par exemple qu'un instituteur, environ 1900, touchait 54 francs par mois quand il débutait — somme énorme pour un individu chargé de former de futurs citoyens; de quelle façon vivait, à la même époque, un sabotier; les prodiges qu'accomplissait sa ménagère pour faire vivre les siens; le respect que le bonhomme avait de son métier; comment une pensée philosophique — et l'on pourrait dire de caractère initiatique — présidait à l'exercice de celui-ci... Sans déclamation ni insistance satirique, M. Brunet nous

montre, parallèlement à la vie des humbles de Combrailles, la politique accomplissant dans cette bourgade son œuvre corruptrice. Un monde se défait. Faut-il dire qu'un autre va naître? Mais M. Brunet ne se pose pas de questions aussi graves; et son attitude demeure tout objective dans la partie de son roman où il rejoint le Balzac des *Paysans* et du *Curé de campagne.* Il n'intervient — mais par personne interposée — que dans les pages où il conte avec délicatesse et lyrisme, l'amour du petit André pour sa voisine, Gabrielle, la fillette du riche M. Rouffel. Un tel amour échappe à la laideur du vice. Il est indépendant de l'expérience acquise par le gamin, dans ses contacts quotidiens avec les bêtes ou à la faveur des propos et des gestes de ses camarades... Il est proprement féerique, et s'exalte de tout ce que caresse en secret l'imagination du héros de M. Brunet. Un tel amour est une projection de l'âme au-dessus d'elle-même sur le plan mystique, pourrait-on dire, en donnant à ce mot, avec Mallarmé (« que la vitre soit l'art, soit la mysticité ») sa signification la plus étendue. Il tient de l'extase; mais il est actif, créateur. On aurait tort si l'on s'étonnait de le trouver chez un petit rustre. Le paysan a des prudences et des finesses, un velouté d'âme, parfois, dont on ne s'avise pas, faute de pousser son observation au delà d'un examen superficiel. M. Brunet — ai-je besoin de le dire? — n'est point si naïf que de croire le monde composé de petits saints; à preuve les déceptions qu'il inflige à son héros. Mais il ne donne pas dans le travers de noircir les hommes à plaisir. Comme il y a une hypocrisie du beau, il y a une hypocrisie du laid. La sincérité du réaliste est précisément d'éviter l'une et l'autre. Au surplus, c'est surtout le ton qui fait, ici, la chanson. Ce roman, *musical* — je le répète — est d'un artiste abondant, *nombreux,* de la famille de Wagner. Il s'ouvre par un prélude à demi fantastique où le vent joue le rôle d'un esprit de conte du Rhin, qui s'amuse à mystifier les gens. Il reparaît, encore, dans le *final.* Et tout le long du récit, la note d'instruments rustiques est donnée par des mots empruntés à un patois mi-auvergnat, mi-berrichon, de caractère rigoureusement local.

Critique, aussi, comme M. Brunet, et critique au jugement aigu, M. Robert Brasillach n'en a pas moins le tempérament

d'un poète. Rien de surprenant à cela. Nous savons, depuis Baudelaire, que le pouvoir de l'analyse et celui de l'imagination ne sont point incompatibles, et qu'on les rencontre souvent, au contraire, chez le même individu. C'est sous l'influence d'un préjugé qu'on distingue entre le poète ou le romancier et le critique, et que l'on dénie à celui-ci le don créateur. Sainte-Beuve, qui avait de réelles qualités lyriques, s'est montré assez faible écrivain en vers; mais il apportait une intuition de poète à ses portraits critiques. Laissons ce débat, qui m'entraînerait hors du cadre de cette chronique, et revenons à M. Brasillach. Sa nouvelle œuvre **Comme le temps passe** sera considérée par beaucoup, moins comme un roman proprement dit que comme une sorte de poème. Il n'y a pas d'intrigue, il est vrai; il n'y a de récit, ni de caractère se précisant et se développant à mesure, au cours d'une crise morale ou sentimentale dans *Comme le temps passe*. C'est une suite de thèmes sur l'enfance, le goût de l'aventure, l'amour — enveloppés dans le sentiment mélancolique si cher à Proust, de la fuite des jours — que l'on y trouve. M. Brasillach a ceci de commun avec nombre d'écrivains de sa génération, qu'il est hanté par le souvenir de sa jeunesse, et qu'il demande l'essentiel de son inspiration au passé, s'il est renseigné sur le présent. Pour lui, c'est le passé qui donne au présent tout son prix, et peut-être lui demande-t-il cette assurance de durée que nous refuse, aujourd'hui, l'avenir... Je crois que, dans les temps où l'espoir s'obscurcit, — j'hésite à dire aux temps de décadence — le culte de la jeunesse se substitue à la vénération de la vieillesse. Aux âges primitifs, le sage est honoré pour l'expérience que de longues années lui ont acquise. Mais on se détourne des augures, aussitôt qu'ils radotent. Quoi qu'il en soit, M. Brasillach nous présente, ici, un couple, Florence et René, qu'il est allé chercher à Majorque, dans cet Eden que le rêve développe — avec plus ou moins d'exubérance — autour de toute vie à son début. Oui, Florence et René, c'est Adam et Eve avant la faute — une faute qu'il ne faut pas leur imputer, et dont la guerre sera, peut-on croire, la pathétique expression. M. Brasillach a le goût de la féerie et le sens du pittoresque familier. Il trouve des traits charmants pour évoquer les jeux de ses héros dans un jardin devant la mer; et

peu de contes donnent la même impression de magie que l'entrée de René dans la boutique de son oncle, prestidigitateur. La vision déformatrice de l'enfant embellit ou transfigure, dans ces pages, la réalité la plus humble d'une manière qui nous procure la sensation d'être « dans la chambre » et d'avoir les yeux de ce témoin puéril. De l'Hoffmann revu par Banville... On songe, d'autre part, au *Roman comique* de Scarron, aux artistes errants du *Capitaine Fracasse* de Gautier, à ceux des années d'apprentissage de Wilhelm Meister, en lisant le chapitre où René fait du cinéma. Mais quelle amusante note de *Modernité* dans tout cela! Et avec quel esprit M. Brasillach a renouvelé le vieil arsenal des voyageurs du chariot de Thespis, tout en reconstituant l'atmosphère où ils vivront de toute éternité, avec son mélange de gaîté, d'aventure, de réalité misérable et de nostalgie. C'est dans cette combinaison d'observation malicieuse et de consentement au rêve que M. Brasillach révèle, il me semble, le meilleur de son art. Cette fois la difficile fusion est réalisée. On trouvera, enfin, dans *Comme le temps passe*, une peinture de l'acte d'amour, qui a la beauté chaude et nacrée des tons d'un Corrège. La lumière qui palpite sur les chairs des époux qu'elle nous dévoile est si pure que la volupté de leur étreinte s'en spiritualise. Il ne s'agit point, ici, de panthéisme, cependant, M. Brasillach se garde bien de tomber dans le vieux poncif de la matière se divinisant, jadis illustré par Zola dans son Paradou. L'âme préside, dans son évocation, à la fête de la chair, ou plutôt demande innocemment à la chair une nouvelle incarnation, volontaire, celle-là même qui crée l'entité du couple. *Comme le temps passe* est une réussite. La subtile illusion qu'on en recueille, et qui est celle de respirer l'essence même de la vie, lui confère un charme auquel il ne me paraît pas qu'on puisse demeurer insensible.

Un conte scientifico-moral, et qui semble bien dirigé contre la psychanalyse, tel est **La Machine à lire les pensées** par M. André Maurois. Aussi souhaiterait-on qu'il fût traduit en anglais (je n'ose dire en américain), car c'est surtout outre-Atlantique que les méthodes du docteur Freud exercent leurs ravages... Mais il ne laisse pas de rappeler à nos compatriotes quelques vérités essentielles que certains seraient sages de

méditer. Un professeur de littérature française, appelé aux Etats-Unis pour y commenter l'œuvre de Balzac dans une de ces institutions libres qui florissent là-bas, fait la connaissance d'un savant, inventeur d'un appareil, le « psychographe », susceptible d'enregistrer les pensées de l'homme, à son insu. Notre professeur croit se trouver en présence d'une découverte capitale. Mais il lui faut déchanter, aussitôt qu'il l'expérimente à ses dépens. Un *psychogramme*, en révélant les aspirations velléitaires qui, pareilles à des brumes le matin, avant le lever du soleil, flottent sur notre conscience, ne donne de notre moi réel qu'une idée fausse. Ce n'est pas ce que nous rêvons qui importe, mais ce que nous réalisons. Et sans doute notre personnalité profonde se traduit-elle dans nos actes bien plutôt que dans nos pensées. « La rêverie n'a pas de rapport avec l'action réelle », dit excellemment au professeur de M. Maurois un philosophe de ses amis. Et il ajoute : « Un homme, sur vos pellicules, enregistre des conversations imaginaires avec sa maîtresse, avec ses collègues, avec ses enfants; ce serait une grande erreur que de tenir ces conversations pour une image vraie de ses rapports avec ces êtres. » C'est la vérité même. De tout ce qui s'agite en nous, cela seul constitue notre personnalité que nous rassemblons en faisceaux assez denses pour en faire des réalités. Et quel abîme sépare d'une œuvre le vagabondage de l'esprit! Concevoir un livre, « c'est fumer des cigarettes enchantées » a déclaré précisément ce Balzac dont le héros de M. Maurois commente « La Comédie humaine ». Ecrire un livre est tout autre chose. Seul compte l'effort que nous accomplissons pour le tirer de notre cerveau (« Un homme *croit* qu'il veut quitter une femme; il le dira dans vos psychogrammes; mais il ne le *veut* pas... ») Nos actes nous suivent, a-t-on constaté. Mieux : ils nous font; nous ne sommes que par eux. Ils nous enchaînent, faut-il encore affirmer. Au rebours, il est rare qu'une parole, plus rare encore qu'un désir ou une intention nous engage. Ce n'est pas le moindre mérite du conte de M. Maurois que de nous inciter à formuler ces vérités qu'on oublie trop, aujourd'hui, où les phraseurs sont rois. Il abonde, du reste, ce conte, en remarques subtiles, et de l'humour le plus fin. Voyez, notamment, l'hommage que M. Maurois rend aux méthodes chré-

tiennes quand il parle du « rosaire » dont on conseille de faire usage contre les indiscrets, aux malheureux guettés par le psychographe... Gardons-nous de la prétention de pouvoir tout expliquer de l'homme. C'est encore l'intuition du poète qui approche le plus de sa vérité. En remettant avec courtoisie la science à sa place, M. Maurois a fait œuvre utile. Cela ne l'a pas empêché de faire œuvre d'art en même temps.

Le Paradis de Satan par M. André Armandy, est un paradis tropical, transcrit d'après nature. La transcription, insuffisamment digérée, manque de recul; cela ressemble à du reportage jeune, plus photographié que pensé. L'intrigue aménagée làdedans n'a, par contre, pas un défaut : elle lance la curiosité, la dévoie, la remet en piste, la précipite vers un dénouement, qui n'arrive, avec tous ses bonheurs, qu'après la dose maxima d'inquiétude. Peut-être les gens chics qui sont emportés dans son courant n'ont-ils pas, dans la réalité, cet esprit contourné, travaillé, dont l'auteur les pare comme d'un surcroît d'élégance; peut-être les rois d'affaires, même anglo-saxons, n'ont-ils pas tant de malfaisance souterraine; peut-être un sorcier nègre ne se met-il pas si docilement au service du mercantilisme blanc, son plus direct ennemi... Mais en dépit de ces légers manques dans l'exécution, comment ne pas être lu quand on a ce doigté pour entraîner le lecteur moyen où il a tant envie d'aller?

Même doigté, pour une autre couche du lecteur moyen dans **L'oiseau couleur du temps** par Mme Mathilde Alanic — celle qui renâcle aux alcools des coktails modernes. La petite Marielle pourrait bien épouser tout de suite le peintre Lestouville, venu dans l'Anjou décorer un château de nouveau-riche. Mais son mariage aura une autre onction si elle se révèle héritière des anciens possesseurs de ce château. Le peintre ne sera ni fauve ni pompier; sa fiancée lui ajoutera le sens de la tradition, et la fille du nouveau-riche, qui protégeait leurs amours se fera religieuse (pourquoi? je ne sais pas...) Si, je sais; parce que cela parfera la couleur « vieux-temps » du tout, comme on peut l'imaginer, dans une atmosphère de petite-bourgeoisie, irisant les nuages de la camomille du soir — irréelle, inexistante, inviable, mais si chère, si consolante, comme tous les préjugés.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Matisse : *la Question de la Finalité en Physique et en Biologie; I. Principes généraux; II. Faits particuliers;* Actualités scientifiques, Hermann.

Les théories finalistes ont donné lieu à tant de discussions qu'on pouvait penser que les arguments pour et contre étaient épuisés. Or, grâce à sa vaste culture à la fois mathématique, biologique et philosophique, Georges Matisse a su apporter une contribution fort intéressante à **la Question de la Finalité.**

L'interprétation finaliste des phénomènes a été, peu à peu, abandonnée dans les Sciences physiques. On y invoque cependant encore les *Principes d'économie,* de *minimum,* de *simplicité.* En Biologie, on fait un appel constant à ces Principes.

Le Nature, pour obtenir un résultat déterminé, emploierait toujours un minimum de matière. On démontre qu'un tube creux présente, au point de vue mécanique, une résistance aux efforts plus grande qu'un corps plein de même forme. La Nature fait ainsi une économie de matière dans la construction des os longs des Vertébrés, dans la formation des tiges des Graminées. On préfère passer sous silence les cas où s'observent des productions exubérantes, tantôt indifférentes, tantôt nuisibles à l'animal ou à la plante, et qui peuvent même amener la mort de l'individu ou l'extinction de l'espèce.

L'exagération de la masse osseuse ou musculaire est évidente chez les Cétacés (Baleines, Cachalots), chez les Proboscidiens (Eléphants), chez les Reptiles disparus (Brontosaure, Diplodocus). De nombreux Insectes sont alourdis par des protubérances cuticulaires de grande dimension, inutiles, gênantes presque toujours pour l'individu : cornes ou « ornements » céphaliques des Dynastes hercules, des Goliaths géants. Des Mollusques, tels que les Tridacnes, sécrètent une coquille si massive qu'elle enlise les animaux dans la vase du fond et cause leur mort .Les Vertébrés, eux aussi, sont parfois encombrés de formations gênantes et inutiles : bois des Cervidés, cornes de certains Ruminants, défenses des Eléphants, dents des Morses. Deux figures de l'ouvrage de Matisse, repré-

sentant l'une un Basilic, l'autre un *Chlamydosaurus,* montrent à quel point, chez ces Reptiles, les phanères ont pris un développement monstrueux.

A première vue la *Loi du moindre effort* paraît avoir une portée plus grande que le *Principe d'économie de matière.* L'auteur fait observer que la notion d' « effort » est essentiellement une notion individuelle humaine; même dans des cas simples elle reste assez imprécise. Petit à petit, chacun de nous apprend à économiser les mouvements superflus et inutiles; et souvent nous préférons fournir un travail intense pendant un temps court.

Si, au lieu de considérer les actes des adultes, on observe les jeunes animaux, leurs jeux incessants, on verra que la nature organisée, loin d'épargner le travail, d'être économe de l'effort, se plaît à le gaspiller. Le jeune animal éprouve un besoin irrésistible de déverser la puissance dynamique débordante qu'il sent en lui; il ressent un bien-être, une émotion joyeuse au fonctionnement de ses muscles et de ses centres nerveux : le chevreau, l'agneau, bondissent dans la campagne, sans but utilitaire; le jeune chien court, aboie, saute, se roule, mordille, va, revient, fait cent fois le chemin, ivre de mouvement.

Chez les intellectuels, le goût du jeu, le plaisir de l'effort, la curiosité désintéressée, subsistent souvent. N'a-t-on pas fait de la suractivité, de l'effort maximum, un idéal?

L'idée de simplicité des mécanismes de la Nature s'est offerte aux philosophes et aux savants dès l'antiquité. Parmi les contemporains, nul n'a plus insisté sur le *Principe de simplicité,* ne lui a attaché une valeur plus grande que Boussinesq. « C'est toujours l'hypothèse qui s'offre la première à l'esprit et se traduit par la relation la plus simple entre les facteurs déterminants, qui se trouve expliquer et représenter le mieux le phénomène. » Mais, de plus en plus, l'idée opposée à celle de simplicité s'impose à l'homme de science.

Partout où l'on avait cru reconnaître des lois et des mécanismes simples, où l'on avait pensé pouvoir rendre compte des processus par des conceptions intuitives, on se voit obligé, par une information incomplète, de substituer, à ces représentations bientôt reconnues inadéquates, des lois et des mécanismes d'une complexité plus grande. « La nature ne se soucie pas de difficultés analytiques », déplorait déjà Fresnel.

Dans la seconde partie de son étude, G. Matisse passe en revue successivement quatre ordres de faits : les *structures corporelles,* les *fonctions physiologiques,* les *instincts,* les *actes des animaux et de l'homme.*

Les Mammifères, qui constituent la Classe « la plus élevée en organisation » du règne animal, montrent néanmoins des malformations morphologiques et structurales graves. Plus généralement, chez les Vertébrés, que d'insuffisances glandulaires, respiratoires et circulatoires!

L'extinction de nombreuses espèces se présente comme un « effet d'une disparité entre deux organes ou fonctions ».

Il n'est pas difficile de montrer les errements des instincts des animaux et de l'Homme. « Loin de les conduire au but suprême : la survie de l'individu et la conservation de l'espèce, ils causent parfois la mort de l'un et la décadence de l'autre. »

Les actes dits « volontaires » des animaux et de l'Homme sont souvent absurdes : au lieu de servir au bien de l'individu ou de l'espèce, ils en provoquent directement la ruine ou la déchéance.

Mais nulle espèce animale ne peut rivaliser avec l'Homme pour prouver l'absence de causes finales transcendantes comme principes gouverneurs de la conduite.

Les guerres entre nations risquent, malgré les considérables facilités de vie qu'offre la civilisation contemporaine, de plonger dans le dénuement et la misère physiologique les survivants des massacres.

A ce propos, l'auteur fait observer que beaucoup d'animaux tuent d'autres bêtes « pour le plaisir », c'est-à-dire sans chercher à les consommer : tel l'Ours à collier de l'Himalaya et l'Ours grizely, et aussi les Belettes, les Hermines. La Marte commune égorge les Taupes, les Musaraignes, les Reptiles, qu'elle dédaigne de manger. La Baleine *Orca gladiator,* le Killer whale des Anglais, tue tout ce qu'elle rencontre sur sa route.

Georges Matisse en vient à critiquer les tendances sociales actuelles, et, tout en ne croyant pas à la simplicité des lois physiques et biologiques, donne une solution que d'aucuns trouveront trop simple de la question sociale.

Le développement de la grande industrie, mettant en œuvre des machines perfectionnées, à grand rendement, aurait pu avoir pour conséquence une vie sociale facile, une économie prospère et l'abaissement des prix de toutes les marchandises. Pour obtenir ce résultat souhaitable, il eût fallu ajuster la production sur les besoins, ne l'accroître qu'à mesure qu'augmentait la demande. Il eût fallu aussi, *tout en maintenant les salaires au même niveau,* diminuer les heures de travail des ouvriers d'usine puisque la puissance efficiente des machines ayant, en moyenne, décuplé depuis 50 ans, le débit de marchandises facturées se serait trouvé néanmoins, non seulement conservé dans ces conditions, mais même accru dans des proportions raisonnables, et dans la mesure de l'augmentation de la consommation et de façon à pouvoir abaisser encore le prix de vente.

Au lieu de cette adaptation rationnelle, les industriels, poussés par le seul appétit passionné de la richesse personnelle et des jouissances assez vulgaires qu'elle octroie, aveugles à toute autre considération que le gain immédiat... ont continué à fabriquer sans réflexion, s'efforçant à obtenir le rendement maximum, inondant les marchés, jusqu'au jour où la crise s'est produite dans le monde entier.

Je signalerai encore dans l'ouvrage, riche d'idées, de G. Matisse, d'une part une savante analyse mathématique des diverses expressions d' « Action » en Mécanique et en Physique et en particulier un exposé des idées de Volterra sur l' « Action vitale », et d'autre part des réflexions critiques sur une forme nouvelle de la Théorie des causes finales, à savoir la thèse de l'*Invention en Biologie* proposée par L. Cuénot. Certains animaux présentent des dispositifs qui paraissent être conçus en vue d'un résultat à obtenir, de véritables *outils.* Et comme le hasard ne peut combiner un « outil », il s'agirait d'après Cuénot d'une « invention » réfléchie. Dans cette théorie de l' « Invention », on reconnaît sans peine, dit Matisse, une transposition de l'argument de l'horloge et de l'Horloger, proposée naguère comme preuve de l'existence d'un Créateur. Et il conclut éloquemment :

J'ai peine à concevoir la Pensée immanente du Monde, les Principes directeurs de l'Univers, l'Entéléchie, se livrant à ces petits jeux d'invention d'outils. Ces grandes entités spirituelles auraient-elles vraiment déployé tant d'ingéniosité et témoigné une sollicitude bien rare pour doter quelques Crabes, Insectes aquatiques,

Mollusques et un Ver Trématode insignifiant d'un appareil qui ne leur procure qu'un mince avantage, alors qu'elles montrent tant d'imprévoyance, d'aveuglement, d'indifférence vis-à-vis des Vertébrés supérieurs et de l'Homme lui-même.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Claude et Jacques Seignolle : *Le Folklore du Hurepoix* (*Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne*), Paris, Gustave-Paul Maisonneuve, 8°, 333 p., 4 cartes folkloriques, 8 pl. — Jean Seguin : *Comment naît, vit et meurt un Bas-Normand*, Paris, Clavreuil, 8°, 147 p., ill. de Ch. Rocher de Gérigné. — Paul Fortier-Beaulieu : *Mariages et noces campagnardes dans les pays ayant formé le département de la Loire* (*Roannais, Forez, partie du Beaujolais, Jarez*), Gustave-Paul Maisonneuve, 8°, 367 p., 22 cartes folkloriques, 27 pl.

Le premier et le troisième ouvrage sont des monographies de premier ordre, conduites selon la méthode d'enquête que je préconise ici depuis bientôt trente ans, commune par commune, avec indication précise des variations locales, sans généralisations prématurées, et avec autant que possible (ça coûte cher) des reports sur cartes par localités, au moyen de signes et non pas de hachures ni de teintes plates.

L'ouvrage des frères Seignolle sur le **Folklore du Hurepoix** est une véritable révélation. Comme d'autres, j'avais cru que le folklore avait disparu aux portes de Paris. Il n'en est rien. Sur les 187 communes de l'ancien Hurepoix (terme toujours encore en usage dans le pays au sud de Paris), 166 ont été explorées méthodiquement pour les cérémonies du berceau à la tombe; les cérémonies périodiques (saints, carnavals, Pâques, etc.); la magie; la médecine et la météorologie populaires; la littérature, les chansons et les jeux populaires. L'enquête sur les maisons, le type des villages, et ce qui reste encore des arts populaires a été interrompue par la maladie grave de Jacques Seignolle; mais cette enquête est facile à faire; au lieu que tout ce qui touche aux faits sociaux et psychiques est l'objet de réticences souvent invincibles de la part des paysans.

Les cartes indiquent : les limites du Hurepoix; certains rites du mariage (brûlement du fauteuil ou des souliers de la mariée); le nom des bûchers cérémoniels; et celui des cadeaux en œufs à Pâques (*roulées* ou *pâquerets*). Les textes obtenus

sont reproduits intégralement et situés par un bref commentaire dans le folklore français général. C'est un ouvrage sincère, dans lequel on peut avoir entièrement confiance. Le plus extraordinaire est l'abondance dans le Hurepoix des guérisseurs et guérisseuses (p. 244-253); il y en a près de dix fois plus que de médecins; ce sont des gens du pays; sur plus de 200, un seul était étranger (Belge). Je signale aussi l'abondance des variations locales dans les cérémonies de Carnaval-Carême et dans celles du mariage.

Par le soin méticuleux des enquêtes (elles ont exigé deux années), le nombre et le choix des témoins (par élimination des immigrés de toute sorte), la franchise de l'exposé localisé, la prudence des interprétations et le sens direct de ce qu'on nomme « l'âme populaire », cette monographie se place au premier rang, non seulement en France, mais en Europe.

Notez qu'à certains égards le Hurepoix est pauvre par comparaison avec d'autres régions françaises. On s'en rend compte en comparant le chapitre du Berceau à la Tombe des frères Seignolle à la monographie sur le même sujet de Jean Seguin qui englobe il est vrai un territoire beaucoup plus vaste et n'a pas été conduite avec la même rigueur scientifique. L'auteur a décrit **Comment naît, vit et meurt un Bas-Normand** dans la Manche, une partie du Calvados et une partie de l'Orne (carte p. 9), donc dans les pays de La Hague et du Val de Saire, dans le Cotentin, l'Avranchin, le Bessin, la Suisse normande, le Bocage normand, le Passais et le Mortainais.

Mais ici les localités ne sont pas données et les descriptions sont généralisées selon le procédé de Sébillot et autres. Je suis certain qu'une enquête conduite comme celle des Seignolle aurait fait discerner beaucoup plus de variations locales. Jean Seguin a trop embrassé, sinon mal étreint. Mais comme on n'avait aucune monographie sur ces régions (sauf quelques observations de Fleury pour le Val de Saire et de Lecœur pour le Bocage) cet ouvrage est le bienvenu, d'autant plus qu'à propos de l'enfance, l'auteur a donné un bon relevé des jeux d'enfants et d'adolescents; il y a aussi un bon chapitre sur les coutumes des conscrits; et un petit recueil de chansons avec la musique.

Mais je ne voudrais pas qu'on se méprît sur le sens de ces

critiques; c'est par comparaison avec l'admirable monographie des Seignolle et avec celle dont je vais parler de Paul Fortier-Beaulieu, que le livre strictement folklorique de Jean Seguin paraît maigre, vu l'amplitude du territoire indiqué par la carte et p. 8; on espère qu'une deuxième édition tiendra compte davantage des exigences actuelles de notre science.

Elles sont bien connues de P. Fortier-Beaulieu qui, s'étant donné pour but de décrire commune par commune le folklore de son département, la Loire, n'a pris d'abord qu'un seul sujet d'enquête, celui des **Mariages et noces** campagnardes, y compris comme de juste les fiançailles et toutes leurs concomitantes. A mon sens, il a eu tort de supposer qu'il fallait commencer par la spécialisation; dans les sciences sociales, cette méthode est aussi nuisible qu'en médecine. Mais chacun est libre. L'auteur a tenu à affirmer sa liberté autrement encore : 1° en excluant les dessins et en ne donnant que des photos; 2° en adoptant certains signes sur ses cartes à l'exclusion d'autres (barres, croix étoiles). On se demande alors pourquoi il a conservé les carrés, les triangles et les cercles (vides ou pleins, les vides ne se voyant qu'à peine). Si j'avais voulu une preuve que mon système de signes, très visibles et larges, répond mieux au but scientifique, je n'en aurais pas trouvé de meilleure. Le désir de faire du nouveau a entraîné l'auteur à inventer des combinaisons complexes, comme celle de la carte 8, qui chavirent sous les yeux.

Mais c'est là discussion de spécialiste, comme le serait ma critique des photos préférées aux dessins : ce n'est pas par fantaisie, mais par suite de l'impossibilité de voir le détail des photos à cause des ombres, et de l'image par suite du quadrillage de la trame, qu'internationalement nous en sommes revenus au dessin, même schématique et peu artistique. Il vaut mieux signaler les qualités de l'ouvrage qui sont : 1° une analyse très détaillée des diverses phases des cérémonies matrimoniales; 2° l'indication précise des localités étudiées, avec garantie des témoins; 3° la publication in extenso des descriptions, sans tentative d'éliminer les contradictions, ni de faire en les combinant toutes un exposé suivi cohérent, comme faisaient Sébillot, Orain et tant d'autres

folkloristes d'avant-guerre. L'analyse des étapes cérémonielles a fourni à l'auteur les chapitres suivants :

Recherche de l'époux; Préliminaires des Accordailles et des Fiançailles; Accordailles et fiançailles; Avant les noces; Mariage et Noces; Après les noces. Dans ce cadre sont placées plusieurs discussions spéciales, comme les veillées (p. 15-29); conscrits et conscrites (p. 34-44); louée des domestiques (p. 44-52); fêtes patronales, avec tableau (p. 50-57), etc... A propos des divers éléments de ces cérémonies sont données des chansons populaires avec la musique. Intéressant aussi est le tableau (p. 224-225) sur les instruments de musique en usage aux noces autrefois et de nos jours.

Par principe, l'auteur a classé ses documents géographiquement, en Rive gauche et Rive droite de la Loire. Le fait important pour la théorie générale du folklore est que si à ce classement on compare celui que fournissent les 22 cartes, on constate que la Loire ne fait pas séparation et que les zones folkloriques s'établissent d'est en ouest (ou inversement, si on le préfère). Fortier-Beaulieu ayant négligé de donner aussi une carte des « pays », je ne puis dire si la distinction se fait folkloriquement en Roannais, Forez, etc., ni quels sont parmi tous ces éléments cérémoniels ceux qu'on devrait regarder comme spécifiques. Carte 22 la zone *fougat, fugar* pour *bûcher de carnaval* est en tout cas auvergnate.

Cette belle monographie (belle aussi pour son impression et la netteté des photos) marque un progrès sérieux dans l'étude directe du folklore de nos régions centrales, jusque-là trop délaissées.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Muse française : Saint-Amant vu par M. Tristan Derème; notre adieu à Raoul Ponchon. — *La Phalange* chante la Sicile et place M. Mussolini-Jupiter à la tête de la civilisation. — *Les Œuvres Libres :* un mardi au « Mercure » environ 1900. — *Revue bleue :* adieu à Robert de la Vaissière. — Mémento.

Saint-Amant qui bientôt, dit-on, reparaîtra sous forme de statue, à Rouen, son berceau, inspire à M. Tristan Derème un de ses meilleurs dialogues de critique poétique. On le peut lire dans **La Muse française** du 15 novembre. L'auteur s'y livre aux jeux où il se complaît pour son divertissement. Il en

communique le plaisir à ses lecteurs. Il exécute des tours de passe-passe littéraire d'une prestidigitation quelquefois audacieuse. Ici, il accole un distique de Vigny à un fragment du « bon gros ». Là, il signale une rencontre du beau rimeur d'antan avec notre Baudelaire. Le premier chante un melon; le moderne célèbre une belle.

> Mon appétit se rassasie
> De pure et nouvelle ambroisie,
> Et mes sens, par le goût séduits,
> Au nombre d'un sont tous réduits.

A ces quatre vers de Saint-Amant correspond ce quatrain terminal de la fameuse pièce des *Fleurs du mal* qui a pour titre « Tout entière ».

> O métamorphose mystique
> De tous mes sens fondus en un!
> Son haleine fait la musique,
> Comme sa voix fait le parfum!

Si M. Polyphème Durand, que fait parler M. Derème, préfère le flamboiement méridien décrit par Saint-Amant, au fameux

> Midi, roi des étés...

de Leconte de Lisle, est-ce une raison pour ramener celui-ci à la moyenne taille d'un Delille? L'un a la majesté; l'autre se guindait pour n'arriver trop souvent qu'à une raideur de mannequin.

> Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
> Tombe en nappe d'argent des hauteurs du ciel bleu...

Tout le poème constitue une de nos très belles pièces d'anthologie.

Les personnages au moyen desquels M. Derème multiplie les faces de son esprit inventif mêlent d'alexandrins moins improvisés qu'il ne voudrait le faire croire leur gentil débat d'amateurs de poésie. Il échappe drolatiquement à Mme Baramel un distique tout à fait digne du génie bourgeois d'un Ponsard, à propos d'une métaphore de Saint-Amant qui appelle « cette horrible sueur » le sang qui dégoutte d'un coutelas :

— Qui pour ce coutelas ne voudrait s'alarmer? Au moindre courant d'air, il se peut enrhumer.

M. Durand Polyphème vise, lui, à la préciosité :

S'il est tant d'ignorants qui foulent notre sphère, des auteurs précieux il ne faut point fi faire!...

Mais, là-dessus, il dit carrément leur fait aux « barbouilleurs de papier » qui pullulent aujourd'hui :

Que de barbares, et qui publient des livres où l'on découvre seulement qu'ils ne savent point lier ni d'abord trouver deux idées, ni seulement parfois comme il faut écrire les participes! C'est quand on quitte leur compagnie que l'on prend du plaisir à des jeux savants, et même trop savants, à des prouesses de rhétorique ou de versification, où l'auteur est si bien occupé de jongler, et c'est son malheur, qu'il ne se soucie plus de peindre les choses ainsi qu'elles sont, mais comme il serait très surprenant qu'elles parussent. Il ne faut voir en ces folies qu'une conséquence redoutable d'un art qui, chez le même poète, est fort propre à nous plaire en cinquante autres pages.

Convenons avec M. Tristan Derème que Saint-Amant a « bien loué la paresse » dans ce distique pittoresque :

Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté.

Et voici les aimables marionnettes dont M. Derème tire les ficelles, qui admirent le vieux fantaisiste au point, citant ses vers, de subir la contagion maligne de rimer aussi :

...comment, pour nous laisser cette figure d'oisif et de débauché, qui ne l'exprime certes point tout entier, a-t-il pu composer ses milliers de vers et les douze parties de son *Moïse sauvé,* toutes ces pages enfin, qui ont si peu péri qu'au bord de cette Minacre, nous parlons encore de lui tout au long de cette journée, — et parmi tant d'autres, ces beaux alexandrins, Madame, dont je suis assuré que vous serez émue :

Si, pour me retirer de ces creuses pensées,
Autour de mon cerveau pesamment amassées,
Je m'exerce parfois à trouver sur mon luth
Quelque chant qui m'apporte un espoir de salut,
Mes doigts, suivant l'humeur de mon triste génie,
Font languir les accents et plaindre l'harmonie...

N'est-ce point beau?

Mille tons délicats, lamentables et clairs,
S'en vont à longs soupirs se perdre dans les airs,

Et, tremblants au sortir de la corde animée,
Qui s'est dessous ma main au deuil accoutumée,
Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur...

Dans ce trouble siècle où nous sommes, allez trouver de pareils hommes! Il nous faudrait assurément, pour nous donner de l'agrément, des paresseux de cette sorte! Mais l'espèce, hélas! en est morte; et ce joufflu de Saint-Amant, quand on l'a mis au monument, a pour longtemps tiré la porte.

J'ai lu ce qui précède dans la très profonde tristesse où m'a jeté la mort de Raoul Ponchon. Puisque les meilleurs doivent mourir avant qu'on ait rendu l'hommage dû à leur talent, daigne la critique commencer à apprendre aux Français quel admirable poète, bien plus savoureux que ne le révèle *La Muse au cabaret,* fut dans son œuvre éparse le dernier, l'honnête, fier et modeste survivant de la belle triade : Bouchor, Ponchon, Richepin.

La disparition de Ponchon laisse dans notre vie poétique un vide énorme, au moment que l'absence de l'honorable M. René Doumic, trépassé le même jour, ouvre seulement la succession publique d'un administrateur fort avisé.

§

Un numéro triple de **La Phalange** (15 septembre-15 décembre), consacré à « la Sicile », a vu le jour, comme le correspondant parisien de *La Tribuna* ou de quelque autre feuille romaine publiée sous le contrôle du gouvernement fasciste, était rappelé à Rome en punition d'avoir écrit en faveur d'un rapprochement franco-italien.

Coïncidence, me dira-t-on? Soit. Elle nous permet d'abondantes réflexions. La moindre d'entre elles est un regret de voir trop de nos compatriotes cultivés préconiser un resserrement des amitiés latines en accordant à une Italie guidée par Rodomont plus d'admiration qu'à notre France libre, forte, sage et patiente.

Il est un peu décevant de lire dans un éditorial français — après cette déclaration : « jamais notre amour passionné de la France n'a été plus anxieux » — que

la capitale de la Sicile et de la civilisation, c'est, présentement, Mussolini.

La Sicile est belle, sans doute. La Bretagne aussi, et la Corse, et la Touraine, et la Provence, notre Savoie et notre pays basque. Je doute que M. Mussolini permette jamais à ses compatriotes de louer nos paysages et notre hospitalité, de la manière exclusive qui est celle de la conclusion que la Direction de *La Phalange* publie après les apports en prose et en vers de ses collaborateurs occasionnels : « 52 Italiens et 44 Français ».

On lit dans cette conclusion :

> La France est une nation latine et les Français, c'est [*sic*] des gens dont les voyages de noces se font en Italie! La Sicile n'est pas comme une île escarpée et sans bords où l'on ne peut rentrer quand on en est dehors [définition poétique de l'Honneur]. Mussolini en a considérablement facilité l'accès.
>
> . . . .
>
> Nous partirons donc pour la Sicile, ceux d'entre nous qui n'y sont pas encore allés, comme dans d'autres temps nous partions pour la Chine et nous y respirerons les voluptés et les réminiscences que les lyriques de ce numéro ont avec tant de sensibilité profonde et d'audacieuse nostalgie, diversifiées devant nous : Syracuse! Agrigente! Palerme! Messine! Catane! Monréale! Taormine!... Etna, c'est parmi toi... que l'on voit, que l'on retrouve Déméter et Vénus Erycine, Enée, Empédocle, Théocrite, Roland, Dante, la Provence, Pétrarque, Bellini, Garibaldi, Pascoli, Mistral, Crispi, Verga, Meli, Cesareo, Pirandello... quel Olympe! Et le Duce..., quel Jupiter!!
>
> . . . .
>
> LA PHALANGE s'enorgueillit d'être l'Ambassadeur et l'Envoyé extraordinaire de Sa Majesté le Roi-Empereur, en l'occurrence. Nous célébrons la Sicile et en elle l'Italie et l'Empire avec toute notre conviction et tout notre talent. L'Italie célèbre, de son côté, la France avec plus d'ampleur encore et un amour égal, par cette collaboration...
>
> ...la sagesse et le courage, notre cerveau et notre cuirasse, c'est Benito Mussolini qui, pour nous comme pour nos frères italiens, en est présentement le défenseur, le patron. Nous voyons en lui le héraut de notre civilisation, le protecteur des muses.

M. Mussolini est-il donc Jupiter, pour avoir décrété qu'une remise de 70 % serait faite sur le prix des voyages par chemin de fer en Italie, à tous les jeunes mariés qui la visitent?

Le lyrisme jouit de droits étendus. Même aux licences poétiques, il est des limites. Il est vraiment excessif, même pour

engager ses compatriotes français à voyager en Italie, d'écrire que l'inventeur de l'axe Rome-Berlin est le « héraut de notre civilisation », « notre cerveau », « notre cuirasse ». J'accepte de reconnaître en lui « le protecteur des muses » qui ont inspiré à *La Phalange* ce volume de 383 pages pour favoriser le tourisme en Italie.

§

D'un roman de M. Binet-Valmer paru dans **Les Œuvres libres** (décembre) et qui a pour titre « Séraphin Bronze », cette page pittoresque, évocatrice d'un « mardi » au premier domicile du *Mercure*, 15, rue de l'Echaudé, Saint-Germain :

Pourtant il avait des amis, voire des admirateurs. Il les avait rencontrés au *Mercure de France*, chez l'étonnante et magnifique Rachilde, dans cet étroit salon que remplissait parfois la lourde carrure, la bonhomie moqueuse, spirituelle, narquoise, d'Alfred Vallette, le directeur de la revue. Alfred Jarry, le génial auteur d'*Ubu roi*, parlait d'une voix un peu saccadée, âpre et sans tendresse, du siècle que Léon Daudet a nommé stupide, et, dans la pénombre, on voyait briller les yeux de ce bohème qui vivait lui aussi en banlieue, dans une maison sordide, mais dont il avait détruit l'escalier pour ne pas être dérangé. Pour entrer chez Afred Jarry, il fallait qu'il vous tendît l'échelle qui permettait d'atteindre à son balcon. Il couvrait de talc son visage, il ressemblait à un lourd Pierrot qu'aurait enveloppé une atmosphère de parfums inconnus, à base d'éther. il avait renouvelé le mot de Cambronne, il ne disait pas « m... » mais « merdrrre ». L'argent ne comptait pas plus pour lui qu'il ne comptait pour la grande Rachilde devant laquelle Séraphin Bronze aurait voulu se mettre à genoux, car elle était pour lui, telle Hypatia jadis, celle qui défendait, contre la laideur de l'époque, les souverains droits de la beauté.

L'argent ne comptait pas dans ce milieu-là, ni l'argent, ni le succès, ni les titres, ni les académies. On leur disait :

— Merdrrre !...

Et Rachilde, toujours bienveillante, appelait près d'elle le jeune homme :

— Venez ici, mon petit Séraphin, que je vous présente à Henri de Régnier.

Henri de Régnier laissait tomber son monocle que retenait un étroit ruban, et regardait de ses yeux myopes ce grand garçon dégingandé.

— Vous vous nommez Séraphin Bronze, monsieur? Un bien beau nom!

§

Revue bleue (20 novembre) contient un « Essai sur la Liberté » du très regretté Robert de La Vaissière. Il en avait corrigé les épreuves. Cet essai prend aujourd'hui l'apparence d'un testament de philosophe. On n'en saurait distraire un fragment, si puissante est la liaison des éléments qui le forment. L'auteur était d'une qualité rare. Nul doute que ses poèmes en prose n'obtiennent un jour proche la faveur de l'élite pour laquelle ils furent composés. M. Mario Meunier présente ainsi au public de la revue Robert de La Vaissière :

Cet *Essai sur la liberté* a été remis à la *Revue Bleue,* du vivant de son auteur. C'est lui qui en a corrigé les épreuves. Les lecteurs de la *Revue Bleue* peuvent donc être certains de lire en cet essai la pensée même de ce curieux esprit, et les dernières lignes, sans doute, que traça, avant qu'un lourd camion ne les broyât, les fines mains de cet aristocrate.

Robert de la Vaissière de Lavergne était d'origine auvergnate. Il était fier de sa race et de sa noble lignée, qu'avait illustrée au XVII[e] siècle Mme de Lafayette, le délicat auteur de *La Princesse de Clèves.* Malgré une vie tourmentée, et parfois assez difficultueuse, Robert de la Vaissière dut à son sang une richesse intérieure, une hautaineté négligente, aisément sarcastique, qui le tenait en marge de tout ce qui est trivial, facile et passager. Curieux de toutes choses, il aimait la poésie, se plaisait dans les hautes régions de la pensée la plus abstraite, fréquentait les mathématiques, et goûtait à ses heures la théologie et les sciences hermétiques. Son œuvre publiée se réduit à quelques volumes de rare qualité.

Il fut chargé, pour Crès, de publier une *Anthologie poétique du XX[e] siècle.* L'ouvrage comprend deux volumes. Une préface, substantielle et serrée, précède un choix judicieux de tous les poèmes qui lui paraissaient le mieux donner l'aspect général de la poésie contemporaine. Nulle école n'est oubliée; toutes sont jugées, pesées et intégrées à leur place dans la constante évolution créatrice du génie français.

En 1925, parut chez Messein un recueil de poèmes en prose, intitulé *Labyrinthes,* où se retrouvent, mais avec une intensité peut-être plus aiguë, en tout cas non moins vive, les préoccupations qui caractérisaient l'âme et les œuvres de Poe, de Villiers de Lisle-Adam, de Mallarmé et de Rimbaud. Enfin, en 1933, sortit, en édition de luxe,

et sous le titre de *Derelicts,* une nouvelle série de poèmes en prose d'égale qualité.

Telle est l'œuvre publiée de celui qui, sous ses dehors de grand seigneur indifférent à la vie et aux hommes, hostile à tout ce qui ne relevait pas de l'esprit et rebutait son goût affiné du rare et de l'étrange, cachait une âme sensible, un cœur loyal et sûr. Le 15 octobre, comme il sortait de son domicile, un camion l'écrasa, en pleine maturité. Robert de la Vaissière avait cinquante-sept ans.

§

MÉMENTO. — *Etudes* (20 nov.) : « Le problème de l'athéisme vu par Dostoïewsky » de M. Stanislas de Lestapis. — De M. Guy Chastel, un noble article à la gloire de Jean-Pierre Calloc'h, barde breton.

La Revue Universelle (1er décembre) : M. Branthôme donne une monographie du général Prim.

L'Archer (novembre) : « Alfred Mortier », par Mme S. Spezzafumo. — « Conter fleurette », un curieux essai de philologie de M. le Dr F. Mayrac.

La Vérité aux Français (novemb.) : « Sur la figure du monde », par MM. Luc Durtain et Jean Rivain. — MM. G. Boissy, Y. Delbos et Ortega y Gasset écrivent sur « L'Espagne, L' U. R. S. S. et la Révolte des Masses », et M. Léon Blum sur « la Réforme gouvernementale ».

La Revue hebdomadaire (27 nov.) : M. S. Zweig : « Poètes de leur vie » et « un portrait de Stendhal ». — D. M. Ch. Ledré : « Une figure puissante et rare : Franklin-Bouillon ».

Le Génie français (nov.) : « Les premières académies », texte d'une conférence du très regretté Alfred Mortier que salue un adieu ému de Mme J. Olivier. — Des poèmes de MM. Emile Vitta, A. Cazamian, P. Sentenac.

Les Humbles (octob.) : « Vues d'Allemagne », par M. Maurice Guigoz, qui a vraiment des vues neuves sur notre voisin muselé et durement conduit pour des fins qui menacent la paix du monde. Sur Hitler, ces lignes :

> Hitler s'est élevé au-dessus du simple rôle d'un chef de parti. Il a accompli la tâche qui lui incombait : être la charnière entre le pays et ceux qui le dirigent. Je crois vraiment que dans l'Europe actuelle, il est le seul qui ait compris son devoir. Cependant que Mussolini est un maître, lui veut être un chef. Un homme choisi par d'autres hommes pour les guider et les instruire. Une émanation du peuple, qui ne voit que par lui et que pour lui. A remplir ce devoir, il se consacre entièrement, avec la certitude d'être le seul à pouvoir le faire. Car il a la foi. Une foi mystique, absolue, non pas en lui, en sa valeur personnelle propre, mais dans le rôle que le destin lui a réservé : sauver l'Allemagne. Point parce qu'il est le plus fort, le plus intelligent, le plus grand, mais simplement parce qu'il n'y en a pas d'autres. Ce dictateur a une âme d'apôtre. Et cela explique la diversité de ses actions, tantôt magnifiques et tantôt sanguinaires. Tout d'abord le mensonge.

Revue des Poètes (15 nov.) : « Alfred Poizat », par M. Henri Mazel. — Une gerbe de poèmes dont un très beau de Mlle M.-L. Boudat.

La Nouvelle revue (1er décemb.) : « La science de la guérison Christ », par M. Rucker Eddison. — « Tombes de musiciens », par M. A. Dandelot.

Atlantis (21 nov) : Suite de la « Symbolique », étude de M. L. Charbonneau-Lassay.

Toute la vie (décemb.)) : M. Ch. Hertrich : « La maîtrise de la Sensibilité, de la Mémoire et de l'Attention ». — « Chant et discipline dans les écoles de France », par M. A. Niestlé. — « Humanisme », par M. J. de Clairval.

Les Amitiés (oct.-nov.) : M. Louis Pize : « Le jubilé de Raymond de la Tailhède ». — « Gabriel Sarrazin », par M. J. Bach-Sisley. — Et des poésies de MM. F. Dauphin, Ch. d'Eternod et J. Géant.

Les Cahiers de la Jeunesse (15 nov.) : « L'Espagne », « L' U. R. S. S. », par divers, dont feu Edgar Quinet. — Trois contes de M. Ilya Ehrenbourg.

Revue de Paris (1er déc.) : Reprise d'une série (1914) des « Cahiers » de Maurice Barrès. — « Francis de Croisset » dans les « Tableaux de Paris », de M. A. Flament.

L'Allemagne contemporaine (20 nov.) : M. Maurice Muret : « Uhland et la conscience allemande ». — M. Robert Pitrou : « Ouvriers-poètes en Allemagne ».

Notre Carnet (10-25 nov.) : M. Tancrède de Visan publie : « Quelques réflexions à propos de l'élection de Francis Carco à l'Académie Goncourt ».

Les Primaires (nov.) : M. L. Massé : « Histoires de Baixas ». — Suite des mémoires de Pierre Boutin, « soldat de l'Empire ».

Le Courrier Graphique (nov.) : « Irène Kolsky », par M. Pierre Mornand. — « La vie de Serge Lifar », vue par M. Georges Augsbourg.

Revue des Deux Mondes (1er décemb.) : Mme Marguerite Bourcet : « Les fiançailles de Louis II de Bavière ». — « Lord Balfour », par Jules Cambon et par Sir Ian Malcolm qui traite du feu Premier britannique pendant la guerre. — Une remarque, à titre de curiosité : ce numéro est le dernier qu'ait mis au point M. René Doumic qui, au verso de la couverture, adresse un vibrant « Adieu à notre cher Gouraud »; ce numéro est aussi l'un des très rares de la revue dont le sommaire ne porte nulle part la mention « de l'Académie française » dessous un nom de collaborateur.

Matines (novemb.) : Trois « nouvelles ballades » ,de M. Paul Fort. — « Beauté propre du tragique », par M. Tibor Denes. — « Refus de joie », poème de M. l'abbé F. Ducaud-Bourget.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Régionalisme d'abord (*la Liberté*, 2 décembre; *le Jour*, 4 décembre). — S'il est possible de faire quelque chose pour la Province (*le Journal*, 6 décembre). — Extirper les vieilles souches? (*le Journal*, 3 décembre). — La Belgique notre sœur (*l'Horizon*, 4 décembre, *les Nouvelles littéraires*, 4 décembre). — Comment est née *la Vie d'un Simple* (*le Pays*, novembre). — Souvenirs d'un aîné (*Toute l'Edition*, 4 décembre). — La place Jean-de-Bonnefon, à Calvinet (*l'Avenir du Cantal*, 25 novembre). — Joie pas morte (*le Courrier du Lot*, 22 novembre).

Bonne année, lecteur... Au fait, l'année passée a-t-elle été si mauvaise? Ce n'est pas l'avis des quatre *z'*écrivains dont décembre 37 a lauré les livres.

Quatre, oui, ils sont quatre. Les prix littéraires de fin d'année font leur musique sous forme de quatuor. Musique de foire... sur la place? Elle reste de bon ton. Le Cercle Interallié, le Drouant, même en proie à la foule des grands jours, gardent leur distinction : ni morts ni blessés. Les victimes, même, se portent bien : aux bulletins de victoire qui consacrent les heureux gagnants succèdent les bandes, les filets qui, celles-ci autour de tel et tel livre, ceux-là au cœur des annonces, font remarquer que M. X.... ou M. Z... s'en est tiré avec un nombre de voix plus qu'honorable. Ainsi l'exigent les jeux, les lois et les ris de « la chose littéraire ».

Le véritable vainqueur des prix 37, ne serait-ce pas le Régionalisme? Le Régionalisme a un visage. On a reconnu M. Charles-Brun. Et M. Charles-Brun sans doute s'est réjoui, devant les votes des quatre jurys parisiens. On a illuminé, me dit-on, au *Centre régionaliste*, les membres de la *Fédération régionaliste française* ont crié : « Evohé! ». Ils sont beaucoup : si M. Charles-Brun professeur de métrique a compté une élève, cette brûlante et ensemble languissante Renée Vivien dont M. Jean Desthieux, dans les *Femmes damnées*, récemment, retraçait l'histoire, M. Charles-Brun père et animateur du Régionalisme compte plus d'un disciple. C'est par lui, remarque dans **la Liberté** M. Romain Roussel (prix *Interallié* avec *la Vallée sans Printemps*) qu' « un mouvement de sympathie s'est dessiné très net en faveur des provinces ».

Mouvement varié, dans lequel les erreurs et les scories ne sont pas rares, mais dont le succès est d'ores et déjà acquis.

Et par allusion à *Campagne*, de Mme Raymonde Vincent

(prix *Fémina*), à *Mervale*, de M. Jean Rogissart (prix *Renaudot*), « cela prouve, note dans **le Jour** M. Henri Clouard, qu'il y a encore de beaux jours pour Charles-Brun et son organisation ». Les jurys parisiens furent bien inspirés, je ne vois pas qu'il me soit possible de prétendre le contraire, mais mon Dieu qu'il est difficile de faire quelque chose pour la Province! Quand les « grands électeurs » de *Mervale* voulurent télégraphier à leur lauréat, instituteur public à Nouzonville, dans les Ardennes, qu'il avait toutes les raisons d'être satisfait : « Jean Rogissart est à Paris, dit quelqu'un. Vous le trouverez chez Denoël ». — « Chez Denoël? Nous irons volontiers. Mais c'est la *Société des Ecrivains Ardennais* qui a édité *Mervale.* » — « Oui, mais... »

Et voici l'explication, telle qu'elle a paru dans **le Journal :**

...Sur la simple annonce qu'il avait des chances au prix Théophraste-Renaudot, deux grandes maisons d'éditions parisiennes se disputèrent l'honneur de recueillir *Mervale.* Aussi bien, après avoir vu le jour à Charleville, le livre du jeune instituteur paraîtra-t-il en édition parisienne dès le début de cette semaine.

Le cas s'était vu en 1920 :

Cette année-là, les Goncourt donnèrent leur prix à *Nène,* d'Ernest Pérochon — un roman que M. Pérochon avait fait éditer à Niort à ses frais.

Sur quoi *Nène* a grandi, dirait Willy, que Plon nourrit... Instituteur de province, l'auteur de *Nène,* comme l'auteur de *Mervale.* Voilà qui promet des lauriers dont M. André Brun, M. André Gressier, M. André Lagarde (est-ce qu'ils s'appellent tous André?), M. Henri Dalby, M. Pierre Chambon, bien d'autres, auront leur part, il faut l'espérer. C'est l'instituteur qui s'exprime dans *le Journal,* où M. Jean Rogissart a tracé un sympathique tableau, et pas si noir, de sa classe :

...pour les enfants de l'école — pour mes élèves — la forêt demeure le pays du rêve et de la liberté. Qu'ils viennent à bicyclette ou par le train des bourgades voisines, ou qu'ils soient du lieu même, quand ils écrivent des « narrations » d'imagination, c'est toujours encadrée de forêts que se déroule l'action. C'est là qu'au gré de leur fantaisie, ils jouent les héros de Curwood ou de Cooper, qu'ils tirent à l'arc, galopent par les sentiers, à travers les genêts amers, comme des sylvains ivres d'espace. C'est là qu'ils apprennent

à observer la vie végétale dans sa diversité, c'est là qu'ils sentent s'éveiller leurs dons poétiques devant l'éternel calendrier du bois : mauve l'hiver, vert tendre puis foncé, et enfin couleur de tan mouillé.

C'est là que, dans sa naïveté sauvage, leur est révélée la multiple vie animale.

Ils y vont emplir de fraises, de myrtilles, de mûres, leurs seaux à confitures, de champignons, de noisettes et de nèfles encore leurs paniers tressés en éclisses de coudrier.

Des enfants d'ouvriers modestes, tous.

Ils viennent à Nouzonville parce qu'il y a là un bon cours complémentaire, parce que leurs pères veulent que leurs petits s'élèvent par l'instruction. Certains, courageusement, sont partis dès 6 heures le matin et ne rentreront le soir qu'après 8 heures. D'autres même doivent faire 2 à 3 kilomètres avant d'atteindre la gare. La plupart ont la chance d'habiter le centre, et des parents n'ont pas hésité à y venir s'installer pour faciliter à leur enfant cette culture enviée.

Et tous de travailler.

L'auteur de *Mervale* note, à propos des rédactions :

La langue est riche en locutions patoises, demi-wallonnes et semi-champenoises.

Mais Jean Rogissart écrivain est-il bien d'accord avec Jean Rogissart instituteur pour s'écrier :

Quelle peine pour extirper ces vieilles souches, pour assouplir une syntaxe trop primitive, pour que le vocabulaire soit moins pauvre !...

Extirper les vieilles souches? Mais c'est à quoi se reconnaît le caractère, l'âme d'un pays, — et, partant, de l'œuvre littéraire qui en est l'illustration. M. Gabriel Brunet n'a eu garde de l'oublier, son *Etoile du Matin* brille notamment par là.

Le décourageant, ajoute M. Jean Rogissart : ce sont les fils d'étrangers qui sont plus habiles dans l'art de manier notre langue.

Né d'un père français, l'auteur de *Mervale* a pour mère une Belge. M. Charles Plisnier, comme on sait, est Belge cent pour cent. Faut-il préciser pourquoi nous rattachions la victoire du lauréat des Goncourt à la victoire du Régionalisme? Noter que les Ardennes où M. Jean Rogissart fait sa classe ouvrent sur la Belgique, qui n'est pas seulement une voisine, mais une sœur.

Pour la première fois, le prix Goncourt a été décerné à un écri-

vain belge, souligne M. Frantz Steurs dans **l'Horizon**. Et c'est là un événement pour le moins sensationnel. Grâces en soient rendues à Jean Ajalbert — un des Dix — qui le premier osa parler d'une « naturalisation de l'esprit et du cœur ». En couronnant notre compatriote Charles Plisnier, pour *Faux-Passeports*, la libre confrérie des Goncourt honore grandement et consacre un auteur de chez nous qui a sa place parmi les meilleurs écrivains français de ce temps.

§

Mais laissons les lauréats au travail.

— J'ai sur l'établi, dit M. Charles Plisnier à M. Paul Dermée, qui l'interviewait pour **les Nouvelles Littéraires,** un gros roman qui s'appellera *Meurtres*, au pluriel, et qui ne comportera pas moins de cinq à six volumes.

Ces *Meurtres*, comme avaient fait *Mariages*, se dérouleront « dans des milieux provinciaux ». Régionalisme encore, où donc ne pas rencontrer le Régionalisme? L'inauguration du Musée-Bibliothèque Charles-Louis Philippe, dans la maison natale de *Charles Blanchard*, à Cérilly, voilà du Régionalisme, et du meilleur. M. Joseph Voisin, qui, à cela, contribua, retrace, par ailleurs — dans **le Pays,** organe qui groupe Bourgogne, Bourbonnais, Nivernais, Berry, Orléanais, — la vie et l'œuvre d'Emile Guillaumin. Ce n'est pas du Régionalisme? Comment est née *la Vie d'un Simple*, M. Joseph Voisin nous le dit :

Ce fut le romancier périgourdin Eugène Le Roy qui mit Emile Guillaumin sur la bonne piste.

Jacquou le Croyant venait de paraître.

— Tiens! disait-on, voilà un livre qui rend un son bien particulier!

Un Moulinois, M. Marcellin Crépin-Leblond, directeur de *la Quinzaine bourbonnaise*, s'empressa de remettre le bouquin à Guillaumin dès la première rencontre.

— Voilà qui doit vous intéresser, dit-il.

Crépin-Leblond ne s'était pas trompé. Ce roman bizarre, grouillant de vie, truffé de mille expressions locales [Jean Rogissart, entendez-vous?] judicieusement utilisées, était comme un grand soleil et qui éclairait d'une lumière neuve le passé, le présent, l'avenir et qui ouvrait un horizon immense sur les jours ternes du campagnard.

Jacquou a été l'avant-garde, l'indicateur. Tiennon s'avance. Cela ne va pas vite. Il arrive du fond des terres « amitieuses », des profondeurs de vingt générations, chargé d'ans, de peines et d'injustices.

Rédigeant ses souvenirs sur le prix Goncourt, M. Léon Frapié, lauréat de 1904, rappelle dans **Toute l'Edition** que *la Vie d'un Simple* — de pair avec *Marie Donadieu*, ô Philippe, et *la Conquête de Jérusalem* — entra en compétition avec *la Maternelle*. On sait que *la Maternelle* l'emporta. Des signes favorables s'étaient succédé :

Dès son apparition, mon roman avait été pris en considération par la Critique. Jean de Bonnefon lui avait consacré un Premier-Paris dans *le Journal*.

Jean de Bonnefon dont avril prochain consacrera le dixième anniversaire de la mort, et dont la place principale de son cher Calvinet, où il était maire, portera désormais — dit **l'Avenir du Cantal** — sur la demande de Mme Cœcilia Vellini et conformément à la décision du Conseil Municipal, le nom. S'il y a un nom dont une revue de la presse est privée, c'est bien celui de Jean de Bonnefon. Avec Jean de Bonnefon, le Journalisme s'était donné un Prince.

Et qu'il aimait son métier! Je l'ai vu, au « Faisan », à Calvinet, ouvrir *la Liberté*, où il collaborait alors, chercher d'un froncement du sourcil, derrière le monocle, un article qui tardait à paraître. Un matin, son pas impérial emplit la maison, j'étais dans son cabinet, la porte s'ouvre dans un fracas à jeter la maison par terre, Jean de Bonnefon est là qui brandit *la Liberté* déployée, qui s'écrie, tapotant d'une main caressante l'article : « *Il* a paru! ». C'était le millième peut-être. La joie d'un débutant éclairait mon hôte.

§

La joie se meurt et la peur l'aura tuée, écrit M. L. Corn dans **le Courrier du Lot.** Ce n'est pas la Radiophonie qui rendra à nos campagnes un peu de gaîté. Elle ne fera pas renaître pour la jeunesse qui l'ignore cette joie d'autrefois qui savait s'exprimer, ni cette santé de bon aloi qui débordait en des rondes et des farandoles, des danses naïves, des chansons populaires transmises par les aïeux.

La joie se meurt, la joie est morte? il n'y a plus de gaîté à la campagne? La jeunesse du Lot ou d'ailleurs ignore la joie? Vraiment on ne lirait pas avec plus de stupeur que la nature se meurt, est morte, que les arbres, les fleurs ont disparu, que les jeunes gens, les jeunes filles ignorent jusqu'au sourire... J'ai vécu, une partie de l'année 37, de la vie d'un hameau limousin. Chaque jour ce n'étaient, aux champs, au foyer ou à l'auberge, de pair avec les occupations de chacun, que rires, amusements, belle humeur. On tirerait dix, cent contes gais des menus faits de l'existence commune. Et la jeunesse, parbleu! donnait le pas. Tout cela tout naturellement, parce qu'on vit et qu'il en est ainsi depuis la naissance du monde. Quant aux raisons de s'égayer dûment prévues, du fait des fêtes, votives et autres, certes elles trouvent toujours où s'exercer. Plus ou moins, d'accord : les modalités changent, et il faut compter avec l'attirance des villes. Mais que de fêtes, souvent, triomphantes! Alida, Pierre Calel, vous qui l'été dernier enchaîniez au char des *Vieilles de chez Nous* une jeunesse consentante, davantage : empressée, qu'avons-nous lu que danses, rondes, farandoles, chansons seraient devenues des pièces de musée! Docteur de la Farge, hérault de l'Ecole Ventadour, et vous, sa radieuse jeune femme, qu'en dites-vous? Notre époque, hélas! est terriblement troublée, un hameau limousin, ou quercynois, ou ce qu'on voudra, peut tout craindre d'une étincelle qui, jaillie de Nankin ou du front d'Espagne, déclencherait le massacre international, ferait partout des morts, les jeunes en tête. Mais les jeunes, mais tout le monde a sa part de joie, et la manifeste.

Et le Régionalisme n'a point longue figure, qui emprunte, disions-nous en commençant, le visage de M. Charles-Brun. Un pince-sans-rire, le maître du Régionalisme, sans doute. Mais qui, s'il pince fort, rit volontiers. Il ne rira jamais tant que lorsque je lui dirai : « Vous savez la nouvelle? Il paraît qu'on ne rit plus dans les campagnes... »

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Société Philharmonique : Les ballets polonais de Mme Nijinska. — Œuvres nouvelles de MM. Louis Aubert, Darius Milhaud et Jean Françaix.

On ne sait pour quelle raison les **Ballets Polonais** ont été exilés au Théâtre Mogador, dont le plancher de scène n'est pas incliné et dont la fosse d'orchestre est minuscule, alors que toutes les autres représentations données par les troupes étrangères « dans le cadre » de l'Exposition ont reçu l'hospitalité plus décente du Théâtre des Champs-Elysées. Pensait-on que la salle du Trocadéro serait enfin terminée à la veille de la fermeture, date choisie pour ces ballets? Elle le fut, ou à peu près, puisqu'on y distribua les récompenses; mais peut-être craignit-on quelque surprise. Toujours est-il que les ballets polonais furents présentés dans les conditions les moins favorables. Et comme le spectacle, dans son ensemble, n'a point manqué d'intérêt, les organisateurs n'en ont que plus de mérite.

Mme Bronislava Nijinska avait choisi trois ouvrages. *La Légende de Cracovie* est une version polonaise et simplifiée de la légende du docteur Faust. La musique de M. Michal Kondracki possède les qualités qui conviennent à un ballet : elle est rythmée et variée. Elle souligne fort bien l'histoire de ce Pan Twardowski, qui, comme Faust, signe le pacte avec le diable, mais entend tirer tout le bénéfice du marché sans payer de son âme les plaisirs de sa jeunesse retrouvée. Il poursuit le diable jusqu'en enfer pour reprendre le grimoire, et il est heureusement délivré par trois anges venus du Ciel. Le premier tableau, la foire de Cracovie, est plein de mouvement et de couleur. Le deuxième est encore plus agité. C'est une des meilleures illustrations de l'enfer que l'on ait faites au théâtre.

Le deuxième ballet est une interprétation chorégraphique du *Concerto en mi mineur* de Chopin. M. Seweryn Turel a fort correctement tenu l'instrument principal et sans doute n'est-il pas responsable des déformations qui semblent imputables au chorégraphe. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de faire danser ce concerto est peu défendable. Certes, mu-

sique et danse sont sœurs; mais il y a des musiques qu'il serait plus respectueux de laisser, si l'on peut dire, à l'état pur, sans rien superposer à ce qu'elles suggèrent. On nous montre quelque chose de précis où il nous suffit de trouver du rêve, et pour habiles qu'elles soient, Mmes Slavska et Juszkiewicz n'ont point ce caractère quasi-immatériel qu'une Spessivtzewa serait peut-être parvenue à garder dans une interprétation comme celle-ci.

Le troisième ballet — une fête paysanne — a pour auteur un jeune musicien, M. Roman Palester, qui a construit sa partition sur des thèmes empruntés au folklore. Il l'a fait avec habileté, mais sans atteindre ce relief que Szymanowski avait su donner à son *Harnasie.* Je me hâte de dire que la disposition de l'orchestre, resserré dans une fosse trop étroite, débordant dans les baignoires d'avant-scène, rendait particulièrement difficile la tâche de son chef, M. Mieczyslaw Mierezjewski. Ce *Chant de la terre,* donc, inspiré des rites et des coutumes du peuple polonais, nous montre d'abord une danse du feu, *Sobotka,* puis une fête nuptiale, et enfin une fête des moissons. C'est ce dernier tableau où les faucheurs s'avancent, maniant la faulx comme soldats à la parade, qui a plu davantage. Il a été exécuté avec une précision parfaite. Il semble d'ailleurs que ces mouvements nets, anguleux même, conviennent mieux au génie chorégraphique de Mme Nijinska que l'expression de la grâce et de la tendresse. Nous l'avons retrouvée telle que naguère, au temps de *Renard.* Elle a réuni de bons danseurs et de bonnes danseuses, au premier rang desquels brillent les étoiles, Mlles Nina Juskiewicz et Olga Slavska, déjà nommées, Mlle Alexandra Glinka, MM. Czeslaw Konarski, J. Marciniak. Les ensembles sont disciplinés. Rien de ce qu'on nous a montré n'est indifférent; il manque pourtant à cette compagnie de ballets ce qui a manqué à toutes les autres depuis que Diaghilew a disparu...

§

Sous la direction de M. Charles Münch, l'Orchestre de la Société Philharmonique de Paris nous a révélé deux ouvrages inédits, après nous avoir fait entendre une exécution admi-

rable d'*Harold en Italie*, avec M. Maurice Vieux comme alto solo.

Le divertissement pour flûte, violon et orchestre de M. Jean Françaix qui a pour titre **Musique de Cour** se compose de quatre parties : Menuet, Ballade, Scherzo et Badinage. C'est, nous dit l'auteur, une musique qui doit être considérée comme un art d'agrément, qui n'a nulle prétention philosophique et n'a même aucune peur de la naïveté. Elle ne vise qu'à divertir une aimable compagnie rassemblée en un salon, loin de Paris. Elle a réussi mieux que cela l'autre soir : elle a charmé un public étendu, et je veux croire entendu, à la Salle Pleyel. On sait gré à M. Françaix de son dessein modeste; mais il est fort difficile d'être simple et fantasque. On ne l'est pas toujours de propos délibéré. Si le « Badinage » de sa suite ne rappelait un peu trop le scherzo qui le précède, ce qui ne va pas sans quelque monotonie, si le compositeur avait évité certaines redites qui font longueur, ce divertissement aurait paru meilleur encore. Il a permis d'applaudir avec M. Charles Münch Mlle Blanche Honegger et M. Marcel Moyse qui l'ont interprété à merveille.

L'ouvrage de M. Louis Aubert a pour titre **Saisons.** C'est un remaniement de la partition que l'auteur écrivit pour l'une des fêtes de la lumière et des eaux, imaginées par M. Eugène Beaudouin pour l'Exposition. Sous sa première forme, enregistrée et diffusée en plein air, cette page, qui s'appelait alors *Fête de l'Eté*, fit déjà grand effet en dépit des conditions assez peu favorables dans lesquelles elle fut donnée. Aujourd'hui, beaucoup plus développée, c'est, sous son nouvel aspect de poème symphonique pour solo, chœurs, orgue et orchestre, un grand ouvrage dont les proportions vastes, l'équilibre, la richesse de bon aloi, sans rien de lourd ni d'inutile, font honneur au musicien de la *Habanera* et de *la Forêt bleue*. Sa réussite, d'ailleurs, ne nous surprend pas. Il y a longtemps que nous savions les qualités de M. Louis Aubert. Il semble s'être enrichi encore, et son évocation de l'été, qui constitue le centre de cette grande fresque, est une page à laquelle les épithètes lumineuse et ensoleillée conviennent naturellement. On sait quel merveilleux coloriste est le musicien de *Dryade;* il montre dans *Saisons* un art qui, sans rien perdre de sa

subtile poésie, s'est développé en profondeur. Il m'a semblé percevoir dans cette belle page l'écho bimillénaire de l'hymne d'Horace :

> Alme sol, curru nitido diem qui
> Promis et celas, aliusque et idem
> Nasceris...

C'est la joie humaine et c'est la joie de la nature, la joie de l'âme et la joie des yeux, que reflète cette musique. Mme Maryse Vildy, les Chœurs de Mme Yvonne Gouverné, l'orchestre Philharmonique l'ont interprétée comme elle méritait de l'être et ont été associés à son triomphe.

On a entendu — et applaudi justement — à ce même concert une *Cantate pour louer le Seigneur,* œuvre déjà ancienne mais peu connue de M. Darius Milhaud, écrite pour la maîtrise de la Cathédrale Saint-Sauveur à Aix-en-Provence. Le texte en est emprunté aux *Psaumes* dans une traduction française du XVIIIe siècle et, sauf erreur, j'ai cru y reconnaître une partie du psaume CXVIII de la Vulgate. Variée dans sa forme, cette cantate est des plus intéressantes. Elle a été, elle aussi, admirablement interprétée par Mmes Lise Daniels, Maryse Velty, MM. Paul Derenne, René Ronsil, la chorale Gouverné et l'orchestre de M. Charles Münch.

Mais pourquoi le programme de ce concert d'une exécution si parfaite offrait-il aux auditeurs un choix de fautes d'orthographe et de solécismes tels que : « nous avons bercée l'ennuie de ton absence » ? Cette négligence est comme une impolitesse — dont personne ne veut sans doute être responsable, car l'imprimeur prudent n'a point signé ce chef-d'œuvre.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Delacroix. — Forain. — André Lothe. — Picabia. — Six peintres. — Potiers et imagiers d'autrefois. — Mémento.

Nous avons déjà dit l'intérêt que peuvent présenter les expositions restreintes consacrées aux œuvres peu connues d'une école ou d'un artiste célèbre. M. Maurice Gobin, qui s'était attaché à nous présenter des œuvres — aux mesures de sa galerie — de Géricault et de Bonington, a groupé

aujourd'hui une centaine de dessins, aquarelles et toiles de **Delacroix.** Il l'a fait avec un heureux discernement.

« Géricault et Bonington — écrit M. Maurice Gobin dans la préface de son catalogue — furent et restent aux antipodes l'un de l'autre. » Mais ces deux génies ne trouvent-ils pas en Delacroix leur unique « point de jonction »?... Vue sous cet angle, l'exposition permet de faire des rapprochements bien curieux. Il y a quelques petits paysages traités à l'aquarelle dont l'élégance aiguë et la vivacité apportaient vraiment une note nouvelle dans la peinture française. Par ailleurs, nous voyons souffler une inspiration héroïque, généreuse et fière qui n'est pas sans rappeler l'esprit de Géricault.

Impétuosité des cavaliers, violence des combats d'animaux, ferveur concentrée des figures, tout est plein d'intérêt; mais ce sont peut-être les dessins et esquisses de grande composition qui restent pour nous les plus attachants. A ce titre, la petite toile où nous rerouvons *La Liberté guidant le peuple* est fort émouvante. Nous voyons aussi des dessins, les premières notations de l'artiste pour son *Jacob et l'Ange,* recherches de mouvement et de mise en page, qui sont pleines d'intérêt.

L'admirable diversité! Chez ce travailleur légendaire brûle une inspiration sans cesse renouvelée. Pas un petit fragment qui n'apporte un élan dans le geste, un appel et une sorte d'invocation. C'est bien à propos de celle-ci que nous pouvons parler du « don » que nous offre la peinture. A travers la constante distinction de cette œuvre, nous sentons la présence d'une âme ardente, l'image de sa vie, de son mystère de joie et de douleur.

Forain (Galerie Raphaël-Gérard) fut sans doute le plus âpre et le plus vigoureux chroniqueur de son temps. Pourtant sa peinture, nous le constatons une fois de plus ici, est très inégale. C'est dans le dessin robuste, appliqué — malgré les apparences, — concis, achevé, qu'il a donné le meilleur de lui-même. En même temps qu'il bousculait les vedettes de la comédie parisienne, Forain créait un genre. La caricature sociale et politique sous son trait incisif, bourru comme ses

légendes, a pris une ampleur qui ne fut jamais atteinte après lui.

En quittant cette exposition, nous songions qu'il était bien déplorable que le genre « peinture de mœurs » fût aujourd'hui perdu. Nous avons encore d'excellents satiristes politiques; mais, ni le graphisme symbolique d'un Sennep, ni la stylisation d'un Soupault, ni la poétique fantaisie d'un Effel, ne donnent une image vraie de la vie de notre temps. La tradition de Forain et de l'inégalable Daumier — grand et laborieux dessinateur-journaliste s'il en fut — semble éteinte. Quel artiste contemporain voudra abandonner ses éternelles natures-mortes, ses études de nu et ses « compositions » pour léguer aux générations futures son témoignage sur les mœurs de notre époque? La matière est pourtant belle!...

André Lhote expose des peintures (Galerie Poyet). Le curieux peintre! Il nous irrite et il nous retient. Son entêtement dans l'erreur est loin dêtre antipathique. Voici des paysages qui sont, nous assure-t-il, « des études directes », c'est-à-dire, si je comprends bien, des toiles peintes sur nature. Que serait-ce, Seigneur! s'il avait peint à l'atelier? André Lhote est l'un de nos plus brillants confrères. Sa plume excelle à mêler le bon grain à l'ivraie, à fondre un étincelant amalgame d'or et de plomb, de vérité et de paradoxe. Pourquoi faut-il que son pinceau ne retienne que le paradoxe? Rien de plus intellectuel et de plus systématique que cette peinture soi-disant « directe ». Elle est pure création cérébrale. Elle nous intéresse par mille subtilités, mais ne nous émeut point. D'ailleurs, je ne crois plus du tout à l'excellence nécessaire de la peinture « directe ». Les images du souvenir peuvent éveiller en nous des résonances beaucoup plus profondes. Et les moins sensibles ne sont pas toujours les paysages imaginaires.

Il convient d'ajouter que dans ses peintures les plus entachées d'esprit de système et de parti pris, dans ses recherches d'équilibre les plus proches de la jonglerie, Lhote reste animé d'un ardent lyrisme. Et voilà pourquoi, sans doute, il nous retient.

Une rétrospective **Picabia** (Galerie de Beaune) possède au moins le mérite de ne pas engendrer la monotonie. Nous

voyons ici une toile de sa période impressionniste (1907), à la manière d'un gentil petit élève de Sisley. Quelques années après, il construisait de grandes décorations cubistes, qui ne manquent d'ailleurs pas de puissance. Puis c'est la période dada, avec ses ficelles et ses bouts d'allumettes. Puis la période des figures transparentes dont le symbolisme tragique reste assez superficiel, malgré la virulence des moyens employés. Aujourd'hui Picabia est arrivé à une représentation plus profonde et plus vivante de la réalité. Sa peinture, dont la matière possède un bel éclat d'émail, affecte une certaine grossièreté, mais ne manque ni de solidité ni d'ampleur. Il est dommage que le peintre, qui possède des dons de créateur divers et éclatants, ait une prédilection marquée pour ce qu'il est convenu d'appeler le « mauvais goût »... Mais il nous répondra évidemment que le bon et le mauvais goût ne sont que conventions.

Somme toute, cette exposition est une histoire du mouvement pictural d'avant-garde de cette trentaine d'années, avec tous ses élans et toutes ses erreurs, lorsqu'on se jetait sur toute audace nouvelle comme sur une proie : il ne fallait qu'une saison pour la mettre en lambeaux.

Six peintres : Emile Aubry (de l'Institut) et cinq autres (qui n'en sont pas encore). Goulinat est un de ceux qui rencontrent le plus de succès auprès du public. Il vend bien. Ce n'est évidemment pas un brevet de valeur. Ce n'est pas non plus une raison suffisante pour être classé parmi les mauvais peintres. En fait, bien des paysages de Goulinat sont non seulement agréables, mais d'une belle facture et solidement construits. Le faux classicisme de Dupas reste froid et vide. De plus, ses grandes et laborieuses compositions décoratives sont souvent bien confuses. C'est de toute évidence André Dauchez qui, de toute sa sincérité et de tout son talent, domine ce groupe de peintres sages, toujours semblables à eux-mêmes et bien persuadés qu'ils sont sur la bonne route, auxquels personne n'aurait d'ailleurs l'idée de demander quelque nouveauté.

Une remarquable exposition a été organisée au Pavillon de Marsan par G. H. Rivière et P. L. Duchartre : **Potiers et Imagiers de France.** Après tant de nourritures raffinées qui

nous ont été dispensées cette année par les grands maîtres de la peinture et de la sculpture, nous viendrons nous désaltérer ici comme à une source d'eau fraîche.

Très intelligemment distribuée, cette exposition nous fait assister à la naissance, au développement et à l'épanouissement régional de l'imagerie et de la céramique populaires, du XVIe siècle jusqu'au milieu du XIXe.

Vendues habituellement par les colporteurs, les images ont décoré pendant longtemps les murs de la plupart de nos maisons campagnardes. Images d'édification, images de confréries, images se rapportant aux métiers, à la vie campagnarde, aux légendes, aux idées et aux événements du temps, forment une collection d'un savoureux attrait. L'imagerie Pellerin d'Epinal a prêté d'intéressants bois gravés. Toute la France est représentée par des exemples qui témoignent dans certaines régions d'une production extrêmement abondante et variée. On remarquera l'imagerie orléanaise du XVIe et du XVIIe siècle, qui possède un charme très particulier. La technique la plus courante, dans tous les pays, populaire par excellence, fut celle du bois et du pochoir. C'est aussi, dans la plupart des cas, la plus séduisante. Il est curieux de constater que technique et « style » n'ont pour ainsi dire pas varié depuis le moyen âge jusqu'à la gravure de genre romantique.

La répartition géographique des céramiques a été faite avec un soin, quant aux recherches d'identité, qui est d'un grand enseignement. On n'a pas recherché la pièce exceptionnelle, mais au contraire l'objet usuel, dont la forme et la décoration sont d'admirables témoignages de la vie populaire. Nous voyons comment un besoin de beauté animait, comme l'écrit P. L. Duchartre, ces « exécutants souvent saisonniers qui ne croient nullement faire de l'art et en font ». Au contraire de tant de nos contemporains, aurait-il pu ajouter, qui croient faire de l'art et n'en font pas.

Cette exposition a été réalisée de telle sorte qu'elle me semble devoir satisfaire aussi bien le curieux et l'érudit que le passant qui voudra y chercher des éléments pittoresques sur la vie de la société rurale du passé.

La leçon qu'on en peut tirer n'est d'ailleurs pas très ré-

jouissante. L'art populaire est devenu, depuis le milieu du XIXe siècle, un art de musée. Il aurait suffi de placer à côté de cette collection d'images et de poteries anciennes quelques exemples de la production répandue aujourd'hui dans les campagnes pour mesurer la déchéance.

Si les louables efforts qui sont tentés aujourd'hui pour donner à l'artisanat une conscience et une vitalité ne sont pas absolument stériles, en ce sens qu'ils ont permis de réaliser quelques beaux objets, il faut bien reconnaître qu'il a perdu son véritable sens. Ce que nous appelons maintenant « art populaire » correspondait autrefois à des réalités très tangibles : la demande, l'usage. Il était commandé par sa destination. Aujourd'hui l'objet « populaire », ancien ou moderne, ne sert plus qu'à la satisfaction de quelques artistes ou de quelques snobs.

MÉMENTO. — Andrée Gabion (Galerie Billiet), avec son inspiration farcie de réminiscences plus ou moins heureuses, fait preuve d'un talent agréable et délicat.

Les gravures sur bois exposées par Auclair (même galerie) sont assez habiles. Technique trop élémentaire au service de sujets qui se voudraient scandaleux, plus faciles encore.

L'exposition d'Eugène Dabit (Bernheim jeune) est une rétrospective de toutes les recherches picturales tentées par un artiste honnête et moyennement doué. S'il n'avait pas abandonné la peinture pour la littérature, il est peu probable que le nom d'Eugène Dabit ait jamais connu la notoriété.

Ambrosselli, galerie Druet, est incontestablement très doué, trop doué, car sa peinture — il a l'excuse de la jeunesse — toujours ardente et sincère, manque extraordinairement d'unité. Ses portraits, ses natures mortes, ses paysages, ses compositions, ses charmantes petites aquarelles d'Italie, ne semblent pas de la même main. Il prend un genre particulier à chaque sujet. On souhaite qu'il puisse affirmer davantage sa personnalité. C'est sans doute dans quelques paysages d'automne, animés d'une belle saveur rustique, qu'il a mis le meilleur de lui-même.

Manque de personnalité, c'est aussi ce que nous reprocherons à Raymond Feuillate, qui n'est cependant pas dépourvu d'aisance et de vigueur.

Lucien Lautrec, au contraire, possède un métier et un style très personnels. La sévérité de son dessin, la rigueur de sa composition sont louables. Certains petits tableaux traités comme des

images, avec des éléments discrètement empruntés au répertoire surréaliste, sont des réussites. On admire la fermeté de ses constructions. Mais tout cela est un peu mécanique. On désirerait plus de détente. Quelques éléments de fresque montrent que le peintre est particulièrement heureux lorsqu'il emploie cette technique.

L'Espagne de Rovinsky (Galerie Charpentier) n'est pas celle de la guerre civile. Sur des laques d'une matière somptueuse l'artiste a interprété sa vision d'une Espagne romantique et fabuleuse.

S'il existe des jeunes prodiges dans le domaine de la musique, dont l'habileté nous déconcerte, il n'en est pas ainsi dans le domaine des arts plastiques. J'avoue préférer cent fois la fraîcheur et la liberté d'invention qui se manifestent dans les maladresses de certains dessins d'enfants, qui peignent comme des enfants, à l'adresse de ce Gérard Siger, âgé de huit ans, paraît-il. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peintres-enfants. Celui-là ne fait point exception à la règle. Louis Vauxcelles aurait dû le lui dire.

Un groupe de *femmes-peintres* expose au Petit-Palais. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire ce que nous pensons d'Hermine David, dont les images illuminent toujours la cimaise du plus tendre rayonnement. Nous noterons les peintures vigoureuses, fines et d'un accent très juste, d'Andrée Bizet, les agréables fleurs décoratives de Suzanne Bernouard, les gravures et croquis évocateurs de Germaine de Coster. Nous avons beaucoup de goût pour les touchantes petites poteries de Gisèle Favre. Claude Salvy, poète, essayiste et décoratrice, présente un mobilier d'une audace tranquille et joyeuse.

Je ne veux pas manquer enfin de signaler le peintre Orazio Orazi, jeune Italien qui expose pour la première fois à Paris (Galerie de Paris). Il possède une rare autorité. Ses paysages éclatants et fougueux rappellent les Van Goghs de Provence. Nous n'avons pas souvent l'occasion de découvrir de tels peintres et de ce tempérament. Orazi est un débutant auquel on peut prédire le succès.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — *Fouilles en Asie Occidentale.* — *Le IIe Congrès mondial du Pétrole et l'Archéologie.* — A. Miramar : *La Vie merveilleuse de Tobie*, G. Poussin, 1937. — G. Cameron : *Histoire de l'Iran antique*, Payot, 1937. — A. Erman : *La Religion des Egyptiens*, Payot, 1937.

La dernière campagne de **fouilles en Asie Occidentale** a vu la clôture de certains chantiers qui relevaient de l'Institut Oriental de Chicago. L'Institut, dont l'activité s'étendait à

l'Egypte, la Syrie, l'Asie Mineure, l'Irak et l'Iran, a liquidé nombre de ses installations et l'on ne peut que déplorer cette résolution devant les résultats obtenus. Les années à venir seront consacrées à la publication intégrale de ces fouilles, dont on ne connaît pour la plupart que les rapports préliminaires; mais après? Certaines des fouilles de l'Institut ont été reprises pour le compte de l'Université de Philadelphie par M. E. Speiser, qui a continué ses travaux à Tépé-Gawra, et par M. E. Schmidt qui, à Persépolis, sur l'esplanade, entre la montagne et la maison de la mission, a mis au jour les restes d'un palais de Xerxès; deux grands bas-reliefs d'une conservation parfaite ornaient une salle à quatre liwans. A Reï, où il poursuit ses recherches depuis plusieurs années, M. Schmidt a exploré les ruines de deux petits palais sassanides qui lui ont donné des stucs peints décorés d'animaux et de scènes de chasse.

M. Upten, du Metropolitan Museum de New-York, à Nichapur entre Téhéran et Meshed, a retrouvé d'intéressants stucs seldjoukides du XIe siècle et de la céramique lustrée.

M. R. Ghirsman (Musée du Louvre et Ministère de l'Education Nationale), dans ses fouilles de Chapur, a dégagé les alentours du monument de Chapur Ier, découvert dans la campagne précédente; il s'y trouvait une cachette du XIIIe siècle, contenant une jarre renfermant des objets de verre, et de la céramique. La mission a achevé de lever le plan du temple du feu et commencé le déblaiement de la grande salle du palais, de 37 m. de large, ornée de stucs peints d'inspiration hellénistique; une cour intérieure à mosaïques fera l'objet d'un dégagement ultérieur. On sait qu'après la période d'hellénisation de l'Orient qui a suivi l'époque d'Alexandre, une réaction se produisit dont l'aboutissant est l'art musulman. Mais cette réaction, qui remit d'abord en faveur l'art oriental et ses thèmes, quand se produisit-elle? Selon les uns dès l'époque parthe, selon les autres à l'époque sassanide. Le caractère hellénistique marqué des stucs du palais de Chapur Ier donne un renouveau d'intérêt à la solution du problème. Auparavant M. Ghirsman s'était joint à la mission de M. Hackin en Afghanistan; tandis qu'il exécutait des sondages à Nad-i-Ali sur un site du Ier millénaire avant notre ère, M. Hackin explorait la

région de Tar-o-Sar, riche en vestiges architecturaux du XIVe siècle, et maintenant en plein désert.

Au Tell-Hariri, l'ancienne Mari, près d'Abou-Kemal, en territoire de mandat français, le pasteur A. Parrot (Musée du Louvre et Ministère de l'Education Nationale), a découvert un riche tombeau d'environ 3.000 avant notre ère où se trouvaient, dit le compte rendu de sa communication à l'Académie des Inscriptions : « les restes d'un supplicié, exécuté dans la tombe avec deux épingles de bronze, enfoncées dans son gosier et dans sa nuque ». L'hypothèse d'un sacrifice, comme on en voit dans les tombes d'Ur et dans celles de Kish de la même époque, se présente à l'esprit; cette explication élargit l'aire de ces pratiques qui seraient à considérer comme un rite général à l'époque, et non comme l'apanage d'une dynastie étrangère imposant ses mœurs à des peuples conquis. Dans le palais, le dégagement porte actuellement sur 220 chambres et un tiers doit être encore enfoui. A la ziqqourat ou tour à étages, encore haute de 15 m., on à découvert un sanctuaire aménagé sur la pente, des installations pour les sacrifices, et des lits attestant que le rite de l'hiérogamie pratiqué dans les cultes s'adressant aux principes de fertilité et de fécondité, était pratiqué à Mari. De nombreuses tablettes cunéiformes ou fragments (jusqu'à présent 25.000 pièces), sont venues grossir le butin des campagnes précédentes.

A Ras-Shamra, près Lattaquié, l'ancienne Ugarit, M. Schaeffer (Musée du Louvre, Ministère de l'Education nationale, Académie des Inscriptions), dans ce qui a dû être le palais des anciens rois (fin du XIVe ou début du XIIIe siècle) a recueilli quelques belles armes ayant échappé à un pillage ancien et, dans plusieurs tombes intactes, de belles séries céramiques bien datées de la fin du Moyen Empire égyptien et de l'époque hyksos. Ces fouilles et celles que M. Dunand exécute à Byblos ont renouvelé notre connaissance de la Phénicie; M. Dunand, pour le compte du gouvernement libanais, va entreprendre les fouilles de Sidon dans les années à venir; là encore, sans aucun doute, de belles surprises nous attendent.

Le Congrès du Pétrole et l'Archéologie? Mais oui, et le plus naturellement du monde. Comment les Mésopotamiens n'auraient-ils pas profité de cette merveilleuse richesse du sol

qui s'offrait à eux? Parmi les variétés d'huiles qu'ils connaissent, ils citent « l'huile de pierre »; le bitume qu'ils utilisent de tant de façons leur est connu; avec le bitume ils calfatent les bateaux, rendent imperméables les conduites de terre cuite; ils en font un mortier qui lie les briques des constructions. Ils taillent le bitume durci, en font des récipients, des sculptures; lorsqu'il est frais, ils s'en servent pour assembler, pour fixer les diverses parties d'un tout; parfois même, ils l'emploient pour simuler la barbe, la chevelure, la prunelle de leurs statues. Plus tard, le pétrole, le bitume enflammés auront leur place dans les moyens de défense; on les projette, enfermés dans des grenades, sur les assaillants. M. Maurice Mercier, président de la Section Economique du Congrès qui s'est tenu en juin dernier à Paris, avait consacré une séance à l'exposé de ce que les Anciens ont connu du pétrole. Tour à tour, MM. Forbes, Herzfeld, Seguin, Lockhart, Tadeusz Mikucki, Mercier et du Mesnil du Buisson ont entretenu les congressistes du pétrole et du bitume chez les différents peuples de l'antiquité. Souvent sa connaissance a donné lieu à des mythes où il était question de sources, d'eaux enflammées. M. Maurice Mercier, poussant jusqu'au Moyen Age, entretint l'assistance des procédés de combat qui utilisent le naphte à l'époque des Croisades; on peut mentionner les lances à feu, l' « ignis graecus » ou huiles incendiaires; dès cette époque, les lanceurs de naphte avaient imaginé d'enduire leurs vêtements de talc pour les ignifuger. M. Mercier termina son intéressante communication en insistant sur le secours que peut prêter l'analyse pour déterminer si telle lampe a brûlé de l'huile ou du pétrole, si tel mortier a contenu du bitume. En bref, cette première séance fut consacrée à établir les titres de noblesse du pétrole; on voit par ce court résumé que ses quartiers remontent plus haut que les Croisades.

La vie merveilleuse de Tobie nous mène justement en Assyrie au temps des rois qui rendaient la vie dure aux Juifs, les Sargonides qui détruisirent Samarie, pillèrent Jérusalem en attendant que Nabuchodonosor la détruisît complètement. Partant de l'épisode biblique de Tobie, homme de bien que Dieu voulut éprouver et qu'il frappa de cécité, M. Miramar, qui a voulu instruire en amusant, a romancé la vie de son

héros, s'ingéniant, d'après les monuments et les textes, à reconstituer le milieu où il passa son existence; d'ailleurs 140 illustrations au trait, prises d'après les monuments, accompagnent et commentent le récit; puisse la vie merveilleuse de Tobie donner aux enfants, à qui elle est destinée, le désir de se familiariser avec l'histoire ancienne!

L'Histoire de l'Iran antique, traduite de l'anglais par Mme E. J. Lévy, a trait à une partie du monde ancien dont la conaissance a été jusqu'ici un peu négligée. Non que les documents fissent défaut; voici, notamment, près de 30 ans que la Mission française en Perse les accumule au cours de ses fouilles de Suse, dont la persévérance française a le droit d'être fière; mais il convenait de mettre en ordre ces documents, d'établir leur concordance avec ceux que la Mésopotamie nous a fournis, d'apprécier les événements du côté iranien et non plus du côté adverse. M. G. Cameron a ainsi retracé l'histoire du haut plateau dont les habitants envahirent souvent la plaine et dont le bastion avancé, Suse, devait être détruit définitivement par le roi Assurbanipal (VIIe siècle avant J. C.). Des références abondantes, des tableaux chronologiques, un copieux index font de ce volume un instrument de travail en même temps que la clarté de l'exposé le rend accessible à un public étendu.

De longue date M. A. Erman, de l'Université de Berlin, s'est spécialisé dans l'étude de la **Religion des Egyptiens.** La première édition du volume, dont M. H. Wild vient de traduire la troisième (1934), remonte à 1905. Trente ans de labeur ont mis au point une œuvre capitale riche en aperçus nouveaux. M. Erman a suivi son enquête selon une double méthode, joignant à l'exposé des notions générales celui des grandes périodes historiques dont les monuments mettent bien en valeur ces notions. Ce plan lui permet, après avoir décrit ce qui sera de tous les temps : l'univers et ses dieux, les grands dieux du pays, les légendes divines et la théologie, de tracer le tableau de la religion primitive, puis de la période des Hyksos et de celle de l'hérétique Aménophis IV, suivi du renouveau de l'ancienne religion. Il aborde alors les problèmes de la piété, de la morale, l'histoire du culte et ce qui domine toute la religion de l'Egypte, la croyance relative aux morts, la sollicitude

qu'on doit avoir envers eux, et les pratiques magiques. Il étudie ensuite la religion égyptienne dans les pays voisins de l'Egypte (Crète, Palestine, Phénicie, Nubie) alors qu'elle était prospère, puis son retentissement dans le monde gréco-romain et chez les peuples occidentaux. Des monuments, des textes par milliers, ont permis cette interprétation savante d'une religion dont les croyances nous déroutent un peu parce que les formes qu'elles ont revêtues ont été tout à fait particulières; au contraire, les religions de l'Asie, épurées comme celles des Perses, l'influence du judaïsme, ont tempéré et adouci pour l'Occident l'étrangeté des vieux cultes mésopotamiens des forces naturelles et en ont permis une assimilation sans doute moins superficielle. Mais que de similitudes entre les croyances de l'Egypte et celles de l'ancienne Asie! Les ressemblances entre la culture mésopotamienne primitive et celle de l'Egypte prédynastique que les fouilles récentes ont achevé de mettre en lumière, abondent aussi dans le domaine religieux. Lorsque la destinée des deux peuples se sépare, les différences s'accroissent; mais un fonds commun reparaît souvent au milieu des divergences qu'ont accumulées les siècles, qu'il soit dû aux contacts anciens ou qu'il soit du domaine de l'humanité : Osiris et Marduk, la suprématie d'un dieu sur les autres, la notion du péché, la mort et la résurrection du dieu, le désir de fixer le mort dans sa sépulture par des offrandes, et la magie, pour ne citer que le principal.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Dumas et Sir Walter Scott. — Léon Bloy au Colbert, au *Figaro* et chez Buet.

Dumas et Sir Walter Scott. — Parcourant un jour un ouvrage intitulé *La Langue théâtrale* (1), j'y ai trouvé la phrase suivante au mot *Prologue :*

> Celui de *Richard d'Arlington* [*sic*], bien que copié mot à mot dans la *Fille du Médecin*, de Walter Scott, est très remarquable.

Je me suis mis en devoir d'examiner ces deux ouvrages afin de voir ce qu'il y avait de vrai dans cette assertion, et en voici le résultat, qui, je le crois, pourrait avoir quelque

(1) *La Langue théâtrale, vocabulaire,* etc., A. Bouchard (1878).

intérêt pour les lecteurs du *Mercure*. D'abord, comparons les dates de publication. L'histoire parut en 1827, et le drame fut représenté pour la première fois le 10 décembre 1831.

PERSONNAGES

Du prologue : (*La Maison du Docteur.*)	*De l'histoire :*
Roberston (Mawbray dans le drame);	Richard Tresham (plus tard général Witherington);
Le docteur Grey;	Le docteur Gray;
Anna Grey, sa femme;	Jean Gray, sa femme;
Le marquis Da Sylva;	Matthias de Monçada (un très riche juif portugais);
Caroline Da Sylva, sa fille;	Zilia de Monçada, sa fille.
Un Constable.	Un « king's messenger » (ordonnance du roi).
« La scène est à Darlington (2), bourg dans le Northumberland. »	
Du drame :	
Jenny, fille du docteur;	Menie Gray, fille du docteur;
Richard Darlington.	Richard Middlemas.

Pour ne point fatiguer nos lecteurs du texte entier du prologue, il suffira de citer ce que dit le bon docteur, parlant à Richard au cours de la scène IX (acte I, premier tableau) :

— Il y a vingt-six ans, une voiture s'arrêta vers dix heures du soir devant cette même maison. On frappa, j'ouvris... Un homme masqué se présenta, implorant mon secours pour une jeune femme qui l'accompagnait, et qui paraissait arrivée au dernier terme de sa grossesse; sur la prière de cet homme, et sans qu'il se démasquât, la jeune femme, dont la figure était aussi belle que la voix était douce, fut installée dans la chambre qu'occupe encore aujourd'hui mistress Grey. La Providence exauça nos vœux, je reçus dans mes bras un enfant que sa mère couvrit de baisers et de larmes. Cet enfant, Richard, c'était toi!

A peine ta mère t'avait-elle mis au jour, pauvre enfant, que l'on frappa une seconde fois à la porte : c'étaient des gens de justice qui obéissaient à un homme accompagné du constable; il me montra un ordre de remettre entre ses mains la jeune dame qui était dans

(2) En réalité Darlington est une assez grande ville dans le comté de Durham.

ma maison; je refusai, il la réclama comme père; et à sa voix, ta mère, faible et tremblante, vint tomber à ses pieds; l'étranger donna l'ordre qu'on la portât dans sa voiture.

RICHARD

— Et mon père, que faisait-il?

LE DOCTEUR

— Il voulut la défendre, il s'approcha de l'inconnu dans ce but, car il paraissait aimer ardemment ta mère. L'étranger l'arrêta d'un mot que nous ne pûmes entendre : il chancela et tomba anéanti sur ce fauteuil.

Maintenant voici une traduction — abstraction faite des phrases inutiles à notre argument — du premier chapitre de la *Fille du Médecin* (*The Surgeon's Daughter*) :

M. le docteur Gidéon Gray habitait le village de Middlemas (3), dans l'un des comtés du centre de l'Ecosse. Un certain soir en automne, sur le tard, une voiture à quatre chevaux s'arrêta en face de la maison du docteur. Deux personnes, un monsieur, habillé en cavalier, et une dame en descendirent, le monsieur ayant été assuré que celle-ci recevrait tous les soins nécessaires à sa condition dans la maison du docteur. Afin de l'indemniser, l'étranger mit une bourse de vingt guinées dans la main du docteur en lui recommandant de ne rien épargner ni pour la dame ni pour l'enfant dont elle était sur le point d'accoucher.

— C'est une dame noble et étrangère... mais, puisque vous ne parlez ni le portugais ni l'espagnol, vous pourrez la faire comprendre au moyen du français.

Sur ces entrefaites, l'étranger se rendit à l'auberge avoisinante — la Swan Inn (4) — pour y attendre la nouvelle de l'accouchement imminent.

La dame portait un domino de soie noire, ce qui intriguait beaucoup le docteur et sa femme, mais elle ne voulait point s'en défaire.

Vers une heure du matin, le bon docteur se présenta à l'auberge pour annoncer l'arrivée au monde d'un enfant, un garçon bien portant. Il fut entendu que l'enfant aurait pour

(3) Selon toute apparence, c'est un nom de fantaisie.
(4) L'auberge du Cygne.

nom de baptême Richard et pour surnom Middlemas, le nom du village.

Le monsieur quitta la maison en promettant d'être de retour dans dix jours, mais quatre semaines se passèrent sans qu'on eût de ses nouvelles.

Un jour, à son retour d'une visite à une distance de dix milles, le docteur Gray vit une chaise de poste à quatre chevaux devant sa porte et deux étrangers se disputant avec les domestiques qui avaient soin de la dame et de l'enfant. L'un des nouveaux venus était un homme d'un certain âge, au visage brun (le père de la dame), et l'autre un « king's messenger » qui présentait au docteur un mandat d'arrêt pour les corps de Richard Tresham et de Zilia de Monçada, coupables de haute trahison. Le père insista pour avoir une entrevue avec la dame et à sa vue, afin de s'assurer de son identité, lui arracha son masque immédiatement.

Tout d'abord le grand-père indigné voulait renvoyer l'enfant à l'hôpital des pauvres, mais, cédant aux instances du docteur, il consentit à ce que celui-ci se chargeât de son maintien moyennant paiement.

Puis le grand-père conduisit sa fille à la voiture, qui s'éloigna rapidement dans la direction d'Edimbourg.

Il faut admettre qu'il n'est pas question d'un bourreau dans la *Fille du Médecin*, et là c'est la dame qui est masquée, tandis que Dumas met le masque, comme de juste, sur le visage du bourreau.

A part le premier chapitre de l'histoire et le prologue, il y a peu de ressemblance, si ce n'est dans le caractère de Richard, un jeune homme ambitieux et sans scrupules, qui manque à sa parole avec Menie et Jenny. Il quitte celle-là pour aller aux Indes et y chercher la fortune. Il finit par être écrasé par un éléphant sur l'ordre de Hyder Ali. La scène du drame se passe en Angleterre et à la fin Richard « tombe anéanti » en apprenant que son père est le bourreau.

Si l'on ne peut pas dire que le prologue est « copié mot à mot » dans la *Fille du Médecin*, il y a tout lieu de se demander : est-ce un plagiat ou au moins un emprunt inavoué fait par un grand romancier à un autre?

EDWARD LATHAM.

§

Léon Bloy au Colbert, au « Figaro » et chez Buet. — A la suite de l'article de M. Paul Vulliaud dans le *Mercure* du 15 novembre, des correspondants, qui ont peut-être lu mes romans, *La Colle* (Fasquelle), *Les Taches d'encre* (Lemerre) ou mes souvenirs de Montmartre dans *l'Avenir* d'Emile Buré, me demandent de rappeler plusieurs anecdotes sur le pamphlétaire.

Je crois bon d'affirmer à nouveau que Bloy m'a laissé un souvenir plutôt agréable et que si je croyais le diminuer, je me tairais.

En 1883, j'avais remarqué dans la feuille crème sur papier fort, timbrée d'un *chat noir* d'Henri Pille, érigeant sa queue devant un moulin, des proses assez virulentes signées Léon Bloy (que je crus d'abord un pseudonyme d'Emile Goudeau, le rédacteur en chef) mais Uzès (le fameux faussaire Lemot) ne tarda pas à publier une série de beaux portraits où je retrouvai la tête véritable des *Propos d'un entrepreneur de démolitions.*

J'écrivais alors dans les multiples journaux de Valentin Simond (présenté par Abel Peyrouton à Edmond Lepelletier, qui m'avait demandé d'être son secrétaire). L'un de ces journaux, le *Réveil* (qui précédait l'*Echo de Paris*), avait allure littéraire par les noms de Zola, Daudet, Vallès, Cladel, Champsaur, Xau, etc., et j'y publiai le premier sonnet d'Albert Samain, et un conte de Georges d'Esparbès; un autre, *Le Mot d'ordre,* faisait figure plus politique avec les « retours de la Commune » Alphonse Humbert (beau-frère de Lepelletier), Lissagaray, Henry Bauer, d'autres que j'oublie. Or, un soir, Salis me présenta un gaillard athlétique, ample redingote, chapeau haut de forme, épaisse moustache : « Voilà Bloy, qui désire te demander un mot sur un livre. » Le volume, format oblong, couverture parcheminée avec encadrement, titres et textes en gothiques rouges et bleues, s'appelait *Christophe Colomb, le Révélateur du Globe,* avec introduction par le comte Roselly de Largues, très aimablement dédicacé à mon nom.

J'accédai au désir de Bloy, lui offrant à choisir le *Réveil* ou *le Mot d'ordre*. Il préféra *le Mot d'ordre*. Je consacrai deux colonnes au *Révélateur du Globe* : l'auteur en fut ravi. A la deuxième rencontre, *il m'offrit à dîner!* Ce que je ne refusai pas car le sire, avec son allure d'hercule tranche-montagnes, était loin de me déplaire. Dîner sans façons et sans histoire, dans une quelconque gargote du boulevard Rochechouart.

— Es-tu libre ce soir? questionna mon nouvel ami. Faisons un tour. Connais-tu le Colbert?

Non, je n'avais pas la moindre idée de cela. Nous descendîmes en devisant par le faubourg, le boulevard, la Richelieu, jusqu'auprès de la Bibliothèque Nationale, longée d'une rue de flanc. Là une maison discrète, cossue, voire luxueuse, une dame empressée. Et bientôt nous nous trouvâmes debout au milieu d'un salon de glaces ininterrompues, soulignées d'un divan de velours rouge, sur lequel s'assirent des dames de toutes couleurs, seulement vêtues de bas.

Nous étions debout, ai-je dit, au centre, et nous avions conservé nos chapeaux sur la tête. Muet de surprise, j'écoutais Bloy qui, de sa voix lente et grave, me conseillait : « Regarde, mon fils, où la paresse et le vice peuvent conduire la plus belle partie de l'humanité... » Je me risquai alors à inventorier ces brunes, rousses, blondes, châtaines, multipliant leurs clins d'œil et leurs frétillements de langues; mais la sous-maîtresse, à laquelle notre allure ne présageait aucune clientèle possible, intervint avec autorité : « Ces messieurs ont fait leur choix? » Un silence. « Je dois constater, Madame, se décida enfin Bloy de sa même voix lente et grave, que votre personnel a déjà servi. »

Elle nous reconduisit, sans plus, au milieu de rires étouffés; Bloy, sur le seuil de la porte, la salua avec le plus profond respect.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? Il est à peine minuit.

Nous échouâmes au premier étage, désert, du Café de Cluny, devant un billard. Bloy jouait mal, je jouais encore plus mal que lui. Vers les deux heures du matin, le gérant nous poussa dehors.

§

Autre histoire. Périvier, véritable directeur du *Figaro*, beaucoup plus que Francis Magnard, le Périvier du pot-de-chambre garni sur la tête, s'intéresse aux *Propos d'un entrepreneur de démolitions.* Il convoque Bloy et lui commande quatre articles de tête, ce que le jargon journalistique appelle maintenant des *leaders.*

C'est la fortune. *Figaro* paie ces articles-là cent cinquante francs, le même prix que le « père » Dumont paie à *Gil-Blas* Théodore de Banville, Catulle Mendès, Barbey d'Aurevilly, Paul Arène, Emile Bergerat, etc.

Du premier article de Bloy au *Figaro,* rien à dire. Je ne me souviens même plus du sujet. C'est à propos du deuxième, *L'épée dans la boue,* que l'orage va éclater.

A ce moment, un fascicule hebdomadaire connaissait un immense succès de librairie, et cela s'appelait *Le colonel Ramollot.* L'auteur était le propre beau-frère de Paul et Alphonse Allais, Charles Leroy, et sa femme, si je ne me trompe, appartenait au personnel enseignant des écoles publiques de la Ville de Paris.

De quelle façon Charles Leroy était traité, je vous le laisse à penser.

Petit bonhomme vif et rageur, estropié (une de ses jambes était repliée), Leroy fit un *bousin* du diable au *Figaro,* envoya ses témoins à Bloy. Carence de celui-ci : ses principes religieux lui interdisaient le duel. Retour des témoins à Périvier. Celui-ci s'emballe, met Bloy en demeure. Nouveau refus. Rupture complète, collaboration terminée!

— Dommage, avoua Bloy, j'allais gagner de l'argent!

§

On se réunissait un soir de chaque semaine, à Vaugirard, chez Charles Buet, dont le drame, *Le Prêtre,* avec l'acteur Taillade, avait eu grand succès, une demi-douzaine, quelquefois plus. Je me souviens surtout de Paul Adam et de ses souliers vernis.

— Léon Bloy devient assommant, contait le maître de la maison. Il arrive sans être invité, s'installe à déjeuner, mori-

gène la bonne, réclame des plats à sa guise, clabaude sur Barbey d'Aurevilly qui lui a fait tant de bien... Aujourd'hui, il a dépassé les bornes, j'ai failli me fâcher.

Silence. Quel motif assez puissant pour encolérer le doux, l'aimable Buet?

— Il débarque de la Grande-Chartreuse, où il a pris l'habitude de se faire héberger à l'œil. Il y est resté un mois. Il est engraissé. Si... si... vous en jugerez... Eh! bien, à déjeuner, il n'a pas cessé de vitupérer les Pères... Pourquoi? Parce que chez eux il n'a pas mangé une seule fois du poulet!

En me reconduisant chez moi, rue Jacob, Paul Adam concluait : « Vous avouerez, mon cher, que ce Léon Bloy est un drôle de bonhomme. »

LÉON RIOTOR.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Henri Davignon : *Tout le reste est Littérature...* (Essai sur le milieu belge) (Nouvelle société d'éditions). — La mort de Franz Ansel. — Mémento.

En 1897, au cours d'une étude publiée par *La Revue Encyclopédique,* Edmond Picard proclama l'existence de l'âme belge. Dans *Confiteor* paru quatre ans plus tard, il s'efforça de confirmer sa découverte.

« L'âme belge, dit-il, multiple par les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, me semble désormais unique en son essence, procédant de l'âme germanique et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne », essentiellement progressive, indéfiniment éducable, inépuisablement inventive, irrésistiblement colonisatrice, « d'une si magnifique irradiation dans les nations européo-américaines; cette race aryenne à laquelle la primauté du Monde semble dévolue ».

Elle m'apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, harmonieusement dégradées qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel.

Les langues qui se partagent presque exactement la nation m'apparurent une expression simplement superficielle de dualisme si on pénètre l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Si les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs ne participent-ils pas d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable

d'une communauté historique bi-millénaire? L'étranger le discerne mieux que nous. L'Allemand en Belgique, se croit déjà dans un vague midi, le Français croit que le nord s'y inaugure. L'amalgame des psychologies s'intensifie sous la diversité des sonorités verbales. Leur dualité, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, ici pour la civilisation française, là pour la civilisation allemande, et leurs productions intarissables, n'est-elle pas un inappréciable avantage et le facteur le plus énergique de la formation et de la solidification du caractère national? N'est-ce point une réalisation anticipée de la fusion intellectuelle et morale des nations de même race dans un avenir plus fraternel; loin d'apparaître en cause de désunion, elle devrait être prise en admirable et prophétique exemple et signalée comme un honneur.

Malgré son éloquence, la thèse d'Edmond Picard n'eut guère de succès, Wallons pointus et Flamingants butés s'isolant dans un absurde particularisme et se revendiquant, les uns de la France dont ils parlaient la langue, les autres, de la Hollande et de l'Allemagne auxquelles les rattachaient, peu ou prou, leurs divers patois.

1914 sembla doter ces frères ennemis d'une conscience nationale, et, durant près d'un lustre, la Belgique eut l'air de donner raison à l'auteur de *Confiteor*. Mais sitôt la paix signée, les rivalités ressuscitèrent et l'on peut constater aujourd'hui qu'avec les années elles n'ont fait que s'aggraver.

Plus que jamais, Wallons et Flamands affectent leur mésentente et pour y mettre fin n'hésitent pas à prôner le divorce entre leurs provinces respectives. Sans doute, cette querelle est-elle entretenue par quelques énergumènes qui, à défaut d'honneurs, y trouvent plus d'un profit. Mais pour peu qu'ils persévèrent dans leurs criailleries, les pires braillards finissent par entraîner les foules, surtout, et c'est le cas ici, quand ils se posent en Pierre l'Ermite prêchant l'urgence de la croisade. Nous vivons donc, pour l'instant, dans une atmosphère belliqueuse où, n'en déplaise aux mânes d'Edmond Picard, l'âme belge, si tant est qu'elle existe, court les plus grands dangers.

Tout conspire d'ailleurs à sa ruine. Depuis 1918, nos gouvernants eux-mêmes, assourdis par les clameurs des factieux, semblent perdre la tête. De concession en concession, ils en sont arrivés à bannir le français des Flandres et, qui pis est,

se préparent, si on ne leur tient pas tête, à flamandiser Bruxelles, puis à sanctionner la séparation administrative réclamée par quelques vagues trublions. C'est dire que le chantage et la lâcheté dominent notre politique et que l'on sait de moins en moins de quoi demain sera fait.

On pourrait donc désespérer de l'avenir de la Belgique et taxer d'utopiques les affirmations d'Edmond Picard si, de temps à autre, des voix autorisées comme celles d'Henri Pirenne et d'Henri Davignon, n'imposaient aux passions partisanes la sourdine de la raison. On connaît les admirables travaux historiques du premier.

Moins ambitieux, mais tout aussi féru de certitudes, le second a choisi pour plaider sa cause le truchement du roman, de l'essai et de la pièce de théâtre avec une préférence marquée pour le roman. Champion résolu de l'âme belge, il n'a jamais cessé de croire en elle, ni de la célébrer avec une croissante ardeur. Dans les vingt-cinq ouvrages qu'il a signés, tous ses héros sont, demeurent ou deviennent des Belges fiers de leur pays et soucieux de le bien servir. Qu'ils soient nés sur les bords de l'Escaut ou de la Meuse, du plus humble au plus orgueilleux, tous se réclament d'une Belgique intangible. « La Belgique existe... Le reste est littérature », proclament-ils par la courageuse voix de leur interprète. Edmond Picard n'eût pas mieux dit et l'on ne peut que féliciter M. Davignon de sa bravoure.

Cette bravoure s'affirme à nouveau dans son récent ouvrage : **Tout le reste est littérature.** Mais, cette fois, le romancier a cédé le pas à l'essayiste, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Car, tout bon écrivain d'imagination qu'il soit. M. Henri Davignon, en fidèle disciple de Paul Bourget, de qui il a hérité ses dons d'analyste et son langage chargé de sens, demeure souvent tributaire de sa thèse. Porte-paroles d'une doctrine bien plus que d'eux-mêmes, ses personnages ne s'abandonnent, en effet, que rarement aux aveux imprévus et même aux heures les plus troubles, — car bien que catholique, M. Davignon est un artiste complet, — ne cherchent jamais à s'évader du laboratoire où, dans l'espoir de leur insuffler sa foi, leur créateur les tient prisonniers.

Seul peut-être de tous nos écrivains à n'avoir jamais écrit

de vers, M. Davignon, qui en cela diffère de son maître et s'en ressent, ne reste donc esclave de son imagination que pour autant qu'elle ne l'induise pas à l'aventure. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il ne sorte pas du domaine qu'il s'est choisi. Disons d'ailleurs, tout de suite, que ce domaine est assez captivant pour le satisfaire et nous attacher à ses pas.

En bon propriétaire, il en a exploré les moindres recoins. Qui mieux est, il aime à en faire les honneurs, et lorsque, comme aujourd'hui, il le peuple de quelques-uns de ses amis qui sont aussi les nôtres, nous ne pouvons que lui savoir gré du plaisir que nous éprouvons à nous y promener de concert.

Car, ainsi que nous l'avons dit, *Tout le reste est littérature* n'est pas un roman. Les figures qui l'animent sont celles de Belges et de Français vivants ou morts qui, d'une manière ou d'une autre, ont, au cours des âges, illustré, chéri ou loué la Belgique. Selon son habitude, M. Davignon y demeure donc fidèle à sa terre natale.

Mais, mieux à l'aise que dans le roman, il y déploie en toute liberté ses remarquables dons d'analyste. Qu'il parle de Rubens, de Veuillot, de Maeterlinck, de Bourget, de van Lerberghe, de Krains et de quelques autres, on le sent, cette fois, aussi maître de leur âme que de la sienne.

Parce qu'il les aime ou les admire, patiemment, comme un frère attentif, il les a interrogés l'un après l'autre et tous, soucieux de lui obéir ou de lui plaire, lui ont aussitôt livré leurs plus intimes secrets. Comment, du reste, auraient-ils pu résister à ces invites? Tous ne partagent-ils pas avec lui l'honneur d'avoir magnifié le sol d'un pays qu'il tient, non sans orgueil, pour l'un des joyaux de la terre?

Qu'il y a loin de ses créatures, tirées de la vie et s'en réclamant par leur œuvre, aux êtres les mieux disants dont M. Davignon illustre ses romans!

Même quand elles se dénomment Maeterlinck et van Lerberghe, elles inspirent à leur évocateur, d'habitude un peu troublé par les poètes, des pages d'un lucide et parfait lyrisme, et, quand se dressent devant nous les hautes figures de Paul Bourget et d'Hubert Krains, c'est le pathétisme même de leurs destins divergents qui s'incruste dans nos mémoires.

D'avoir subi l'action d'un même ferment, tous les modèles

étudiés par M. Davignon dans son récent ouvrage tendent donc à prouver l'existence d'un milieu spécifiquement belge où se seraient opposés, avant de se fondre dans un harmonieux ensemble, la truculence breughelienne et le mysticisme de Ruysbroeck l'admirable. Renouvelée d'Edmond Picard, pareille hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, ne semble guère se vérifier à l'heure actuelle et, n'était le prestige de l'autorité royale qui demeure entier en Wallonie comme en Flandre, la Belgique, en proie aux factieux, sonnerait elle-même son glas.

Pas plus que M. Henri Davignon, **Franz Ansel,** mort il y a quelques semaines, ne mettait en doute l'existence de l'âme belge, qu'il ne cessa, tant dans ses conversations que dans maints de ses écrits, de défendre et d'exalter avec la ferveur d'un bon fils.

Mais, fidèle servant des Muses, dès son adolescence, il tint à honneur de les servir sur les lieux mêmes où se dressaient leurs temples et, dans les deux recueils de vers qu'après de longues hésitations il consentit à publier sur le tard, c'est à l'Italie seule qu'il dédia sa pensée et son cœur. Il avait traversé le symbolisme sans en subir les sortilèges et prisant la forme par-dessus tout, s'était joué, dans de parfaits sonnets, de toutes les exigences de la prosodie.

Disciple de José-Maria de Heredia, à qui ses poèmes font souvent songer, c'est néanmoins à Pierre de Nolhac, dont la souplesse rythmique se rapproche de la sienne, qu'on peut le mieux le comparer.

Brûlés du même amour de la latinité, ils en furent l'un et l'autre de fiers serviteurs, si bien que, lors de la récente séance de l'Académie Française, les Belges qui eurent le rare honneur d'y assister ne manquèrent pas de songer à Franz Ansel en écoutant Mgr Grente célébrer en ces termes le poète des *Stances romaines :*

> Ses strophes ont une douceur de cadence et une précision de forme qui ajoutent à la clarté. L'imagination et la raison s'y équilibrent. En pièces courtes, il résume une époque, analyse un personnage, fixe un horizon.

Mémento. — Lorsqu'il parut en 1887, le *Journal des Goncourt* exerça une véritable fascination sur les écrivains de la *Jeune Bel-*

gique. Tant d'insolence alliée à tant de vanité, une telle profusion d'ingénieuses remarques sur l'art et les artistes, des anecdotes si séduisantes et des réflexions si subtiles à propos de tout et de rien, ne pouvaient que plaire à ces jeunes hommes, frais émoulus pour la plupart de quelque coin de province et particulièrement sensibles de ce fait à l'élégance d'un article de Paris. Jules Destrée qui n'avait pas encore quitté Marcinelle où il exerçait la profession d'avocat, en subit aussitôt l'attrait et en parfait homme de lettres, soucieux de se tenir à la page, s'empressa, lui aussi, d'enregistrer ses impressions au jour le jour. Avec la collaboration de son frère Georges, il en publia quelques-unes sous le titre de *Journal des Destrée* qui pastichait avec beaucoup d'humour les manies et les tics de ses illustres modèles. Mais ce n'était là qu'œuvrette de circonstance.

A la vérité, comme nous le révèle M. Richard Dupierreux, Jules Destrée, dès 1878, tenait un journal où « le plus fidèlement possible, il notait les événements de sa vie et les impressions qu'il avait ressenties en regardant, autour de lui, les êtres et les choses ».

De ces mémoires, M. Richard Dupierreux fait paraître aujourd'hui les pages les plus significatives. Aussi bien dans les portraits qui y sont tracés que dans les confession qu'elles nous livrent, on retrouve l'acuité psychologique et la générosité de cœur dont Jules Destrée, que nous pleurons encore, ne cessa de faire preuve au cours de sa féconde existence (Ed. de la Connaissance).

— M. Carlo Bronne qui depuis quelque temps semble bouder Polymnie pour courtiser Clio, publie sous le titre *La Porte d'Exil*, dédiée avec raison à M. Edmond Pilon, six études historiques où, à part le lieu de leur rendez-vous, les personnages qu'elles commémorent n'ont rien de commun les uns avec les autres. Sauf les circonstances qui de plein gré ou non les amenèrent dans nos provinces, Racine, la Brinvilliers, Mme Deshoulières, le Grand Condé, Fabre d'Eglantine, Marie Walewska, le général d'Ornano et l'officier de santé Bovy, ne possèdent, en effet, aucun lien d'attache et pour les réunir en un bouquet parfait, il fallait à la fois l'ingéniosité d'un poète et la patience d'un fureteur. Ces deux qualités, M. Carlo Bronne les possède mieux que personne et son livre en est un témoignage éloquent (Ed. Albert).

GEORGES MARLOW.

LETTRES HONGROISES

La sociographie. — Gyula Illyes : *Le peuple des « puszta »* Ed. Grill. — Zoltan Szabo : *La situation à Tard.* Ed. Cserepfalvi. — Géza Féja : *Le point orageux,* Ed. Athenaeum. — Imre Kovacs : *La révolution muette,* Ed. Cserepfalvi. — Ferenc Erdei : *Sable mouvant,* Ed. Athenaeum. — Peter Veres : *Compte rendu,* Ed. Revai. — La critique. Aladar Schöpflin : *Histoire de la littérature hongroise du XXe siècle,* Ed. Nyugat. — Gyula Illyes : *Petőfi,* Ed. Grill. — Albert Gyergyai : *Le roman français d'aujourd'hui,* Ed. Franklin. — Odön Malnassy : *Histoire sincère de la nation hongroise,* Ed. Cserepfalvi. — Le roman. Mihaly Babits : *La roseraie de six hectares,* Ed. Athenaeum. — Sandor Marai : *Les jaloux,* Ed. Revai. — Laszlo Németh : *Crime,* Ed. Franklin. — Laszlo Cs. Szabo : *Héritage paternel,* Ed. Franklin. — Ferenc Körmondi : *Rencontre et Séparation,* Ed. Athenaeum. — Sandor Hunyadi : *Géza et Dusan,* Ed. Athenaeum. — Janos Kodolanyi : *La bienheureuse Marguerite,* Ed. Athenaeum. — Béla Zsolt : *La conspiration de la rue Wesselenyi,* Ed. Nova; *Coup de foudre,* Ed. Pantheon. — Jolan Földes : *La rue du Chat qui pêche,* Ed. Athenaeum. — Mémento : Trois morts : Dezsö Kosztolanyi, Cécile de Tormay, Gyula Juhasz.

Depuis deux ou trois années, la jeune littérature hongroise semble vouloir se détourner de la fiction pour se rapprocher de nouveau, comme certains écrivains de la génération d'Ady en leur temps, du problème le plus vivant et le plus aigu de la société hongroise : problème à la fois politique, social et biologique, à savoir le sort du village et de la paysannerie hongrois. Déjà, en effet, avant la guerre, en partie sous l'influence de certaines initiatives françaises, une équipe de sociologues hongrois avaient commencé à constituer des monographies relatives au village, à ses familles et aux métiers qu'elles exerçaient. Ces recherches avaient été poursuivies en Roumanie, où il existe aujourd'hui dans ce domaine une véritable école universitaire et scientifique. Puis sous la pression de la situation sociale des paysans et partant du fait que le renouvellement de la société hongroise ne pourra venir que d'en bas, des couches populaires et tout particulièrement paysannes, les meilleurs, les mieux doués, les plus désintéressés aussi des jeunes écrivains ont après la guerre en partie abandonné le roman et la poésie pour se consacrer avec un amour exclusif à ce nouvel objet.

Parmi les premiers initiateurs de ce mouvement, nous avons déjà mentionné dans une chronique précédente le nom de Lajos Nagy, qui a consacré à une ville de la grande plaine Kiskunhalas une espèce de monographie à peine romancée qui par certains côtés rappelle *Vieille France,* de Martin du Gard. Mais le véritable grand élan dans ce genre a été donné

par le livre du jeune poète Gyula Illyes, qui, après avoir vécu pendant cinq à six ans en France et publié quelques beaux volumes de poèmes, a élevé en quelque sorte un monument sous forme de souvenirs d'enfance et de jeunesse à la « puszta » d'où lui et ses ancêtres sont sortis. Malgré toute la poésie qui se dégage de l'admirable évocation de ses souvenirs d'autrefois et malgré la beauté d'un style encore plein des saveurs de ses poèmes, on peut pourtant dire du livre d'Illyes, **Le peuple des puszta** (le mot ayant ici plutôt le sens des métairies que celui des steppes) qu'il est la première description absolument objective et, si l'on veut, la première photographie sociographique d'une certaine classe sociale. Les représentants de celle-ci, formés des domestiques des grandes fermes à l'ombre des châteaux seigneuriaux, pour être soustraits aux apparences de la servitude, n'en restent pas moins des serfs aux yeux de celui qui nous montre leur existence, à peine différente de celle que devaient mener leurs ancêtres dans l'Oural, leur façon de penser, leur morale et aussi leur noblesse de sentiment. Classe à part qui n'est pas tout à fait celle des paysans, qui comprend plusieurs centaines de milliers d'individus et attend toujours sa libération. Ainsi que l'auteur le dit dans sa préface, il a voulu découvrir à ses compatriotes qu'à quelques kilomètres de la capitale se trouvent des terres et des êtres plus inconnus des citadins que les habitants de Paris ou de New-York. Encouragée par le succès de ce très beau livre qui possède des qualités de premier ordre, poétiques et sociales à la fois, l'une des plus grandes maisons d'édition hongroises, l'Athenaeum, s'est décidée à envoyer une dizaine de jeunes écrivains dans toutes les parties de la Hongrie pour constituer une série de monographies, aussi complètes que possible, des provinces hongroises, de leur passé, de leurs habitants, de leur situation sociale, monographies qui, par suite des penchants de ces jeunes auteurs, seront immanquablement des sociographies paysannes.

En dehors du livre de Zoltan Szabo, **La situation à Tard,** qui a suivi de près la publication de celui d'Illyes et offre précisément le tableau véridique et affligeant d'un village fréquemment visité pour son pittoresque par les étrangers,

qui eux ne peuvent voir plus loin que les costumes bariolés des paysans, de nouveaux volumes sont venus compléter ces premiers témoignages.

Parmi ceux-ci, l'un des plus retentissants a été le livre de Géza Féja, qui l'an dernier avait eu l'heureuse idée de présenter en volume les articles du grand poète Ady et qui, sous le titre de **Le point orageux,** décrit la misère du peuple dans le sud de la Hongrie d'aujourd'hui. Le tableau qu'il en trace a paru tellement sombre aux autorités et a tellement surexcité l'opinion publique que, pendant quelques jours, le livre a été confisqué. Remis en circulation à la suite d'un appel de l'éditeur et de l'auteur, il constitue un des grands succès de la saison. Par ailleurs, d'autres publications du même genre, celle d'Imre Kovacs qui, dans **La Révolution muette,** s'occupe en général du sort des paysans hongrois à travers les siècles, le livre de Ferenc Erdei, **Le Sable Mouvant,** qui étudie cette partie de la grande plaine qui se trouve comprise entre les deux fleuves, le Danube et le Tisza, d'autres encore continuent à maintenir intact l'intérêt fervent du public hongrois à l'égard de cette question brûlante. Enfin nous ne saurions oublier à ce point de vue **Compte rendu,** l'autobiographie de l'écrivain paysan Peter Veres, l'un des esprits les plus lucides de ce mouvement et qui, de par ses origines et ses attaches restées vivantes avec la terre, exprime authentiquement la situation de ses congénères et compte ainsi doublement comme écrivain et comme témoin. Il faut donc espérer que tant de zèle et tant de talent, mis au service de la cause paysanne, finiront par contribuer à la solution de ce problème.

En ce qui concerne la **critique** hongroise qui, au cours des dernières années, n'a guère produit que des fruits maigres si on la compare à l'extraordinaire floraison du roman et de la poésie, quelques récents ouvrages méritent pourtant qu'on attire sur eux l'attention. **L'histoire de la littérature hongroise du XXe siècle,** d'Aladar Schöpflin, le contemporain de la dernière grande génération littéraire, celle du Nyugat, est le premier ouvrage d'ensemble consacré à ce sujet. Particulièrement bien placé pour donner un tableau du grand mouvement de rénovation littéraire, dont les effets

se font encore sentir à l'heure actuelle en Hongrie, Schöpflin en cherche les antécédents au tournant du xxe siècle et en suit les ramifications jusqu'à nos jours. Ainsi, de l'histoire d'une génération, celle de Ady, Babits, Moricz, Kosztolanyi, il parvient à faire l'histoire de trois générations successives avec des réussites inégales. Ce sont les deux premières parties du livre qui paraissent les plus convaincantes, les plus riches, la troisième, étant donné le manque de recul nécessaire, provoquera de nombreuses attaques, polémiques et rectifications.

Après avoir publié *Le peuple des steppes*, Illyes a fait paraître un très beau livre sur le plus grand poète lyrique de la Hongrie et le seul peut-être qui soit universellement connu, **Petoefi,** le contemporain et l'admirateur des romantiques français. En consacrant tout un livre à un poète du passé, Illyes, d'ailleurs, ne s'est nullement détourné de ses préoccupations poétiques et sociales actuelles. En effet, ce qu'il célèbre en Petöfi, c'est d'une part le poète du peuple, sorti du peuple et chantant le peuple et la terre hongrois, en d'autres termes la préfiguration et l'idéal de Illyes lui-même, tandis que, d'autre part, son analyse porte surtout sur les côtés les plus discutés et les plus volontairement laissés dans l'ombre du génie de Petöfi et tout particulièrement sur son inspiration révolutionnaire. Si bien que l'on peut dire que grâce à ses points de vue nouveaux, Illyes a réussi à remettre en valeur l'image, devenue un peu banale, du plus grand poète que la Hongrie ait produit.

Grand connaisseur de la littérature française, auteur de nombreux articles qui avaient révélé au public hongrois quelques-uns des plus grands noms dont les lettres françaises puissent s'enorgueillir, traducteur impeccable de Claudel, de Gide, de Giraudoux et récemment de Proust, Albert Gyergyai vient de publier, sous le titre **Le roman français d'aujourd'hui,** un livre dont le moins qu'on puisse en dire, c'est que peu d'ouvrages de critique française parus en France valent d'être placés sur le même plan. Après avoir résumé dans les premières pages l'histoire du roman français depuis ses origines jusqu'au début du XIXe siècle, et fixé la position respective des trois grands maîtres, Balzac, Stendhal, Flaubert, telle

qu'elle nous apparaît aujourd'hui, l'auteur en arrive à son vrai sujet, le roman contemporain. Embrassant de l'extérieur comme de l'intérieur l'ensemble de la production des trente dernières années, il nous offre un tableau complet, éclairé de points de vue toujours originaux, d'une intelligence aiguë, des textes et des tendances et auquel une parfaite familiarité des littératures étrangères, de subtils rapprochements avec la musique ou la peinture, confèrent un caractère d'humanisme particulièrement probant.

L'histoire sincère de la nation hongroise qu'à l'exemple de Seignobos vient de publier un jeune historien qui appartient au clergé, Odön Malnassy, vient de valoir à son auteur une condamnation. En effet, l'auteur y rompt en visière avec certaines traditions et certaines superstitions relatives à l'histoire ancienne de la Hongrie, que l'on avait l'habitude de respecter. Il se préoccupe aussi dans une large part, à l'encontre de ses prédécesseurs, de l'histoire des classes pauvres et déshéritées, en se basant sur ses recherches personnelles pour aboutir, dans sa haine du féodalisme, à des conclusions tout au moins surprenantes.

Cependant, malgré la vogue de la sociographie, le **roman** continue à avoir en Hongrie ses adeptes et représente encore le genre littéraire le plus vivace. La preuve en est que même un poète pur, tel que Babits, publie de temps à autre des romans ou des nouvelles comme ce recueil dont la première histoire, qui donne son titre au volume, **La roseraie de six hectares,** semble continuer son chef-d'œuvre en prose : *Les fils de la mort.* Cette nouvelle montre Babits sous un aspect inaccoutumé; à propos d'une chronique de petite ville, il fait preuve d'un humour spécial, d'un esprit d'autant plus savoureux qu'il est adouci par les dons poétiques que l'on peut admirer dans ses vers.

Sandor Maraï, l'un des principaux espoirs de la nouvelle génération littéraire et dont on connaît en France l'un des meilleurs livres, *Les Révoltés,* vient de publier un important roman, son chef-d'œuvre même selon certains critiques : **Les Jaloux.** Roman symbolique et même mystique. Ce que Maraï décrit dans les cadres d'une double agonie, celle d'une ville et d'un puissant chef de famille, ce n'est pas tant peut-être

la lutte entre le passé et le présent, les conquérants et les conquis, que l'éternel conflit intérieur des humains, des jeunes contre leurs aînés ou plutôt contre le spectre de l'âge mûr, contre tout ce qui contrecarre l'adolescence.

Nous avions parlé, au cours d'une précédente chronique, du rôle de Laszlo Német en tant que critique et organisateur d'un important mouvement au sein de la jeune littérature. Si l'on avait paru douter dans certains milieux de ses dons de romancier après la publication de son premier récit (un roman psychologique et paysan), son deuxième roman en deux volumes, **Crime,** le situe d'emblée parmi les meilleurs conteurs de sa génération. L'action du roman est très simple, mais l'opposition entre les deux protagonistes, le petit paysan qui veut s'établir dans la vie au prix de mille ruses et de nombreux efforts et l'intellectuel qui, en face des innombrables problèmes insolubles du peuple, considère comme un crime son propre établissement et bien-être, est exploité et fouillé de main de maître et laisse prévoir un romancier moraliste de grande classe.

Appartenant à la même génération que Német, un autre jeune écrivain, qui possède les dons les plus divers et dont la collaboration à plusieurs revues avait été fort remarquée, Laszlo Cs. Szabo, publie son premier recueil de nouvelles sous le titre **Héritage paternel.** Sa fraîcheur, son érudition font penser à quelque Valéry Larbaud hongrois et, sur les traces du regretté Gyula Krudy, ce sont de nouvelles voies que sa manière personnelle indique aux jeunes conteurs d'aujourd'hui.

Quant à Ferenc Körmendi, dont nous avons parlé à plusieurs reprises et dont le plus célèbre roman : *L'aventure à Budapest,* a paru en traduction française, son nouveau roman, **Rencontre et Séparation,** grande histoire d'amour dans le cadre d'une pension de famille en Italie, possède les mêmes qualités, peinture des types, évocation de l'atmosphère, que celles qui faisaient le prix de ses précédents ouvrages.

Un nouveau venu, par contre, dans le domaine du roman, est le bon auteur dramatique Sandor Hunyadi, conteur facile et agréable dont le nouveau livre, **Géza et Dusan,** rappelle un de ses grands succès de théâtre : *La cerise à queue noire.*

C'est l'histoire de deux amis, un hongrois et un yougoslave, à l'époque de l'occupation par la Yougoslavie des anciennes provinces hongroises.

Parmi les romans historiques dont la vogue est loin d'être épuisée en Hongrie, citons l'œuvre récente de Janos Kodolanyi qui, après avoir écrit de savoureux romans rustiques, s'est plongé dans l'étude du moyen âge. Il en rapporte aujourd'hui une vie de **La bienheureuse Marguerite,** cette fille d'un roi de Hongrie qui, après avoir passé sa jeunesse dans un couvent édifié dans l'île qui porte son nom, mourut en odeur de sainteté et continue à inspirer poètes et romanciers hongrois.

Lors d'une étude d'ensemble sur les différents genres romanesques en Hongrie, nous avions parlé des romans spécifiquement consacrés à Budapest et de l'un des plus brillants représentants de cette littérature de la grande ville, Bela Zsolt, également connu comme publiciste et auteur dramatique. L'un de ses deux derniers romans, **La conspiration de la rue Wesselenyi,** s'occupe, comme tant d'œuvres de notre époque, de la décadence de la bourgeoisie, tandis que l'autre, **Coup de foudre,** raconte la jeunesse de l'auteur.

Il me reste à parler du livre de Jolan Földes, **La rue du Chat qui pêche,** auquel l'attribution d'un prix international, fondé par des éditeurs, a conféré une notoriété sans proportion avec les qualités littéraires effectives qui s'y manifestent. Disons que ce hasard, l'adroite publicité faite autour de cet habile reportage romancé, ne suffisent pas plus à classer son auteur qu'à faire entrer l'œuvre au sein de l'authentique littérature hongroise avec laquelle elle n'a presque rien à voir.

MÉMENTO. — Trois morts au cours des derniers mois sont venues frapper la littérature hongroise. Lors de notre dernière chronique nous parlions longuement de Kosztolanyi, l'un des maîtres de la nouvelle littérature, déjà en proie alors à la douloureuse maladie à laquelle il a succombé. Mme Cécile de Tormay, romancière, directrice de la revue *Napkelet* (« Orient ») était l'une des figures centrales de la littérature officielle en Hongrie. Le Poète Gyula Juhasz appartenait à la grande génération d'Ady. Mais, par suite de sa mauvaise santé et d'une vie malheureuse, il n'avait jamais pu arri-

ver à l'harmonieux développement de tous ses dons. Pourtant, il est l'auteur des plus beaux sonnets de la poésie moderne hongroise et ses poésies amoureuses à Anna ont été sur toutes les lèvres. Avec lui, après la disparition d'Ady d'Arpad Toth, de Kosztolanyi, c'est une des plus nobles figures du grand mouvement poétique du début du xx[e] siècle qui s'en va.

FRANÇOIS GACHOT.

VARIÉTÉS

Boucher de Perthes, grand épistolier. — Les découvertes sont rares en littérature comme en science et les plus humbles ont droit à quelque attention. Ma découverte en littérature est celle d'un inconnu d'ailleurs très célèbre par ses propres découvertes en science. Et tout de suite je m'explique. Boucher de Perthes est un homme dont personne n'ignore le nom, puisqu'il est le père de la préhistoire : c'est de lui que viennent les innombrables savants qui par le monde entier fouillent les terrains quaternaires et tertiaires et y découvrent ossements humains et silex néolithiques et paléolithiques. Mais personne ou presque personne ne sait qu'il fut en même temps un très fécond et très remarquable écrivain, et en le disant très haut, je crois non seulement compléter l'honneur fait à sa mémoire, mais encore lui faire un très grand plaisir « dans le sein de Dieu où il habite », car il était à la fois très spiritualiste et très féru de gloire littéraire.

Ecrivain très fécond, ceci est incontestable, car laissés de côté ses nombreux ouvrages de préhistoire (il préférait dire archéogéologie, mais le mot n'a pas réussi), il a bien écrit une quarantaine de volumes, formant un total de 15 à 20.000 pages et c'est vraiment triste de penser que cette énorme production a passé à peu près inaperçue de son vivant (du moins, n'ai-je pas encore rencontré de contemporain lui rendant justice) et à l'exception de quelques lignes de Charles Louandre dans un livre, *La France du Nord*, paru en 1873, et d'un livre alors complet et double paru sur lui en 1885 et écrit par Alcius Ledieu, conservateur du Musée Boucher de Perthes à Abbeville (gratitude oblige!) son œuvre est tombée complètement dans l'oubli après sa mort. Sans doute, les grands et tristes événements de la Guerre et de la Commune y ont été pour quelque chose; pendant les années qui les suivirent on avait autre

chose à faire qu'à repêcher les gloires sombrées, mais depuis cette œuvre d'exploration sous-marine, n'aurait-elle pas dû tenter quelque érudit? Or Boucher de Perthes littérateur est resté complètement sous les flots. Aucune *Histoire de la littérature* ne prononce son nom. Le *Manuel de bibliographie* de Gustave Lanson, si détaillé et documenté, et qui donne une longue liste d'auteurs de Lettres pour le XIXe siècle, ne l'y fait pas figurer et, chose curieuse, l'article de la *Grande Encyclopédie* qui lui est consacré et qui reproduit les titres, c'est déjà quelque chose! de ses ouvrages littéraires, oublie celui qui est justement son meilleur titre de gloire : *Sous dix rois, souvenirs de 1791 à 1860.* En vérité, ce n'est pas de chance!

Boucher de Perthes s'est essayé un peu dans tous les genres ; il a donné une demi-douzaine de plaquettes de poésies et une autre demi-douzaine de pièces de théâtre et des romans et des nouvelles, tout ceci qu'on peut, à la rigueur, négliger, mais déjà ses notes sur son temps et ses impressions de voyages sont fort dignes d'attention. Les premières font de lui un essayiste moraliste remarquable. Je me borne à en aligner les titres: *Petit glossaire, traduction de quelques mots financiers, esquisses de mœurs administratives,* 1835, 2 volumes. *Petites solutions de grands mots,* 1848, 1 volume. *Hommes et choses, Alphabet des passions et des sensations, esquisses de mœurs,* 1850-1851. 4 volumes. *Les Masques, biographies sans noms, portraits de mes connaissances, dédiés à mes amis,* 1861, 2 volumes. Et ses *Voyages divers,* dans toute l'Europe, sept volumes, sont également du plus haut intérêt. Je laisse encore de côté ses ouvrages d'économie politique (il fut un des premiers champions du libre échange, tellement le Blocus continental l'avait dégoûté des douanes!) d'économie sociale, et même de philosophie (pourtant ici un gros traité en cinq volumes, *De la Création, essai sur l'origine et la progression des êtres,* 1834-1841, serait à étudier. Mais, du moins, je veux retenir ce recueil de Lettres dont je disais plus haut le titre, *Sous dix rois,* 8 volumes, qui est un vrai chef-d'œuvre, mot dont je n'ai pas l'habitude d'abuser ni même d'user, et qui ici me semble pleinement justifié.

Autrefois, le style épistolaire était soigneusement distingué des autres dans les traités de rhétorique, et la section des

épistoliers avait son petit enclos bien soigné, avec le buste de Mme de Sévigné au-dessus de la porte dans les histoires de la littérature. On a renoncé à ces divisions scolastiques; mais tout de même la correspondance a bien son genre à part en littérature comme son importance supérieure en histoire. Aujourd'hui, pour juger d'une époque, on recourt aux lettres, documents sincères et vivants, plus encore qu'aux mémoires, plaidoiries artificielles et phrases mortes. La lettre, au contraire, a quelque chose de vivant, de spontané, de joyeux, de divers; l'épistolier s'y peint en entier, et souvent la destinataire s'y devine, et n'est-ce pas là une source de plaisir précieux et préférable souvent au roman où ne passent que des silhouettes de fiction et où l'on ne voit que bien rarement apparaître l'auteur lui-même?

Quelques mots sur le personnage, c'est indispensable pour le situer dans son milieu social et dans son temps. Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, qui était de Crèvecœur par son père (bonne et vieille famille, mais rien de commun avec les grands seigneurs féodaux qui jouèrent un rôle au moyen âge) et de Perthes par sa mère (un Perthes avait épousé au xve siècle une dame Romée, tante de Jeanne d'Arc, et une ordonnance royale lui permit en 1818 d'ajouter ce nom au sien) naquit le 10 septembre 1788 à Rethel, mais il peut être plutôt considéré comme enfant d'Abbeville où son père était directeur des douanes sous l'ancien régime : beaucoup de nobles étaient ainsi fonctionnaires d'Etat, ce qui était fort logique puisque gentilhomme veut dire homme de la nation. Le jeune homme, qui aurait voulu être marin, entra de bonne heure dans les bureaux de son père, et fit toute sa carrière dans l'administration des douanes, d'abord en Italie, où le service n'était pas une sinécure au temps du blocus continental, puis en Provence, en Bretagne et finalement à Abbeville où il remplaça son père quand celui-ci se retira. Quand il eut pris lui-même sa retraite en 1858, il voyagea, vint souvent à Paris et finit sa vieillesse à Abbeville où il mourut à près de 80 ans, le 2 août 1868. Il avait ainsi vécu sous dix rois, comme le dit le titre de son principal ouvrage littéraire, à condition toutefois de joindre aux six dont il fut vraiment le sujet : Louis XVI, Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, Louis-

Philippe et Napoléon III, quatre autres qui n'ont régné qu'à peine ou pas du tout, Louis XVII, Napoléon II, Louis XIX et Henri V (je pense que ce calcul fut le sien, car il ne précise à aucun endroit quels furent ces dix porte-sceptre).

Et sous tous ces rois ou régimes, car aux six rois il faut ajouter deux républiques, Boucher de Perthes, au moins dès qu'il a eu l'âge de pleine raison, a observé, noté et écrit à des parents ou amis, et c'est le recueil de ces lettres qui forme la précieuse substance des huit volumes dont je parle. Ici on peut se demander comment il faisait pour conserver tant de missives. En gardait-il copie? ou, au fur et à mesure qu'il éditait sa correspondance sur ses vieux jours, de 1863 à 1868, redemandait-il ses lettres à leurs destinataires? mais de ceux-ci, beaucoup devaient être morts, alors leurs héritiers conservaient-ils leurs correspondances? Il y a là de petits problèmes qui seraient intéressants à résoudre. Chacun peut se poser la question pour lui-même, et se demander comment il ferait si, arrivé au septuagénat (en 1863 notre auteur avait 75 ans) il voulait réunir toute sa correspondance. Aux lettres proprement dites, Boucher de Perthes joignait d'ailleurs volontiers des lettres à soi-même qui sont des notes et même des articles : il en est qui ont jusqu'à 25 pages! et d'un côté le recueil en devient plus riche, plus varié, plus substantiel, mais d'un autre côté, n'aurait-il pas mieux valu que l'auteur n'y mît que de vraies lettres authentiques et peut-être même fît un choix parmi elles? Certes toutes sont intéressantes, absolument toutes, mais huit volumes, quatre à cinq mille pages, c'est beaucoup! Boucher de Perthes aurait peut-être mieux servi sa gloire en ne donnant que deux volumes, un contenant ses lettres de jeunesse sur l'Italie 1805-1811, si savoureuses, et un autre recueillant la fleur de sa correspondance pendant le demi-siècle suivant; peut-être aurait-il alors mieux atteint le grand public.

Oui, décidément, on a eu tort d'abandonner ces vieux compartiments de genre littéraire. Ce n'est pas par la poésie épique ni tragique, ni lyrique que vivra la France du XVIIIe siècle, ni par la prose fleurie ou oratoire ou didactique, mais en grande partie par sa prose épistolière. Qui ne donnerait la moitié de l'œuvre en prose de Diderot pour sa Correspondance avec

Mlle Volland, et les trois quarts de l'œuvre en vers de Voltaire pour sa multiple, incessante et étincelante Correspondance avec tant de personnages divers? Qui sait, de même, si du XIXe siècle, beaucoup d'œuvres prétentieuses ne tomberont pas dans l'oubli alors que s'en sauveront d'autres simples lettres privées? Celles d'Aimée Desclée, par exemple, ne valent-elles pas celle de Mlle Aïssé? Alors peut-être un jour rendra-t-on justice à cette merveilleuse Correspondante de Boucher de Perthes que j'aurai eu la bonne fortune de remettre en lumière. Merveilleuse, je ne retire pas le mot. Elle constitue à la fois une source de documents infiniment curieux sur les pays qu'il a habités (l'Italie, la Provence, la Bretagne, la Picardie) auxquels il faudrait ajouter ceux qu'il a traversés (tous ses Voyages) sur les événements auxquels il a assisté (Cent Jours, Restauration, Révolution, Second Empire) et une corbeille prestigieuse de petits portraits, de petites anecdotes, de petites causeries, tout ce qui fait le charme de la vie et l'éclat délicat de la société cultivée française.

Mais je le reconnais, les éloges ne disent rien sans les œuvres elles-mêmes; aucun livre sur un peintre ne le fera connaître aussi bien qu'un album de ses reproductions; alors puisque j'ai eu l'heureuse aventure de lire toutes les lettres de *Sous dix Rois*, j'en donnerai ci-après quelques échantillons en regrettant de me borner, car, comme je le disais, toutes, absolument toutes, vaudraient d'être reproduites!

Je laisserai de côté ses Lettres d'Italie 1805-1811, parce qu'elles mériteraient vraiment d'être réunies en un volume à part; elles donnent l'idée la plus vivante de ce qu'était l'existence à ce moment dans l'ancienne république de Gênes, l'ancien grand-duché de Toscane (un moment royaume d'Etrurie) et les anciens Etats pontificaux. Et je commencerai par donner quelques lettres se rapportant à la seconde Restauration. On remarquera que plusieurs de ces lettres sont mêlées de couplets. C'était une mode d'ancien régime que Boucher de Perthes a conservée jusqu'à la fin de sa vie et qui, aujourd'hui, a complètement disparu. J'ai beaucoup écrit et reçu de lettres, jamais un de mes correspondants n'a entremêlé sa prose de rimes, sauf en cas de citations, tandis qu'autrefois c'était courant et charmant. Et puis, après deux

ou trois billets datés de 1830, je donnerai quelques échantillons des toutes dernières lettres, pour montrer qu'à près de 80 ans, Boucher de Perthes gardait la même jeunesse d'esprit et la même grâce souriante. Ah! comme elle devait être agréable, cette société du Second Empire où les vieillards étaient si fins et si courtois (tout en étant parfois de hauts esprits, Boucher de Perthes préhistorien est véritablement un grand homme!) et les dames si délicieuses dans leurs crinolines et leurs petites toques mutines comme celle que portait l'Impératrice. Jamais la France moderne n'a été plus heureuse qu'à la veille des désastres de la guerre et de la Commune, comme jamais la France ancienne n'avait été plus exquise qu'à la veille des atrocités révolutionnaires.

Voici d'abord une lettre du souriant moraliste adressée à un imbécille (il gardait les deux ll à la mode latine) de ses amis.

A M. de... Du 29 mai 1915.

Mon très cher et honoré imbécille, si vous ne jetez pas à la porte la damnée coquine qui vous ronge, qui, en six mois, nous a mangé des monceaux d'or, qui, non contente de vous ruiner vous abêtit et finira, si vous ne l'envoyez à tous les diables, par vous rendre complètement fou, j'irai certainement vous briser les os. Je ne vous parle pas des siens, car vous m'avez dit qu'elle n'en avait point. Ainsi doit être toute danseuse.

Désossée ou non, faites-lui ce que j'ai l'honneur de vous proposer, et ceci dès demain, ou plutôt dès aujourd'hui; renvoyez-la à ses entrechats et à ses pirouettes.

Si la dame était pauvre, je lui en voudrais moins, mais en mangeant le vôtre elle a grand soin de ne pas toucher au sien. Elle a de grandes terres, une grande maison, le tout formé de la quintessence des oisons qu'elle a plumés comme elle vous plume, vous plus oison que tous les autres.

Soyez d'ailleurs bien convaincu qu'elle vous fait des traits, c'est du moins à quoi je l'ai fortement engagée, et pour l'exemple de la jeunesse présente et future qui, en vous voyant tout couvert de bosses et traité comme le dernier des capricornes, n'ira plus se frotter aux dames de l'Opéra, perdition de quiconque est porteur d'âme et de numéraire.

N'oubliez pas de lui communiquer ma lettre...

Maintenant je réponds à une chicane que vous me faites, car

vous, homme essentiellement né pour le bât, bâté par une danseuse, vous l'êtes aussi par un empereur. Voilà deux passions que je n'aurais jamais cru voir marcher ensemble. Enfin j'arrive au fait. Je n'ai rien dit de trop en assurant que l'on avait un peu tripoté les notes dans l'*Acte additionnel*, et j'ajouterai que c'est certain, car j'ai vu du blanc où j'écrivis du noir, et du noir ainsi formulé : *non*. Or de ces *non* écrits et signés par moi et par bien d'autres je n'ai pas retrouvé trace. Il est donc vrai qu'il y a ici quelque chose qui sent le faussaire; ce qui, d'ailleurs n'ôte rien au mérite de l'invention considérée sous le rapport de l'art ou de l'application de la chimie à la légitimité impériale.

Après ce premier badinage, en voici un autre, après la seconde entrée des Alliés à Paris, qui paraîtra assez savoureux. (Je ne cite que le premier et le dernier couplets).

A Mme... à Versailles du 22 juillet 1815.

LES ECOSSAIS

Vive à jamais, vive la guerre!
Ils viennent, ces guerriers charmants.
J'en ai vu, près de la barrière,
Un, deux, trois, quatre régiments.
Oui maintenant la chose est claire,
Les Ecossais sont à Paris.
Oui, oui, je les ai vus, ma chère,
Que les ennemis sont jolis!

. . . .

Qu'ils ont de grâces et de charmes!
Que de souplesse en manœuvrant!
Quand à terre ils posent les armes
Ah! quel coup d'œil intéressant!
Jamais rien de si militaire
Ne s'était montré dans Paris.
Oui, oui, je les ai vus, ma chère
Que les ennemis sont jolis!

Oui, Madame, voilà, mot pour mot, ce que chantent nos belles Parisiennes en courant à Neuilly pour y voir manœuvrer, cornemuse en tête et jaquette au vent, ces nobles Ecossais, ces descendants des Fergus, des Malcolm, des Robert Bruce dont vous me demandez des nouvelles. C'est vraiment un costume pittoresque que celui de ces montagnards, et je ne m'étonne pas qu'il ait tourné la tête à nos dames qu'avaient d'abord émerveillées les panaches

en plumes de coq des Moscovites, leurs corsets et leurs fines tailles. Mais les jolis jupons bariolés des héros de la Clyde n'ont plus trouvé de rivaux. Puisse la mode en gagner nos demoiselles, ce serait un grand pas de fait vers les mœurs primitives et la feuille du figuier.

Pardonnez-moi prose et vers et ne m'en veuillez pas de rire. C'est qu'il le faut bien pour ne pas pleurer.

Pour en finir avec ces beaux Ecossais qui sont un peu nos compatriotes, j'ajoute que de nos vainqueurs, ce sont ceux dont les voisins se plaignent le moins; ils respectent les poulaillers et n'abusent pas trop de leurs caves.

Autre et différent badinage sur un voyage à Chamonix (alors hors France) et un presque compagnon de voyage heureusement berné avant le départ.

De Chamonix, 22 mai 1916, à M...

Le vingt deux mai de l'an dix huit cent seize
Un bon bourgeois en ces lieux se rendit;
Du nord au sud il courait dans sa chaise
Pour prendre l'air et gagner l'appétit.

Avouez, mon bon ami, que mon inscription de passage, quoiqu'elle ne soit ni classique ni romantique, ni même extrêmement poétique, n'en est pas moins un morceau achevé et digne d'éloge, en ce sens que, chose rare, il ne blesse la politique d'aucun souverain ni les scruptiles d'aucun patriote. Au surplus je n'en suis pas plus fier, et après avoir composé une aussi belle chose, je vous écris comme si j'étais un simple mortel.

M. de P. n'est pas avec moi. Je ne m'en suis pas soucié. C'est un compagnon de voyage tout à fait propre à vous faire rester en route, et je ne m'imagine pas comment il a servi dans les troupes légères. C'est la gabarre la plus dure à remorquer que j'ai vue, et quoiqu'il pèse assez peu, il faut un cric et deux palans pour l'enlever de son lit.

Cet air de brave qu'il a au logis l'abandonne complètement en voyage. Il semble qu'il va se noyer dans toutes les ornières, et je n'ai jamais vu de contraste plus frappant que celui qui existe entre M. de P. au repos et M. de P. en action.

De près, de loin, et bout à bout,
Enfin pour vous le peindre,
C'est, mon cher, un homme osant tout
Quand il n'a rien à craindre

Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, elle l'est aussi de toutes

les vertus, et c'est parce qu'il pleut à verse que je me montre un si fidèle correspondant. Quant au récit de mon voyage, pas un mot aujourd'hui. Je n'aime pas les voyages et ne sais en parler sans faire la grimace que quand ils sont finis, mais tandis que je les fais, je les exècre!

Quinze ans plus tard. Voici un petit tableau croqué dans le Jardin des Tuileries qui ne manque pas de malice. Il n'y a rien de mieux chez les meilleurs épistoliers.

De Paris, 22 avril 1830. [A son père] :

Hier, j'étais dans une journée aux aventures. Je vous ai parlé des signes volcaniques que j'avais aperçus dans la foule et des présages que j'en tirais d'une prochaine commotion (*on était en effet dans à trois mois des journées de juillet*). Le soir, j'ai eu la petite pièce après la grande, et aux Tuileries j'ai vu la foule élégante des promeneurs jouir sans nulle pitié des angoisses d'une jeune femme, et battre presque des mains pour encourager quoi?... devinez... un attentat à la pudeur!

Elle traversait avec une autre dame non moins jolie la grande allée des Tuileries, sans se douter du piège tendu sous ses pas. Un cerceau échappé d'un groupe qui jouait aux alentours était gisant au milieu de l'allée, et la dame, sans y prendre garde, mit le pied au milieu. A peine y était-il qu'un mal intentionné, s'élançant par derrière, élève le cerceau à la hauteur de sa tête et donne au public malin le spectacle des jambes de la dame, voire de ce qui les précède.

On conçoit mieux qu'on ne peut le rendre le cri de terreur de la victime et les efforts désespérés pour échapper à ce guet-apens, mais le coupable n'y mettait pas moins d'acharnement, et il soulevait et tirait sa machine avec une rage toujours croissante.

Cependant nul spectateur n'allait au secours de l'infortunée; bien au contraire, des rires inextinguibles semblaient encourager le scélérat. Dans le paroxysme de sa fureur, il s'était saisi de la jupe qu'il tentait d'arracher.

Enfin sa compagne aidant, la dame offensée parvint à briser le cerceau et à sortir de ce cercle d'ignominie laissant la machine brisée entre les mains de son bourreau qui, à son tour, à la vue du dégât, se mit à pousser des cris lamentables.

C'est que ce profond scélérat était un marmot de cinq ans qui voulait jouer à tout prix et qui, dans tout ceci, ne vit qu'un attentat à son cerceau.

Voici encore une scène de voyage, bien simple mais gen-

timent tournée. Et, je le répète, toutes les lettres de Boucher de Perthes, huit denses volumes, sont de cette gentillesse!

D'Abbeville, 28 septembre 1930 [A un ami :]

...Vous n'êtes pas le seul que hante le fantôme des diligences et j'ai aussi mes contes à faire. Je me rappelle que dans un voyage en Bretagne, c'était en octobre 1824, je me trouvais seul dans la voiture et je m'y étais endormi quand, me réveillant au milieu de la nuit, je crus apercevoir qu'il y avait quelqu'un, et pourtant je n'avais entendu monter personne. Cependant, après quelques instants, comme nul ne bougeait ni ne parlait, je pensai que je m'étais trompé et me rendormis sans plus y songer.

Au premier relai, une lumière s'étant approchée, j'en profitai pour éclaircir mes doutes et je vis qu'il y avait dans les coins qui me faisaient face, deux objets noirs et blancs parfaitement immobiles et silencieux. Je me rendormis encore, sans bien définir si c'étaient deux ballots ou deux êtres vivants.

Les nuits sont longues à la fin d'octobre et j'attendis longtemps le jour. Il parut enfin mais le problème ne se résolvait pas : les deux paquets étaient toujours là, silencieux et immobiles. Je n'y voyais aucune forme, aucun signe de vie. Enfin un voile noir s'entr'ouvrit, et je distinguais un nez, puis un front blanc et des joues roses.

L'autre chrysalide se révéla à peu près par les mêmes symptômes, et dès lors il me fut démontré que ces objets mystérieux étaient des nonnes. L'une pouvait avoir la trentaine, l'autre était beaucoup plus jeune et pourvue d'une des plus angéliques figures que j'ai jamais rencontrées.

Elles parurent d'abord assez effarouchées de se trouver en face d'un être vivant et barbu, mais quand elles reconnurent que j'étais un homme de paix elles prirent confiance, puis bientôt elles parlèrent et puis, pour se dédommager sans doute du silence du cloître, elles ne déparlèrent plus; c'était véritablement comme deux linottes échappées d'une cage. Leur babil innocent, leur gaieté enfantine étaient des plus divertissants.

D'après ce qu'elles me dirent, elles appartenaient à l'ordre des trappistines. Leur couvent était à Laval et elles allaient visiter une congrégation amie. Je passai cette journée et encore une nuit avec elles, et je les ai fort regrettées : c'étaient la grâce et la gentillesse en guimpes.

Derniers échantillons. Je les choisis dans les dernières lettres. Boucher de Perthes avait alors près de 80 ans. Qu'on apprécie leur bonne grâce!

A Mme... Du 25 mai 1867.

Hélas, Madame, le caractère dont vous vous plaignez ne se rencontre que trop souvent; il est dans la société ce qu'un chardon est dans un parterre.

S'il est des gens cherchant à plaire
Il en est ayant autre goût
Goût bizarre, ayant à se faire
Honnir et malmener partout.
Passe un sot de bon caractère!
Mais quant au fat atrabilaire
Par où le prendre, par quel bout?
A quelle sauce qu'on le mette,
Au beurre, à l'huile, au lard, à tout
C'est toujours à la vinaigrette,
On n'en fait qu'un mauvais ragoût.

Comme le personnage dont vous me parlez n'est ni votre frère, ni votre mari, et que vous ne lui devez rien puisque, riche d'ailleurs, il n'a besoin de personne, je ne puis que vous conseiller de lui fermer la porte, ce que déjà bien d'autres ont fait. Je ne prétends pas que ce soit un méchant homme mais sa manie de ne rien voir de bon ici-bas, de tout dénigrer, de se plaindre de tout le monde en fait décidément un visiteur incommode, et qui serait dangereux si on le connaissait moins.

Vous me demandez si les dames sont admises aux congrès scientifiques? Assurément, et à celui de Dunkerque, le dernier où j'ai assisté, elles formaient la moitié de l'auditoire, et bien certainement sa plus belle moitié. Elles y rendent même un très grand service en obligeant par leur présence nos savants à ne pas trop forcer la dose de leur érudition.

Les congrès scientifiques sont d'ailleurs beaucoup plus humains que les congrès politiques : ceux-là ne plaisantent pas, tant s'en faut, et l'on a eu très grand tort d'en écarter les femmes qui, en les humanisant, les auraient empêchés de faire des sottises et même pis.

Les sessions scientifiques sont plus gaies, j'oserai même dire plus sages; on n'y met aux voix la vie de personne. Si l'on y meurt quelquefois, c'est d'indigestion, car toujours plus ou moins gastronomiques, c'est à table surtout qu'elles tienent leurs assises. Providence des hôteliers, la grande question du menu est donc la première qu'on y traite. Quant aux séances, elles roulent ordinairement sur les mots : on y parle beaucoup mais on n'y fait rien de trop, et le seul accident dont j'ai été témoin, c'est de voir des gens s'y endormir, mais ce n'était pas de leur faute.

Vous pouvez donc, madame, vous y rendre en toute sécurité; vous n'y trouverez que des créatures sociables.

Mais que dire de la lettre qui va suivre? N'est-elle pas un pur petit chef-d'œuvre?

A Mme la baronne... 10 novembre 1867.

L'aide-de-camp de mon mari
Est un officier d'espérance;
Comme c'est moi qui l'ai choisi
Je puis dire ce que j'en pense.
Le ministre qui me connaît
Me le donne de confiance,
Car l'empereur le réservait
Pour la maréchale de France.

Telle est, Madame, la recommandation qui m'était faite de l'officier porteur du présent, qui passe chef d'escadron dans un régiment aujourd'hui dans vos murs. Je ne puis mieux faire que de la transcrire littéralement en ajoutant qu'il est mon parent, homme d'esprit et de bonne société, et qui, bien qu'ancien zouave et puis aide-de-camp, n'est pas impertinent plus qu'il ne faut dans son arme; bref, c'est un hussard modéré, et qui peut sans grands inconvénients, et en prenant les précautions d'usage contre son uniforme, être reçu chez les dames.

Ce qui pourra vous tranquilliser, c'est qu'il est amoureux, à ce qu'il dit, et qu'il doit se marier prochainement, à ce qu'il prétend encore, ce dont il ne m'est pas permis de douter, car il y a dix ans qu'il l'assure.

Veuillez donc, Madame, l'accueillir avec toute la confiance qu'il mérite, confiance dont il s'est rendu digne par une constance à toute épreuve et par une fidélité en amour dont vingt femmes lui ont donné des attestations authentiques que sa modestie seule l'empêchera sans doute de vous représenter.

C'est à sa demande expresse que je lui remets cette lettre de recommandation que je trace à deux pas de lui et qu'il lit par dessus mon épaule, ce dont je me félicite, bien certain de la satisfaction qu'elle lui causera.

Encore une lettre d'octogénaire. A la fois plaisante et sérieuse, comme toutes celles de notre excellent épistolier!

Au Docteur V. Du 4 décembre 1867.

Nous en étions au déluge et à l'arche de Noé; je ne pouvais vous laisser en meilleure compagnie. Quel paradis que cette arche pour

un naturaliste! Il n'avait pas besoin de courir le monde pour en étudier la faune; vous aviez là toutes les bêtes sous la main, et vous pouviez, du matin au soir, prendre la nature sur le fait. Notre Muséum et même le Jardin d'Acclimatation eussent paru misérables à côté.

La nuit, quels doux rêves on devait faire dans ce navire modèle! Là ni roulis ni tangage, ni de matelots grossiers, et en débarquant pas de douaniers pour nous fouiller dans les poches, pas de procès-verbaux, pas de saisies! Ah! que n'y sommes-nous restés, nous y dormirions encore.

Mais je vous ai assez fait courir l'espace et ballotté entre l'esprit et la matière; sans autre digression, ou, comme disent les pianistes, sans plus laisser courir mes doigts sur les touches, j'en reviens à mon thème sur les songes.

Si je ne vois pas en eux un moyen de lire dans l'avenir, j'assure que j'y reconnais une reproduction du passé et même d'un passé bien antérieur à la vie présente, et je ne doute pas que ce soient ces songes ou cette vie immatérielle en dehors des sens qui nous initient et nous préparent à la vie qui s'ouvre; ils nous indiquent ce que nous allons y voir et y sentir, car ils prévoient non par divination mais par souvenir et expérience.

Parmi les effets bizarres des songes, il en est de futiles en apparence et qui, lorsqu'on les analyse, n'en deviennent pas moins un sujet de réflexion. Si l'on s'explique comment un rêve reproduit en nous une sensation ancienne ou déjà éprouvée, on conçoit peu comment il peut y naître des sensations nouvelles, ou par quelle opération de l'esprit nous pouvons comprendre en dormant ce que nous n'avons pas compris étant éveillés. Oui! la chose m'est arrivée maintes fois, et j'ai saisi, en rêve, par la réflexion, telle phrase, telle expression, tel problème qui m'avait paru inintelligible et que j'avais vainement dans la journée cherché à résoudre, bref que j'avais cru un non-sens. Mais nous allons tomber dans l'abstrait; je me ferai mieux comprendre par un exemple. Il est un peu long et pas gai, et pourrait nous faire bâiller tous les deux; ce sera pour un autre jour.

Et enfin, pour terminer, une amusante lettre à une dame anglaise; ces gens de l'ancienne bonne société étaient vraiment autrement fins que ceux de nos prolétariats variés.

A Lady... à Liverpool, du 20 décembre 1867.

Merci, chère dame, de votre bon souvenir. Vous ne m'oubliez pas,

je vous en rends grâce mais il n'y a que justice de votre part, car je pense souvent à vous.

L'histoire de votre Irlandaise qui, étant à Dieppe et trouvant son lit trop dur, demandait deux bons matelas pour l'adoucir, et à qui on amena, parce que d'un *a* elle avait fait un *o* deux bons matelots bien goudronnés, prouve une fois de plus qu'en France et même nulle part, il ne faut pas se tromper sur la prononciation.

Cela me rappelle une aventure à peu près semblable arrivée à deux de vos compatriotes et qui manqua de finir moins gaiement. Ils venaient de descendre dans un hôtel à Paris; il faisait froid, ils firent allumer du feu. L'un eut besoin de sortir, l'autre fatigué se jeta sur son lit.

En sortant, le premier, craignant que le feu, en roulant, n'embrasât des papiers qui étaient sur la table, dit au gamin avec cet accent anglais qui de l'*u* fait un *ou :* Prenez garde de laisser échapper le *fou* (feu). Le garçon, assez étonné d'abord de la recommandation, la fit répéter, mais voyant que celui-ci parlait sérieusement il lui promit d'y veiller.

Après une heure de sommeil l'autre Anglais s'apprêtait à sortir à son tour lorsque le gamin survenant s'y opposa. Celui-ci insista. Alors le garçon le poussant, le fit rentrer de force et ferma la chambre à clef.

Ainsi emprisonné notre homme se crut victime de quelque guet-apens, mais bientôt la colère l'emportant sur la peur, il voulut enfoncer la porte. N'y pouvant réussir, il se mit à menacer et à injurier le garçon resté sur le carré qui courut chercher son maître en répétant ce que le premier Anglais avait dit : *Prenez garde de laisser échapper le fou,* ajoutant qu'il était devenu furieux et qu'il brisait tout.

On envoya quérir le commissaire de police lequel trouvant un homme exaspéré, ne douta nullement que sa raison ne fût égarée. Il allait le faire garrotter lorsque heureusement son compagnon entra et tout s'expliqua.

N'allez pas croire, Madame, que mon histoire soit apocryphe (1) et que ce soit un *prêté* pour un *rendu;* non et si vous venez l'été prochain à Dieppe comme vous me l'annoncez, et où j'irai certainement vous présenter mes hommages, je vous invite à dîner à l'hôtel Royal où l'on dîne très confortablement et en bonne compagnie; vous y entendrez probablement citer ce fait car c'est ordinairement un des plats du dessert et il a toujours du succès.

(1) L'historiette de Boucher de Perthes est vraisemblable, car en anglais on ne dit pas : le feu est éteint, mais le feu est sorti. L'Anglais a donc pu dire tout naturellement au garçon en traduisant à la lettre : Prenez garde de laisser sortir le feu. D'où le quiproquo.

Celui des matelas n'en aura pas moins; il le vaut bien. Les bons contes ne sont jamais de trop, il font les bons rires, et ceux-ci, tous les docteurs vous le disent, font les bonnes digestions, grand bienfait de la Providence, car ce sont des mauvaises que viennent les trois quarts des maux de ce monde. Prions donc bien que nos gouvernants digèrent bien, les peuples s'en porteront mieux. Il faut convenir aussi que les misères de ces peuples viennent un peu de la cause que nous venons de citer ou de leur mauvaise prononciation, de ce qu'ils prennent aussi des *a* pour des *o*. Le remède est pourtant facile il ne s'agirait que de s'entendre.

Je ne crois pas avoir abusé de la patience du lecteur en lui faisant lire toutes ces jolies choses. Et il y en a ainsi des centaines, pas une ne ressemblant à l'autre (alors que dans la Correspondance de Voltaire lui-même chaque lettre répète un peu la voisine), toutes variées, jamais le même sujet, toutes charmantes, pas une seule banale ou niaise! Encore une fois, comment une pareille merveille a-t-elle pu passer inaperçue de tout le monde, absolument de tout le monde? Si jamais un éditeur fait après ma mort une édition nouvelle de mon *Ce qu'il faut lire dans sa vie,* je demande qu'il y glisse quelque part la mention de cet ouvrage *Sous dix Rois,* de Boucher de Perthes et qu'il y ajoute que c'est moi qui l'ai découvert. A défaut de silex taillés et de mâchoire fossile de Moulin Quignon et autres gisements paléontologiques, ce sera toujours quelque chose, une fiche à mettre dans la vitrine des chefs-d'œuvre inconnus.

HENRI MAZEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bardoux : *Staline contre l'Europe;* Flammarion. — Léon Trotsky : *Les crimes de Staline,* traduit du russe par Victor Serge. Grasset éditeur, 1937. — Henri Guilbeaux : *Lénine n'était pas communiste,* Malfère.

La petite brochure de M. Jacques Bardoux : **Staline contre l'Europe,** est assurément une des publications les plus importantes faites depuis la guerre, car l'auteur y donne *les preuves du complot communiste.* On sait que le vaillant académicien avait déjà révélé, dans ses précédentes brochures, qu'un complot communiste avait dû éclater en France le 10 juin 1936. Il publie maintenant la note confidentielle n° 3 de l'Unité ouvrière espagnole contenant les « instruc-

tions et le mot d'ordre en vue de contrôler dûment les ultimes détails du mouvement » qui devait éclater en Espagne entre le 11 mai et le 29 juin, « suivant le résultat des élections pour la présidence de la République » espagnole. Les mesures à prendre pour attaquer les casernes y étaient indiquées. On devait simuler une attaque fasciste pour avoir un prétexte et déclarer la grève générale. « *Tous les anti-révolutionnaires devaient être exécutés immédiatement;* les révolutionnaires du Front populaire seraient invités à seconder le mouvement et, en cas de refus, expulsés d'Espagne. » Les troupes révolutionnaires étaient estimées à 150.000 hommes pour celles d'assaut, à 100.000 pour celles de résistance. Mais elles ne disposaient que de 25.000 fusils, 30.000 revolvers et 250 mitrailleuses.

En avril 1936, des instructions supplémentaires furent rédigées à Paris « pour la préparation de la révolution espagnole ». Elles prescrivaient *l'élimination* de tous ceux considérés comme ennemis, depuis les chefs jusqu'aux simples soldats. Chaque membre du Comité recevrait la liste des individus dont l'élimination lui incomberait. Les neutres seraient soumis à de dures épreuves. On devait *abattre les généraux* « avec ou sans commandement, de n'importe quelle nuance ». On devait de plus faire arrêter les chefs des partis politiques et les grands capitalistes; *on devait en charger des militants revêtus de l'uniforme de la garde civique.* Confiscation immédiate de tous les approvisionnements (la première semaine, ne rien fournir aux bourgeois : ils ont des provisions).

Pour la préparation du mouvement et sa liaison avec celui qui devait avoir lieu en France, des réunions secrètes furent tenues. On a pu se procurer le procès-verbal de celle qui eut lieu à Valencia, le 16 mai 1936, à la Casa del Pueblo. Y assistaient Ventura (de la III[e] Internationale), Aznar, Rafael Perez et d'autres (représentants de la Centrale des Comités révolutionnaires d'Espagne). Les trois premiers venaient de France où ils avaient échangé des impressions avec la délégation française du Parti communiste (les camarades Garpius, Thorez et Freicynet) et avec la C. G. T. De plus, Lumo Vioff et Tourouchoff, de l'U. R. S. S., assistaient aussi à la

réunion de Valence. « On y convint de réaliser *dans les deux pays et conjointement* un mouvement révolutionnaire pour le milieu de juin parce qu'on prévoyait qu'à cette date le Front populaire français aurait pris le pouvoir et Léon Blum occuperait la présidence du Conseil des ministres. » On se mit d'accord : 1° pour transférer l'Organisation centrale de propagande au 85 de la rue de Montpellier, à Marseille; 2° pour réaliser le jour du mouvement une agitation mondiale antifasciste; 3° pour nommer un Comité de liaison dans ce but; 4° pour faire naître une grève générale en Espagne; 5° pour chasser du pouvoir Casares Quiroga; 6° pour discréditer les éléments directeurs du Parti socialiste entachés de réformisme comme Prieto, Besteiro, etc.; 7° pour provoquer spécialement des grèves aux Asturies, à Huelva et à Bilbao, centres d'influence des susnommés; 8° pour tenir à Madrid, vers le 10 juin, une réunion à laquelle seraient invités Thorez, Cachin, Auriol, Fonchaus, Ventura, Dimitroff, Largo Caballero, Diaz Carrillo, Guillermo Anton, Pestana, Garcia Oliver et Aznar; 9° pour charger le 25e rayon de Madrid, constitué par des agents de la police gouvernementale en activité de service, de l'élimination des personnages politiques et militaires destinés à jouer un rôle important dans la contre-révolution.

Mais le ministère Blum ne fut pas composé uniquement de socialistes. L'opposition de la minorité radicale empêcha de tenter la révolution en France, en juin 1936. Les révolutionnaires espagnols, en attendant mieux, profitèrent de la veulerie d'Azaña et de ses ministres pour assassiner, brûler et piller. Un régime démocratique ne peut vivre que si les parties combattantes de la nation sont prêtes à le défendre. En Espagne, celles de l'extrême gauche voulaient le renverser. On a vu ci-dessus le sort que les instructions d'avril réservaient à tous ceux qui pourraient s'y opposer, « depuis les chefs jusqu'aux simples soldats ». L'assassinat de Calvo Sotelo semble avoir été la conséquence d'une réalisation prématurée du n° 9 de l'instruction du 16 mai. Les généraux, en se révoltant, ne firent donc que prévenir l'attaque des révolutionnaires : c'était de leur part un acte de légitime défense. Les révolutionnaires y répondirent en exécutant les massa-

cres prescrits dans les instructions données ci-dessus. On estime à 200.000 le nombre des victimes désarmées massacrées par eux : l'élite de la bourgeoisie républicaine a été éliminée ainsi.

En France, grâce aux radicaux, on n'a pas pu faire de même. Le plus qu'on ait tenté fut l'échauffourée de Clichy. Le ministre Dormoy déclara alors : « Les coupables, je les connais. » Mais ils ne furent pas poursuivis parce qu'ils étaient de l'extrême gauche. Le sous-secrétaire d'Etat Aubaud le reconnut tacitement quand il dit, le 2 mai suivant : « Je connais les dessous de ce lamentable drame : les noms des vrais coupables ne peuvent être divulgués. »

ÉMILE LALOY.

§

Les philippiques de Léon Trotski continuent. La dernière en date, qui s'intitule : **Les crimes de Staline,** est particulièrement véhémente. Nous n'allons pas évidemment discourir ici sur les « crimes » que Trotski attribue au potentat moscovite, ni même les énumérer; ils sont trop et, au surplus, assez connus. Nous nous bornerons simplement à citer quelques-uns des griefs que Trotski formule contre les dirigeants de l'U. R. S. S. Les plus grands et les plus graves de ces griefs sont que « le régime thermidorien de Staline est le plus mensonger que l'histoire connaisse... Le régime stalinien a pénétré les rapports sociaux et individuels de mensonge, d'arrivisme et de trahison... Le stalinisme est le fléau de l'U. R. S. S. et la lèpre du mouvement ouvrier international » (pp. 369-372). Bref, « personne n'a porté au socialisme de coups aussi mortels » que Staline. Aussi, « il [Staline] quittera la scène comme un des personnages les plus tarés de l'Histoire (p. 13) ».

Soit. Mais pour l'instant il est au faîte du pouvoir, et alors on se demande comment il y est parvenu et en vertu de quoi il s'y maitient. A cela Trotski répond :

C'est la vague de Thermidor qui a porté Staline sur la crête... mais ce n'est pas un homme de génie. Au sens littéral du mot, il n'est même pas intelligent — si l'on entend par intelligence l'aptitude à embrasser les phénomènes dans leur corrélation et leur développement.

Il se tient au pouvoir grâce à « la caste de parvenus qui avait proclamé son génie » et aussi grâce à « une guillotine fonctionnant automatiquement contre tout adversaire de la coterie dirigeante ». Cependant de sa dernière « épuration » le régime instauré par Staline est sorti si discrédité que la presse mondiale s'est demandée si Staline n'était pas devenu fou. Mais Staline n'est pas un fou, nous assure Trotski. Seulement « la situation de la coterie dirigeante ne lui permet plus une politique raisonnable. Sous la pression de contradictions grandissantes, Staline a dû agrandir chaque jour le rayon de l'imposture. L'épuration sanglante (qu'il a inaugurée) se poursuit sans qu'on en voie la fin. La bureaucratie, se dévorant elle-même, invoque avec frénésie on ne sait quelle vigilance ». Donc, « la folie n'est pas en Staline, elle est dans le régime qui a épuisé ses possibilités ».

Mais les dernières « épurations » que le régime stalinien avait ordonnées se sont retournées contre lui.

Le gouvernement de Moscou, écrit encore Trotski, sort entièrement déshonoré des procès qu'il organise. Ses ennemis, de même que ses alliés possibles, estiment sa puissance bien au-dessous de ce qu'elle était avant la dernière épuration (celle des généraux). Et leur évaluation devient à son tour un facteur essentiel des regroupements internationaux. Le gouvernement de l'U. R. S. S. recule cependant pas à pas devant son adversaire le plus faible, le Japon. Les articles et les discours criards qui font suite aux capitulations ne trompent personne. L'oligarchie moscovite, faisant la guerre à l'intérieur, n'est pas en état de la faire à l'extérieur... La coterie dirigeante se moque de tout ce qui n'est pas sa propre conservation.

« Non moins funeste, l'action diplomatique poursuivie par les bureaux de l'Internationale Communiste », nous assure encore Trotski... « Le principal objet de Staline, qui cherche à mériter la confiance des bourgeoisies anglaise et française, est d'empêcher les travailleurs d'Espagne d'entrer dans la voie de la révolution socialiste ». C'est pourquoi il soutient « un gouvernement de contre-révolution bourgeoise comme le cabinet Négrin... Contre Franco, la camarilla moscovite est tout aussi impuissante que contre le Mikado (pp. 369-370). »

Il va de soi qu'en citant les différents passages du livre de Trotski, nous ne nous rangeons ni pour ni contre lui. Il nous

importe peu que ses dires soient véridiques ou mensongers; nous ne faisons que les porter à la connaissance de nos lecteur. C'est à eux de juger de leur valeur. Un mot cependant pour finir. Le livre de Trotski aurait beaucoup gagné si son auteur avait moins parlé de lui-même. Mais cet homme souffre d'une incurable hypertrophie du moi. Et le moi est haïssable, ainsi qu'on l'a déjà dit depuis longtemps.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

En intitulant son nouveau livre **Lénine n'était pas communiste,** M. Henri Guilbeaux joue sur les mots. Par cela même qu'il n'admettait pas la propriété privée, Lénine était bel et bien communiste, avec toutes les choses redoutables que recèle ce mot quand il s'agit d'un tel programme à imposer par force. Et si l'auteur veut dire que le communisme de Lénine n'était pas celui de Staline avec ses arrestations et ses exécutions continuelles, l'assertion a besoin d'être vue de près. En réalité, Lénine a été aussi confiscateur, asservisseur et massacreur que Staline, et son œuvre a été plus destructrice encore, en ce sens que Staline n'a fait périr que quelques millions de koulaks qui n'étaient en somme que des fellahs ne jouant pas un grand rôle social, et quelques milliers de bolcheviks de la première heure, qui n'étaient que d'odieux fanatiques et quelquefois de purs scélérats, tandis que les millions de victimes de Lénine étaient tout ce qui faisait de la Russie un pays civilisé : noblesse, armée, clergé, patronat industriel et agricole, *intelliguentsia* et milieux instruits de tous genres. En sorte que vouloir choisir entre eux, ce serait comme se décider entre le typhus et le choléra.

On peut accorder d'ailleurs à M. Henri Guilbeaux que la pauvre Russie d'aujourd'hui est le pays le plus malheureux du monde, et que les nègres des plantations d'esclaves d'autrefois étaient mieux nourris, logés et habillés que les serfs de la Dictature du prolétariat russe. Mais cela ne tient pas à ce que Staline a remplacé Lénine, cela tient à ce que Staline a appliqué exactement le programme communiste que Lénine avait suspendu avec sa Nep; un tel programme abou-

tira aux mêmes déportations et exécutions. Tout en partageant les justes indignations de M. Henri Guilbeaux et en approuvant les termes de mépris et d'horreur dont il se sert pour Staline et ses agents, il ne faut pas oublier que les mêmes termes auraient parfaitement convenu à Lénine et à ses agents. La révolution bolcheviste a été une des plus grandes catastrophes de l'histoire humaine; non seulement elle a plongé dans la barbarie la plus sanglante un pays d'une très haute civilisation, mais elle a allumé un foyer de forces destructrices qui menace tout le monde et qui dispose, pour soutenir ses menaces, de ressources formidables en hommes fanatisés et en richesses industrialisées; même l'argent ne lui fait pas défaut puisque les nouvelles mines découvertes font de la Russie le plus grand producteur d'or du globe après le Transvaal.

Quant à ce que je disais que la Russie d'avant Lénine était un pays d'une très haute civilisation, M. Henri Guilbeaux, s'il voulait s'en assurer, car peut-être ne connaît-il pas la Russie d'autrefois aussi bien que la Russie d'aujourd'hui sur laquelle il a écrit deux livres très précieux, celui dont je parle et un autre auparavant, *La Fin des Soviets*, n'aurait qu'à se procurer un autre livre : *Tsarisme et Révolution*, de Goulévitch, paru chez Redier il y a cinq ou six ans, et qui est tout à fait décisif et définitif. La Sainte Russie des Tsars était un des pays les plus prospères du monde, tandis que la misérable « Urssie », tant de Lénine que de Staline, en est le plus barbare et le plus malheureux.

HENRI MAZEL.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'Italie et la Société des Nations. — La décision de l'Italie de se retirer officiellement de la Société des Nations a constitué l'événement capital, du point de vue européen, de la première quinzaine du mois de décembre. Avant même que fussent connus les commentaires dont M. Mussolini, s'adressant au peuple de Rome, a çru devoir accompagner la nouvelle de l'initiative diplomatique qui venait d'être approuvée solennellement par le Grand Conseil fasciste réuni d'urgence, on s'était appliqué, dans certains milieux interna-

tionaux, à faire admettre que le geste italien, tel qu'il était déjà prévu, ne pouvait pas changer grand chose à ce qui existait en fait depuis de longs mois, puisque la puissance fasciste ne prenait plus aucune part active aux travaux du Conseil et de l'Assemblée de Genève. Il ne pouvait donc y avoir là, estimait-on, qu'une assez pauvre manifestation de dépit confirmant une situation au sujet de laquelle il n'y avait plus d'illusions à se faire. S'il faut se garder de dramatiser les choses, il faut savoir les prendre au sérieux quand elles affectent les relations internationales, déjà si difficiles par elles-mêmes en raison de l'enchevêtrement des pactes, des traités et des accords qui constituent l'armature politique d'une Europe se ressentant encore de la guerre mondiale et que le trouble économique et social permanent voue à toutes les incertitudes.

Alors que déjà les Etats-Unis, l'Allemagne et le Japon sont absents de Genève, il ne saurait être indifférent que l'Italie abandonne à son tour la Société des Nations. Une institution internationale de caractère universel dont quatre parmi les plus grandes puissances se détournent systématiquement — d'ailleurs pour des raisons très différentes — ne peut remplir utilement la mission pour laquelle elle a été créée. L'affaiblissement progressif de la Ligue, ses échecs répétés, son impuissance à faire exécuter des décisions pourtant prises à l'unanimité, à faire respecter l'esprit et la lettre du Pacte, tout cela doit s'expliquer uniquement par le fait que certaines forces politiques parmi les plus importantes du monde continuent à s'affirmer en dehors d'elle, le plus souvent contre elle, et refusent de se plier au devoir de solidarité par l'assistance mutuelle, sans lequel on ne saurait concevoir une organisation durable de la paix. Les Etats-Unis ont marqué dès le premier jour leur répugnance à s'associer à la politique de Genève et à contracter les engagements que celle-ci comporte sur le plan universel. L'Allemagne s'est retirée avec éclat le jour où elle a voulu reprendre son entière liberté pour réarmer en violation manifeste des clauses militaires, navales et aériennes du traité de Versailles. Le Japon a abandonné la Ligue quand celle-ci a voulu intervenir, en vertu des stipulations du Pacte, pour

l'empêcher de porter atteinte à l'intégrité territoriale de la Chine par la constitution de la Mandchourie en un Etat qualifié indépendant et souverain, mais placé, en réalité, sous la tutelle du gouvernement de Tokio. L'Italie, elle, s'est heurtée à l'opposition doctrinale de Genève lorsqu'elle a voulu conquérir par les armes cette même Ethiopie qu'elle avait tant contribué à faire admettre au sein de la Ligue sur un pied d'égalité avec tous les Etats sociétaires. La puissance fasciste se retire aujourd'hui définitivement du Conseil et de l'Assemblée parce que ceux-ci ne veulent pas répudier les principes qui sont la raison d'être de la Société des Nations, ni s'incliner devant le fait accompli d'une conquête entreprise en violation de la loi internationale. Ainsi, ces quatre grandes puissances ont sacrifié délibérément l'institution internationale et la politique de solidarité et de coopération permanente pour la défense de la paix qu'elle représente lorsque leurs intérêts particuliers les plus égoïstes et les moins avouables se sont trouvés en cause. Ce sont des expériences singulièrement décevantes dont il faudra se souvenir lorsqu'il s'agira de réorganiser la Société des Nations, de la doter de pouvoirs à la mesure exacte de ses moyens et d'assouplir ses procédures à ce qu'exigent les réalités politiques de notre époque.

Il est sans doute inutile de rappeler les différentes phases de la crise des relations de l'Italie avec l'organisme genevois. La Société des Nations ne pouvait agir autrement qu'elle l'a fait, d'abord en recherchant un règlement pacifique du différend italo-éthiopien, ensuite en condamnant formellement, en vertu du Pacte, la guerre faite par l'Italie fasciste à l'Empire du Roi des Rois. Certes, des fautes et des erreurs ont été commises de part et d'autre. Le jour où l'on a fait échec à la proposition transactionnelle Laval-Hoare, les tenants du pacifisme intégral ont largement ouvert la porte à l'aventure pour l'Europe entière. L'Italie n'a pas hésité à recourir à la force des armes et la Société des Nations s'est trouvée impuissante à empêcher la destruction par la violence d'un Etat sociétaire, les sanctions financières et économiques prises contre l'agresseur s'étant révélées inefficaces. L'annexion de l'Ethiopie au royaume d'Italie ayant été pro-

clamée, le refus de reconnaître le nouvel état de choses a naturellement aggravé la crise des relations du gouvernement de Rome non seulement avec l'organisme genevois, mais avec les principales puissances demeurées fidèles aux stipulations du Pacte et à la politique de sécurité collective.

Le bilan de cette crise est facile à établir. L'affaiblissement de la Société des Nations est un fait que l'on ne peut plus contester sérieusement, et l'on se demande ce qui subsisterait de son autorité et de son prestige si un énergique redressement n'était pas effectué dans le plus bref délai. Si l'institution internationale née de la victoire des Alliés de la Grande Guerre y a beaucoup perdu, l'Europe, dans son ensemble, n'est pas moins sérieusement atteinte. La rupture du Front de Stresa, le glissement de l'Italie vers l'Allemagne, la rivalité italo-britannique dans la Méditerranée, la politique concertée germano-italienne au sujet des affaires d'Espagne, l'établissement de l'axe Rome-Berlin, avec l'abandon au Reich de toutes les positions italiennes avancées en Europe centrale, la conclusion du pacte germano-italo-japonais, lequel, sous prétexte de combattre le bolchevisme, a pour but, en réalité, d'isoler et de bloquer la Russie soviétique à la fois en Europe et dans l'Orient lointain, telles sont les conséquences directes de la crise éthiopienne et du différend qui s'en est suivi entre Rome et Genève. L'Allemagne hitlérienne, qui a manœuvré au milieu de ces chocs et de ces heurts avec une habileté remarquable, se trouve, en fin de compte, la seule bénéficiaire d'une politique qui lui a permis d'attirer l'Italie — et par celle-ci l'Autriche et la Hongrie — dans son sillage, qui lui a donné l'audace de dénoncer unilatéralement le traité de Locarno, de réoccuper en force la zone rhénane démilitarisée, de parler de nouveau à l'Europe comme si la vieille Allemagne impériale n'avait jamais été vaincue.

On s'est demandé pour quelles raisons profondes le gouvernement de Rome a cru nécessaire de rompre définitivement avec la Société des Nations alors qu'il existait des perspectives de règlement et qu'on pouvait espérer voir l'affaire éthiopienne définitivement liquidée au cours d'une des prochaines sessions de Genève. Aucun fait nouveau n'était survenu pouvant justifier un coup d'éclat comme celui

annoncé par M. Mussolini du haut du balcon du Palais de Venise, le soir du 11 décembre. Aussi les suppositions les plus contradictoires furent-elles émises. Pour les uns, l'Italie fasciste avait simplement voulu s'aligner entièrement avec l'Allemagne et le Japon, en se dégageant, elle aussi, de tout contact avec Genève, de manière à assurer à la coalition des trois grandes puissances autoritaires leur entière liberté d'action. Pour les autres, M. Mussolini aurait agi sous l'empire des inquiétudes que lui causaient les négociations anglo-allemandes à la suite de la visite de Lord Halifax à Berchtesgaden et les perspectives nouvelles créées par les entretiens franco-britanniques de Londres. L'argument capital de la diplomatie actuelle de la Grande-Bretagne étant la nécessité de ramener l'Allemagne au sein d'une Société des Nations réformée et réorganisée, le Duce se serait résolu à mettre obstacle à tout accord entre le Reich et le bloc franco-britannique en rompant brutalement avec la Société des Nations, de manière à mettre les dirigeants nationaux-socialistes dans l'impossibilité morale de reprendre le chemin de Genève. Mais quel que soit le mobile auquel M. Mussolini ait obéi, il n'est que trop évident que son initiative a pour effet direct de troubler sérieusement le jeu diplomatique tel qu'il s'annonçait par les contacts pris au cours des derniers mois.

Il est vrai que le Duce a affirmé que si l'Italie quitte la Société des Nations, elle n'abandonne pourtant rien de sa politique fondamentale, orientée vers la collaboration des puissances et vers la paix. S'il en est ainsi, pourquoi le chef du gouvernement de Rome a-t-il cherché à porter un coup qu'il supposait devoir être mortel à cette Société des Nations qui constitue à l'heure actuelle le seul organisme international dans le cadre duquel la coopération permanente des puissances puisse se développer normalement? Pourquoi, si l'Italie — et l'Allemagne et le Japon avec elle — veut sincèrement la paix, le gouvernement fasciste qui, après tout, a à se faire pardonner une grave violation de la loi internationale, voudrait-il achever de ruiner l'autorité de la grande institution qui, de l'assentiment de tous à l'origine, n'a pas d'autre mission que celle d'organiser la paix et de barrer pratiquement la route à la guerre? On a peine à le

comprendre; mais on discerne fort bien que le geste du Duce rendra inévitablement plus difficiles qu'elles ne l'étaient déjà par leur nature propre les négociations envisagées entre Londres et Rome au sujet des problèmes qui se posent dans la Méditerranée. Les pourparlers entre l'Angleterre et l'Allemagne n'en seront pas facilités, eux non plus, si tant est qu'ils puissent être continués avec des chances de succès. C'est par tout cela qu'on peut mesurer le terrain que l'initiative de l'Italie menace de faire perdre à cette politique de détente et d'entente, de coopération et de paix dont M. Mussolini continue pourtant à se réclamer, même quand il rappelle avec une insistance quelque peu agressive que le peuple italien « a les armes du ciel, celles de la terre et de la mer » et qu'il reste animé de cet esprit de la révolution fasciste qu'aucune force humaine, à l'en croire, ne pourra jamais plier...

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Eugène Albertini : *L'Afrique romaine*. Avec des illust.; Gouvernement général de l'Algérie. » »

Divers : *Bordeaux et le Sud-Ouest*. Avec de nombr. illust.; Le Sud-Ouest économique, Bordeaux. 20 »

Jean Farchi : *Petite histoire de l'Ile Bourbon;* Presses universitaires. 15 »

Louis Leschi : *Djemila, Cuicul de Numidie*, toute une cité de l'Afrique romaine; Gouvernement général de l'Algérie. » »

Camille Mauclair : *Visions de Florence*. Aquarelles de Marcel Prudhomme; Lapina. 50 »

Art

Hoffmann Eugène : *Une vie d'artiste*, étude biographique sur Madame de Liniers, née Louise Courbot, peintre animalier paysagiste. Avec 88 reproductions. Préface de M. André Bellessort; 325, rue de Vaugirard, Paris. » »

Ethnographie, Folklore

Baron de Loë : *Belgique ancienne*. Catalogue descriptif et raisonné. III : *La période romaine*. Nombreuses figures dans le texte; Vromant, Bruxelles. » »

Histoire.

Gaston Martin : *Marat, l'œil et l'ami du peuple;* Rieder. 15 »

Félix Ponteil : *1848;* Colin. 15 »

Judaïsme

N. Steinhardt, Em. Neuman : *Illusions et réalités juives*, considérations réalistes sur quelques problèmes juifs; Lipschutz. 15 »

Littérature

Louis Apcher: *Une vie de notables auvergnats au cours de trois siècles d'histoire, 1570 à nos jours. Les Dupuy de la Grandrive, leurs papeteries de la Grandrive et Barot, leur parent, l'Intendant du Canada Claude Thomas Dupuy;* Saffroy. » »

Théodore Baillant : *Sagesse;* Figuière. 6 »

Colonel Godchot : *Arthur Rimbaud ne varietur. II : 1871-1873. Baudelaire. Rimbaud. Th. Gautier. Les Voyelles, le Bateau ivre. La rencontre de Verlaine et de Rimbaud. L'agonie du poète;* chez l'auteur, 4, rue Valentine, Nice. 25 »

Félix de Grand'Combe : *J'ai souvenance. I : Le matin;* Presses universitaires. 18 »

Emile Henriot: *De Marie de France à Katherine Mansfield,* portraits de femmes. Avec des portraits; Plon. » »

Jean de Witt : *Votre chien et quelques autres.* Préface du docteur Fernand Méry. Illustrations humoristiques de Malespina; Edit. de la Bonne Idée. » »

Philosophie

Jean Kergomard, Pierre Salzi, François Goblot : *Edmond Goblot, 1858-1935, la vie, l'œuvre;* Alcan. 20 »

Victor Pourcel : *Mystique de la terre. I : Plaidoyer pour le corps.* Préface de Paul Claudel; Plon. 20 »

Poésie

Paul Louis : *Les fabliaux de l'oncle Louis,* illustrés par Amy; Impr. Réunies, Valence-sur-Saône. 12 »

P. R. : *Poèmes;* Presses universitaires. 12 »

Jean Vague : *Pain de proposition.* Préface de René Lacok; Feuillets de l'Ilot, Rodez. » »

Politique.

Maurice Bedel : *Monsieur Hitler;* Nouv. Revue franç. 9 »

Questions coloniales

A. Berque : *L'Algérie terre d'art et d'histoire.* Avec des illust.; Gouvernement général de l'Algérie. » »

Maurice Martin du Gard : *Pour l'Empire;* Flammarion. 15 »

Questions militaires et maritimes

Paluel-Marmont : *Le général Gouraud;* Plon. 3 »

M. Seydewitz et K. Doberer : *Les rayons de la mort et autres nouveaux engins de guerre,* traduit et adapté de l'allemand par le capitaine G. P. Capart. Préface du général Niessel; Hachette. 18 »

Questions religieuses.

Jean Boisset : *La primauté de l'esprit dans le message évangélique;* Alcan. 32 »

Docteur Georges Renard: *Etude biologique et scientifique des grands problèmes religieux;* Payot, Lausanne. 3 fr. suisses

Roman

Simone Berson : *Sadeck;* Edit. Albert. 15 »

Jean Champomier : *La Font-citerne;* Les Cahiers gris, Paris. 12 »

Delly : *Les heures de la vie;* Flammarion. 15 »

Benedict Doukelsky : *La résignation;* Edit. Médicis. » »

Fanny Le Jemtel : *Terre sucrière;* Corréa. » »

Henry Lussane : *Lettres à Mady;* Soc. franç. de librairie et d'éditions. 15 »

Edouard Oudiette : *Le feu nouveau;* Edit. Albert. 15 »

E. Piccard : *Les Nuiseurs,* épisodes de la grande tragédie russe; Edit. de la Baconnière, Neuchâtel. » »

Jean Rogissart : *Mervale;* Denoël. » »

Trilby : *Tout par amour;* Nelson. 7,50

X : *L'Initié,* traduit de l'anglais par Mme Gabrielle Godet; Edit. de la Baconnière, Neuchâtel. » »

Sciences

Marcel Boll : *Idées nouvelles sur l'électron, les piles, les dynamos, l'alternatif, l'induction, la radio, la télévision, les ultrasons.* Avec 180 figures; Larousse. 17,50

J. Duclaux : *Pression osmotique. II : Partie théorique;* Hermann. 15 »

L. Escande : *Barrages. I : Calcul des barrages poids à profil triangulaire. II : Calcul des barrages poids à profil triangulaire. (Pratique du calcul-abaques relatifs au cas où n = 0,05.) III : Profil optimum de barrage déversoir tracé aérodynamique des piles.* Préface de M. C. Camichel; Hermann. Chaque fascicule 20 »

A. Jouniaux : *Colorimétrie;* Hermann. 10 »

A. Jouniaux : *Méthodes de détermination du terme des réactions chimiques quantitatives;* Hermann. 10 »

A. Jouniaux : *Potentiométrie;* Hermann. 10 »

A. Jouniaux : *Réfractométrie;* Hermann. 10 »

N. Marinesco : *Propriétés piézochimiques, physiques et biophysiques des ultra-sons I;* Hermann. 15 »

N. Marinesco : *Propriétés piezochimiques, physiques et biophysiques des ultra-sons II;* Hermann. 18 »

G. A. Nadson : *De certaines régularités des changements de la matière vivante sous l'influence des facteurs externes, principalement des rayons X et du radium;* Hermann. 12 »

Sociologie

Maurice Bedel : *La France des Français et l'autre;* Flammarion. 2,25

Pierre Lamure : *John D. Rockefeller;* Plon. 3 »

Président Salazar : *Comment on relève un Etat;* Flammarion. 2,25

Sports

Jean Secret : *L'Alpiniste.* Présentation de Jacques Chevalier. Hors-texte de Samivel; Edit. Delmas, Bordeaux. 18 »

Théâtre

Romain Declat : *Orcus,* drame épisodique en 3 actes, en vers. Préface de Bernard Sarrazin; Impr. de Lyon, Lyon. 5 »

René Grossein : *Le vivant passé;* Revue des indépendants. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La propriété des lettres missives. — Le Vandalisme en France. — Le prix Lasserre à M. André Fontainas. — Les prix annuels de la « Maison de Poésie ». — Une Société des Amis d'Alfred Poizat. — Baudelaire et Catherine Crowe. — Un amour de Carpeaux. — « La tragique histoire de Chrysis, courtisane d'Alexandrie. » — En Suisse, on rend hommage à Sainte-Beuve. — Le Sottisier universel.

La propriété des lettres missives.

Nous avons reçu de M. José Théry, avocat à la Cour d'Appel de Paris, la lettre suivante, que nous publions bien volontiers :

Mon cher Directeur,

Je viens de lire, dans le *Mercure* du 15 novembre, le très intéressant article de M. Marcel Coulon sur les lettres missives. Avec une autorité acquise dans la longue pratique des fonctions judiciaires, il commente les incidents soulevés, voici quelques mois, à propos de la vente publique d'une correspondance échangée entre Pierre Louys et Paul Valéry.

Cette question de la propriété des lettres missives, du droit de les publier, intéresse au plus haut degré les lecteurs du *Mercure de France;* c'est pourquoi je me permets de vous signaler un point important, capital même, que M. Marcel Coulon a passé sous silence.

Tant que vit l'auteur, le destinataire — comme le dit justement l'article — ne peut publier les lettres sans l'autorisation de l'auteur.

Mais c'est généralement après son décès que les lettres d'un écrivain, ou d'un personnage illustre, sont rassemblées et publiées.

Alors la question change de face.

Les lettres inédites *sont des œuvres posthumes;* et les œuvres posthumes font l'objet d'une législation spéciale et précise.

Le droit sur les œuvres posthumes est régi par le décret du 1er germinal, an XIII, ainsi conçu :

Article unique. — *Les propriétaires par succession, ou à un autre titre, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs, et sur sa durée, leur sont applicables : toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique.*

Voilà qui est catégorique.

Par la mort de l'auteur, le destinataire qui, jusque-là, n'avait sur les lettres qu'un droit mobilier : la propriété de *l'instrumentum,* acquiert sur ces écrits la propriété exclusive, comme s'il en était l'auteur. Seul il peut autoriser leur publication, et, seul, il touchera les droits.

Malgré la généralité des termes ci-dessus, des discussions s'élevèrent sur le point de savoir si ces dispositions s'appliqueraient aux ouvrages dramatiques.

Le décret du 8 juin 1806 trancha la question dans le sens de l'affirmative.

Art. 12. — *Les propriétaires d'ouvrages dramatiques posthumes ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions sur la propriété des auteurs et sa durée leur sont applicables, ainsi qu'il est dit au décret du 1er germinal an XIII.*

Ainsi que je l'écrivais plus haut, nous sommes en présence d'une disposition catégorique, confirmée par une autre disposition subséquente.

Il faut donc s'incliner. C'est la raison pour laquelle la jurisprudence sur la matière est rare.

Les contestations qui s'élevèrent portaient principalement sur la qualité de celui qui détenait les œuvres posthumes. Etait-il propriétaire ou simplement détenteur au titre de dépositaire ou de mandataire? Il s'agissait de questions de fait laissant intact le principe.

Cette législation qui constitue une dérogation importante aux droits de la propriété littéraire est, pour ainsi dire, ignorée des auteurs. C'est du moins ce que m'a révélé mon expérience personnelle.

Il me semble donc qu'elle doit leur être signalée, afin que, le cas échéant, ils puissent en neutraliser les effets.

C'est chose facile.

Jusqu'à sa mort, l'auteur a, pour reprendre les termes du décret de l'an XIII, « la propriété exclusive » de ses productions, qu'elle qu'en soit la forme.

Il peut donc prendre, de son vivant, toutes dispositions pour soustraire ses œuvres posthumes à l'application des décrets ci-dessus.

Par exemple, en signifiant au destinataire des lettres qu'il s'oppose à ce qu'elles soient publiées après son décès; encore, et plus simplement, en insérant la même défense dans son testament, à l'égard de toutes ses œuvres posthumes.

Bien souvent, lorsque je révélais ces textes à un homme de lettres, je le voyais bondir d'indignation.

— Infamie, spoliation!... s'écriait-il.

N'allons pas si vite.

D'abord, cette législation existe; tout ce que l'on pourrait dire contre ne servirait à rien. Les bénéficiaires ont le droit de l'invoquer et les juges sont obligés de l'appliquer.

Faut-il en demander l'abrogation au Parlement?

Ceci est une autre question, sur laquelle on peut longuement discuter.

Sans mériter le reproche de manifester des tendances conservatrices, on a le droit de reconnaître que les lois et décrets du début du XIXe siècle avaient un double mérite : celui d'avoir été étudiés par des esprits réfléchis et compétents, et celui aussi d'être rédigés avec une précision qu'admirait Stendhal.

Le décret du 1er germinal an XIII n'est pas une de ces dispositions improvisées dans l'incohérence d'un débat, avec le principal souci de plaire aux électeurs.

Il a été l'objet d'un rapport très motivé, et d'une discussion complète.

La question, au fond, se ramenait à ceci :

Lorsqu'un homme disparaît, convient-il de faire passer intégralement à ses héritiers, quels qu'ils soient, le droit moral que le défunt avait sur son œuvre posthume, comprenant les lettres adressées à des tiers?

Le législateur de l'an XIII ne l'a point pensé. Je crois qu'il fut sage et prudent.

Il y a des écrits que, pour des raisons de personnes ou de circonstances, un écrivain n'a pas publiés; il les a donnés à une personne ayant sa confiance. C'est cette personne qui décidera souverainement de l'opportunité de la publication.

Cela ne vaut-il pas mieux que d'accorder ce pouvoir souverain à des héritiers qui, peut-être, détruiraient ces papiers, soit par indifférence, ignorance, soit par obéissance à des préjugés, des amitiés, des haines, des passions politiques ou religieuses, etc...

Il en est de même pour les lettres. Souvent celles-ci contiennent des confidences, des aveux, des jugements, dont le sort ne doit point dépendre de gens qui n'ont d'autres qualités que celle d'héritier.

Celui que l'auteur a jugé digne de recevoir ces aveux, ces confidences, n'est-il pas le mieux qualifié pour décider de leur sort?

Evidemment des objections contraires peuvent être formulées. Il n'existe pas, en ces matières, de questions dans lesquelles ne se rencontrent pas « le Pour et le Contre ».

Ne pensez-vous pas que ce sujet serait digne de retenir l'attention du Comité de la *Société des Gens de lettres?*

Veuillez agréer, etc.

JOSÉ THÉRY.

§

Le Vandalisme en France.

Notre collaborateur M. Auguste Marguillier nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Voulez-vous me permettre d'ajouter à l'intéressante *Esquisse d'une Histoire du Vandalisme en France,* de MM. Léon et Frédéric Saisset, publiée dans le *Mercure de France* du 1er novembre, quelques remarques destinées à en rectifier et compléter sur certains points la documentation?

Il me semble que MM. L. et F. Saisset ont été bien sévères à l'égard d'Alexandre Lenoir, créateur — et non pas seulement gardien, — sous la Révolution, du Musée des Monuments français et n'ont pas suffisamment rendu justice à l'œuvre infiniment méritoire qu'il accomplit et à l'immense service qu'il rendit aux arts en sauvant de la destruction, grâce à des courses continuelles à travers tout Paris, des centaines d'œuvres du Moyen Age et de la Renaissance, mises par lui à l'abri jour par jour dans le couvent des Petits-Augustins (sur l'emplacement de l'actuelle Ecole des Beaux-Arts) et constituant là un petit musée qui fut le noyau de l'admirable galerie de sculpture de ces époques au Musée du Louvre. Sans lui, sans son activité inlassable, la plupart auraient sans doute péri irrémédiablement, Courajod (1) a montré Lenoir se multipliant sans cesse, recevant un coup de baïonnette à la Sorbonne en voulant protéger et en sauvant le tombeau du cardinal de Richelieu, déménageant furtivement Saint-Denis lors de la violation des sépultures royales, sauvant de la destruction des chefs-d'œuvre tels que les *Esclaves* de Michel Ange, arrachés au pillage de l'hôtel de Richelieu au faubourg du Roule, d'où ces marbres devaient partir pour le four à chaux, les *Trois grâces* du monument du cœur de Henri II par Germain Pilon à l'église des Célestins, *Saint François recevant les stigmates,* de l'église des Grands Augustins, par le même artiste, le bas-relief de Michel Colombe : *Saint Georges terrassant le dragon,* du château de Gaillon, la *Diane* de Jean Goujon du château d'Anet, les statues dites de *Clovis* et de *Clotilde,* de l'église de Corbeil, et quantité d'autres œuvres qui sont aujourd'hui la gloire de notre Louvre.

« Que serait-il advenu de tous ces chefs-d'œuvre », dit Courajod, « si, de 1792 à 1795, un homme, à ses risques et périls, et la plupart du temps sans mandat public, ne s'était pas rencontré pour

(1) Dans son ouvrage : *Alexandre Lenoir,* Paris, Champion, 1878, 2 vol. in-8°, où l'on trouve la liste de tous les monuments sauvés par son zèle.

cacher, abriter et panser les proscrits, les estropiés et les méconnus? »
Que pèsent, en regard de tant d'efforts pour la conservation de notre patrimoine artistique et de sauvetages aussi importants, des erreurs d'attribution — bien compréhensibles à une époque si mal documentée sur l'art français du Moyen Age — qu'on lui a reprochées, les appellations parfois fantaisistes et la présentation plus ou moins arbitraire, dans les salles de son musée et le jardin-Elysée qui l'avoisinait, des œuvres ainsi sauvées par ses soins? Ne convient-il pas d'être un peu indulgent envers celui qui s'est acquis tant de droits à notre gratitude?

L'évocation de l'incendie des Tuileries en 1871 remet en lumière d'autres noms auxquels doit aller notre reconnaissance, ceux des conservateurs du Louvre Henri Barbet de Jouy et Antoine Héron de Villefosse, ainsi que de Léon Morand, chef des services administratifs du Musée, restés à leur poste pour veiller sur les trésors dont ils avaient la garde et assurer la défense intérieure du Louvre, puis celui du commandant de Sigoyer qui, arrivé avec l'armée régulière le 24 mai au moment où les flammes dévoraient les Tuileries et le pavillon de Flore et voyant celles-ci se propager dans la direction de l'Est, prit l'énergique décision de faire pratiquer par ses hommes dans la toiture de la galerie du bord de l'eau une large coupure qui suffit à barrer la route au feu et à préserver ainsi le Louvre et toutes les richesses qu'il contenait d'une destruction inévitable. Croirait-on néanmoins qu'il fallut quarante-trois ans pour que ces initiatives courageuses, tombées peu à peu dans l'oubli, reçussent enfin l'hommage — trop discret et bien inégal à leur importance — d'une simple inscription sur les deux plaques commémoratives, apposées au début de 1914 au Louvre, au bas de l'escalier Daru (2)?

Enfin il n'est pas possible de rappeler ce qu'était le Palais de la Cour des Comptes, incendié lui aussi par la Commune, sans parler de l'incomparable ensemble de fresques dont le génie d'un jeune peintre de vingt-cinq ans, Théodore Chassériau, avait orné le grand escalier d'honneur et qui comptaient parmi les chefs-d'œuvre de la peinture française du XIX[e] siècle. On ne sait que trop le sort qui les attendait (3) : après avoir échappé par miracle à la destruction

(2) Pourquoi faut-il que l'hommage ainsi rendu au commandant de Sigoyer soit assombri par la pensée du sort affreux qui devait être le sien quelques jours après sa bienfaisante intervention au Louvre et qui lui vaut d'être inscrit au martyrologe des dernières journées de la Commune? Tombé entre les mains des insurgés, ceux-ci le faisaient périr de la façon la plus atroce en le brûlant vif après l'avoir mutilé et arrosé de pétrole.

(3) Nous avons conté naguère ici même (cf. *Mercure de France*, 1[er] janvier 1931, p. 190 à 192) dans tous ses détails cette lamentable histoire.

totale par le feu, mais victimes ensuite durant vingt-sept ans de l'inertie des pouvoirs publics, hésitants devant une opération de sauvetage coûteuse et risquée, laissées pendant tout ce temps à l'abandon, exposées aux injures des intempéries, malgré les démarches entreprises avec un zèle infatigable par un parent de l'artiste, M. Arthur Chassériau, secondé plus tard par le peintre Ary Renan et grâce à leurs efforts sauvées à la dernière minute en janvier 1898 du pic des démolisseurs, recueillies alors en hâte en vue d'être transportées sur toile, elle le furent en partie à la suite d'une souscription ouverte par la *Gazette des Beaux-Arts.* Mais seules quelques-unes purent être sauvées définitivement. Elles sont maintenant exposées au Musée du Louvre.

Veuillez agréer, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

§

Le prix Lasserre à M. André Fontainas. — Au moment de donner le bon à tirer du présent numéro, nous apprenons que le prix Lasserre (7.750 francs) vient d'être décerné à notre collaborateur André Fontainas. C'est un hommage mérité, rendu à une vie consacrée tout entière à la poésie et à l'art.

§

Les prix annuels de la « Maison de poésie ». — La Maison de Poésie ouvre un concours pour chacun de ses trois prix de 5.000 francs : le prix Emile Blémont, qui demande un ouvrage inspiré par la France ou par une de ses régions; le prix Paul Verlaine, sans condition spéciale; le prix Edgar Poe, réservé aux poètes étrangers de langue française. On ne peut présenter que des œuvres poétiques éditées depuis le 1er janvier 1936. Les membres du jury sont MM. Victor-Emile Michelet, président; Alcanter de Brahm, Henri Allorge, Henri Malo, Léon Riotor, Jean Valmy-Baysse et Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11 bis, rue Ballu, Paris IXe. Il suffira d'envoyer un exemplaire du volume avant le 31 mars. Ces trois prix seront décernés en mai, ainsi que le prix Petitdidier, de 15.000 francs, dont le lauréat doit être un poète de quarante ans au moins, choisi sur l'ensemble de son œuvre et sans déclaration de candidature. (*Communiqué.*)

§

Baudelaire et Catherine Crowe. — Baudelaire continue à intéresser beaucoup les écrivains et les lettrés. Un Anglais, M. Randolph Hughes, qui, comme nos lecteurs le savent, a déjà fait paraître d'importantes études sur la littérature française, vient de

publier dans la *Revue de Littérature comparée* (numéro d'octobre-décembre) un article sur l'influence qu'aurait exercée sur l'esthétique de l'auteur des *Fleurs du Mal* une certaine Mrs Crowe, qui est aujourd'hui peu connue en Angleterre même, mais qui cependant ne manquait pas de talent, surtout dans l'art du conte. Baudelaire l'a nommée en effet dans la quatrième partie de son *Salon de 1859*, laquelle débute par ce paragraphe :

Hier soir, après avoir envoyé les dernières pages de ma lettre, où j'avais écrit, mais non sans une certaine timidité : *Comme l'imagination a créé le monde, elle le gouverne,* je feuilletais la *Face nocturne de la Nature* et je tombais sur ces lignes, que je cite uniquement parce qu'elles sont la paraphrase justificative de la ligne qui m'inquiétait : « Par imagination, je ne veux pas seulement exprimer l'idée commune impliquée dans ce mot dont on fait si grand abus, laquelle est simplement *fantaisie,* mais bien l'imagination *créatrice,* qui est une fonction beaucoup plus élevée et qui, en tant que l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, garde un rapport éloigné avec cette puissance sublime par laquelle le Créateur conçoit, crée et entretient son univers. »

Je ne suis pas du tout honteux, mais au contraire très heureux de m'être rencontré avec cette excellente Mme Crowe, de qui j'ai toujours admiré la faculté de croire, aussi développée en elle que chez d'autres la défiance.

La *Face Nocturne de la Nature,* un volume paru en 1848, est l'ouvrage le plus marquant de Mrs Crowe. Il nous présente, dit M. Hughes, « une longue série d'histoires spirites; rêves mystérieux, pressentiments surnaturels, avertissements venus de l'autre monde, esprits, apparitions, revenants, doubles, lutins, maisons hantées, lumières spectrales... » Il contient en outre « quelques-unes des doctrines essentielles du romantisme allemand », et il établit entre l'imagination et la fantaisie la distinction que note Baudelaire dans le passage cité plus haut.

En arrivant à cette idée, Baudelaire « s'est soustrait à l'influence de Poe », dit M. Hughes qui, en outre, croit retrouver l'influence de Mrs Crowe dans certains poèmes des *Fleurs du Mal.* Ainsi, par exemple, dans ses visions du surnaturel, elle écrit que les spectres possèdent une phosphorescence qui ne répand aucune lumière. Et, dans l'*Irrémédiable,* Baudelaire évoque

Un damné descendant sans lampe
. . . .
Où veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux.

Tout cet article de M. Hughes est plein de renseignements intéressants, et aussi d'aperçus, de rapprochements ingénieux, qui appellent l'étude et la discussion. — L. M.

§

Un amour de Carpeaux. — Un artiste peintre de La Mure (Isère), M.Draim, m'écrit posséder une réduction plâtre de 0,50 centimètres de hauteur du groupe *Ugolin et ses enfants,* et que ce moulage porte à l'intérieur, à l'encre, cette dédicace :

MON AMOUR pour la duchesse Castiglione Colonna a créé cette œuvre, à ELLE va cet hommage et mon respect.

J. B. CARPEAUX, 1863.

M. Draim s'inquiète de savoir si cette réduction existe dans le commerce. Et il voudrait bien savoir également quelle est cette noble dame qui fit pâmer d'amour le fils du pauvre maçon valenciennois, la vallée des cygnes, Athènes des brumes?

Je pense que la réduction en plâtre que possède le peintre dauphinois doit être un des exemplaires fabriqués à l'instigation du sculpteur pour offrir en don à ses amis, et je ne crois pas qu'elle ait été dans le commerce. Toutefois la fille de l'artiste, Mme la colonelle Clément-Carpeaux, pourrait-elle mieux nous renseigner et avoir la chance de posséder une de ces répliques?

Pour la personnalité de la dame, il faut, me semble-t-il, se reporter à l'époque.

Dans une lettre à son ami Bruno Chérier, Carpeaux écrit : « Une statue pensée par le chantre de la *Divine Comédie* et créée par le père de *Moïse,* ce serait un chef-d'œuvre de l'esprit humain! » Non qu'il se comparât à Michel-Ange (pas encore?) mais trois ans auparavant, vers 1857, il avait longuement médité sur un passage de l'*Enfer,* au chapitre XXXIII, qui a trait à la tragédie de la tour de la faim. Ugolin parle, en contemplant ses enfants :

Lorsqu'un faible rayon eut pénétré dans le triste cachot, et que sur quatre visages je vis mon propre aspect, de douleur les deux mains je me mordis; et ceux-là, pensant que c'était l'envie de manger, soudain se levèrent et dirent : « Bien moins de peine nous serait-ce si tu nous mangeais; tu nous as revêtu de ces misérables chairs, dépouille-nous-en! »

De cette méditation Carpeaux esquissa un bas-relief, puis un groupe, à la vision du *Laocoon.* Durant un séjour à Paris, fin 1858, il en fit un dessin, avec lequel il essaya, vainement d'ailleurs, de vendre au baron de Rothschild le futur chef-d'œuvre. Les artistes ont toujours eu des illusions! Rentré à Rome, il travailla sa maquette grandeur nature, et se heurta aussitôt à l'opposition de son directeur, le peintre Jean-Victor Schnetz, élève de David, désolé de voir un élève dont il pensait beaucoup de bien se lancer dans l'anarchie. Pensez donc, dans ce groupe, il y avait cinq personnages, cinq! quelle hérésie!

Luttes épiques! M. Schnetz parle de faire supprimer la pension du rebelle, qui s'affole, court à Paris, demande audience à M. Achille

Fould, ministre des beaux-arts, réussit à le toucher, obtient une prolongation de deux ans. Rasséréné, il reprend son projet et bientôt, en juin 1861, il écrit à Bruno Chérier : « Je suis près de livrer au monde artistique l'une des œuvres les plus émouvantes du siècle. »

Mais la dame, me direz-vous? Patience.

Exposé à la villa Médicis, le groupe provoque une intense émotion. Le comte de Nieuwerkerke, en train de négocier l'achat du musée Campana, admire et promet le marbre. Et aussitôt se développe chez le jeune statuaire un sentiment de parvenir qui se traduira diversement. Il aspire à s'élever sans rougir de ses auteurs aux doigts tachés de chaux, il s'enorgueillira de l'amitié des grands. On le verra chercher le bonheur dans une alliance aristocratique, cultiver des relations avec la famille impériale, en solliciter un titre de baron. *Une femme vint, une grande dame, et devant l'œuvre s'évanouit*. C'était la princesse Borghèse, renommée pour sa beauté, petite-fille apparentée à la princesse Peschiera, *qu'avait aimée Michel-Ange Buonarotti*. Quel rêve! Cette descendante illustre, cette idole retrouvée, qui se prosterne à son tour devant lui, le présente à sa famille, à sa sœur (la duchesse Colonna?) à son père, ambassadeur d'Autriche, lui fils d'un ouvrier, et qui lui dit : « Il semble que le génie de Michel-Ange, après trois siècles, se soit reposé sur vous! »

Et cela lui paraît réel.

A laquelle des deux sœurs témoigne-t-il de son amour? Peut-être aux deux, ne sont-elles pas libres? Du moins il le croit.

Ce n'est que plus tard, au commencement de 1869, qu'il se tournera vers Mlle de Montfort, fille du général baron de Montfort, gouverneur du Palais du Luxembourg, et l'épousera après en avoir fait le portrait, et même, dit-on, une statuette couchée qui est une voluptueuse petite merveille.

Il serait curieux de savoir comment ce plâtre si curieusement dédicacé du groupe *Ugolin* est arrivé jusqu'aux mains de M. Draim, peintre dauphinois. — LÉON RIOTOR.

§

« **La tragique histoire de Chrysis, courtisane d'Alexandrie** » (1). — Les livres ont leur destin, ils ont aussi leur histoire. Celle de l'*Aphrodite*, de Pierre Louys est encore fort mal connue. A l'origine, c'était la courtisane Chrysis, et non la déesse de l'amour, qui donnait son titre à ce roman célèbre, dont la première version, commencée à Londres le 28 juin 1892, achevée à Passy le 1er août,

(1) Voyez : *Chrysis et les Archéologues, Mercure de France*, 15 janvier 1928; l'*Inspiratrice d' « Aphrodite »*. Ib., avril 1937; les *Métamorphoses de Chrysis*, la *Guiterne*, juillet 1937; *les Chansons d' « Aphrodite »*, *Mercure de France*, 1er décembre 1937.

était conçue comme un drame en trois actes en prose et en vers. A quelques variantes près, qui portaient sur les détails, la *Tragique histoire* — était-ce un ressouvenir des drames de Shakespeare? — de *Chrysis, courtisane d'Alexandrie,* rappelle celle qui nous fut contée dans *Aphrodite.* Des fragments de ce drame lyrique ont été retrouvés et dispersés depuis la mort de Louys, aux enchères, débris d'une maquette qui permettent d'imaginer ce qu'elle fut intacte en sa vénusté. Le 20 décembre, M. Georges Andrieux proposa aux amateurs de manuscrits, salle Drouot, trois états successifs de l'épilogue de cette tragique histoire, qui se différencie de celui d'*Aphrodite.* Dans l'un d'eux, P. Louys mettait en présence Démétrios et Chrysis.

DÉMETRIOS (*sans aucune violence*).

Oui, c'est la mort, Chrysis, c'est toi qui l'as voulue
Je t'apportais l'amour, tu demandas le crime...

CHRYSIS (*passionnément*).

Ingrat! je t'adorais! c'était pour t'attacher.

DÉMETRIOS (*toujours sans violence*).

Cette main qui sculptait l'image de mes dieux,
Tu l'as plongée dans le sang d'une femme.
Tu m'as fait insulter [ma foi, mon Aphrodite!] (2)
Ma statue...

CHRYSIS

Hélas! tu n'aimais qu'elle.

. . . .

Cette scène finale ne lui ayant pas paru assez dramatique, Pierre Louys la modifia ainsi :

CHRYSIS (*seule.*)

Je ne veux pas pleurer. Ils sont amis de Dieu
Ceux qui meurent jeunes...
Jamais mon corps n'aura connu
La vieillesse ni la souffrance.
Qu'importe le Schéol! Je meurs un jour de joie.
J'ai triomphé, Démetrios!
Ce soir, j'étais si belle au sortir de tes bras
Que ton peuple à mes pieds me prit pour sa Déesse.

DÉMETRIOS

(*Il entre d'un pas rapide, s'approche du lit et recule.*)

Chrysis!... Chrysis!... Chrysis!
Je t'apportais l'Amour, c'est la Mort qui m'accueille...
Jamais plus ton regard! jamais plus ton baiser,
Horreur!... tout s'accomplit... toutes nos destinées
« Le sang d'une femme, et le sang d'une autre femme
« Et puis le mien, un peu plus tard »
Là... je vois... ces clartés qui luisent dans la nuit...
Les yeux... les sombres yeux d'*Aphrodite* irritée.
Elle approche... elle est là... le Miroir à la main,
Le Peigne en ses cheveux, le collier sur le sein...
Mes crimes... Non! les tiens, Déesse!
Tu nous as rendus fous des fureurs que tu donnes,
Amour, engloutis-nous tous deux dans ton abime.

(2) Quatre mots rayés dans le manuscrit.

Terrible, terrible Aphrodite! [*Il marche vers la déesse invisible*] Non, non, ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as tuée.

(*Le rideau tombe lentement. L'hallucination continue. Démetrios recule tout à coup, épouvanté par le geste de la vision qui va le frapper.*

Dans la version définitive, celle du roman, parue dans le *Mercure de France,* Chrysis, ayant accompli les prophéties et porté autour de son cou « la richesse et la foi d'un peuple », attend avec résignation la mort dans sa prison. Démétrios va lui dire adieu, mais avant que le geôlier ait tendu à la courtisane la coupe fatale, ces amants compliqués, tragiques et symboliques, n'échangent aucune tirade.

Pierre Louys, alors inconnu, renonça à faire représenter sur une scène lyrique ce drame dont Claude Debussy eût, sans doute, volontiers écrit la musique (3). A l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, *Chrysis* n'eût pas obtenu le triomphe que connut *Aphrodite* rn librairie et auquel son auteur ne s'attendait guère.

J'ai reçu hier, écrivait-il à son frère, le 21 août 1895 (4), les 25 pages de mon roman qui vont paraître dans le *Mercure* et j'ai eu une déception très pénible, je t'assure. Il y a de bons couplets, et encore! Mais ce n'est pas avec des cavatines qu'on fait un opéra. Les transitions sont d'un gosse et le tout est plein d'inexpérience. Je commence à croire que j'aurais mieux fait de jeter simplement au panier une chose qui est évidemment plus mauvaise que Bilitis et qui, par conséquent, ne peut me faire que du tort...

Il dut être surpris de l'accueil enthousiaste fait à son œuvre par les lettrés et le grand public. Du jour au lendemain, à l'âge de 25 ans, Pierre Louys était célèbre. Il eût pu monnayer sa jeune gloire et vivre heureux, mais les esthètes, comme les bohèmes, sont exposés aux mauvais coups du sort. AURIANT.

§

En Suisse, on rend hommage à Sainte-Beuve. — Le 6 novembre 1837, Sainte-Beuve commençait à l'académie de Lausanne, devant un public enthousiaste, le cours fameux qui devint une œuvre capitale de la littérature française, l'*Histoire de Port-Royal*.

Sainte-Beuve ne devait pas oublier le coin de terre où naquit son grand ouvrage, ni ses relations avec l'élite vaudoise, des écrivains et des poètes tels que Vinet et Juste Olivier. « Ce petit pays, disait-il,

(3) En 1900, sept.-oct., M. Louis Martin tira du roman de Louys un drame lyrique en 5 actes et 7 tableaux qui ne fut ni imprimé ni joué. En 1908, M. Paul de Marcillat publia à Cambrai un conte dramatique en vers tiré d'*Aphrodite* qui ne fut pas joué. En 1914, le 17 mars, M. Pierre Frondaie faisait représenter au théâtre de la Renaissance *Aphrodite,* drame en 5 actes et 9 tableaux, d'après Pierre Louys.

(4) Lettre obligeamment communiquée par M. Georges Andrieux.

est un lieu à part, c'est une vie en soi, la pente est tournée vers le lac. » Et encore : « Je vous reviens plus épris du Léman que jamais... Pourquoi s'est-il trouvé si loin de mes racines, ce lieu de douceur? »

Les Vaudois gardent le vivant souvenir de celui qui conféra un lustre singulier à leur académie. L'exposition rétrospective ouverte à la Bibliothèque cantonale, portraits, dessins évoquant la figure du critique, manuscrits, lettres autographes, — la fondation de la Société des Amis de Sainte-Beuve, ce n'était point un hommage suffisant. Le 30 octobre, l'Université de Lausanne a commémoré le centième anniversaire du cours dédié à Port-Royal, par deux séances solennelles où assistaient les magistrats du canton, le consul de France, M. d'Alexandry, M. Nivoit, beau-frère de M. Albert Lebrun, président de la République, les représentants de toutes les facultés des Lettres de la Suisse, des délégués de la Sorbonne, de l'Ecole normale de Paris, de l'Université de Liége où Sainte-Beuve fit un cours sur Chateaubriand, et diverses personnalités françaises et suisses. Héritière de l'ancienne académie, l'Université de Lausanne conféra le grade de docteur *honoris causa* à M. Jean Bonnerot, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, qu'on surnomme « le secrétaire posthume de Sainte-Beuve », l'éditeur de sa correspondance. Une série de discours, entre autres celui de M. Jean Pommier, professeur à la Sorbonne, qui publie l'édition définitive du cours sur Port-Royal, ressuscitèrent les traits du grand critique, sa vie, ses méthodes de travail, ses amitiés, le milieu devenu le sien : belle et brillante journée où s'affirma une fois de plus la souveraineté de l'esprit qui ne connaît pas de frontières. — NOELLE ROGER.

§

Le Sottisier universel.

Jaurès fut tué à coups de revolver, à dix heures du soir, dans un café de la rue Montmartre, et expira une demi-heure après. — *Revue de Paris*, 1er décembre, p. 488, note 1.

La Fessée : prix spécial pour les Catherinettes, 12 francs. Payer pour la recevoir. [Extrait d'une annonce théâtrale.] — *Ce soir*, 25 novembre.

SIMCA 5 et 8 : minimum de satisfaction pour le minimum d'argent. [Extrait d'un placard de publicité.] — *Excelsior*, 3 octobre.

Et deux jeunes hommes s'unissaient par le lien indissoluble du mariage chrétien. — *La Croix des Alpes*, 19 septembre.

Le Cabinet Colijn vient de déposer un projet de loi qui donnera à la Hollande un contingent annuel de 32.000 hommes, au lieu du contingent actuel qui n'est que de 195.000 hommes. — *Le Républicain du Gard*, 28 septembre.

A l'horizon, les Japonais aperçoivent le phare de Bruxelles, où se tiendra la conférence des signataires du traité des Neuf Puissances. — *Le Journal de Shanghaï*, 17 octobre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.